

LOUIS ÉNAULT

LA VEUVE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

Tous droits réservés

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Format in-18 jésus, broché.

Constantinople et la Turquie. 1 vol..... 3 fr. 50

Ouvrages à 3 fr. le volume.

En province; 2^e édition. 1 vol.

Irène; — **Le Mariage impromptu;** — **Deux villes mortes.**
1 vol.

Olga; 2^e édition. 1 vol.

Un drame intime; 2^e édition. 1 vol.

Le roman d'une veuve; 3^e édition. 1 vol.

La pupille de la Légion d'honneur; 2^e édition. 2 vol.

La destinée; 3^e édition. 1 vol.

Les perles noires; 2^e édition. 1 vol.

Le baptême du sang; 2^e édition. 2 vol.

Le secret de la confession; 2^e édition. 2 vol.

Première partie : *Entre deux femmes.* 1 vol.

Deuxième partie : *Servante et maîtresse.* 1 vol.

Histoire d'une femme; 3^e édition. 1 vol.

Ouvrages à 2 fr. le volume.

Hermine; 3^e édition. 1 vol.

L'amour en voyage (*Carine. — Rose. — La Bourgeoise de Prague*); 5^e édition. 1 vol.

La rose blanche; — **Inès.** — **Une larme, Petite pluie abat grand vent;** 2^e édition. 1 vol.

La vierge du Liban; 3^e édition. 1 vol.

La vie à deux; 3^e édition. 1 vol.

Stella; 3^e édition. 1 vol.

Un amour en Laponie; 2^e édition. 1 vol.

Alba; 5^e édition. 1 vol.

Nadéje; 5^e édition. 1 vol.

Ouvrages à 1 fr. 25 le volume.

Frantz Muller; — **Le Rouet d'or.** — **Axel.** 1 vol.

Pèle-Mêle; 2^e édition. 1 vol.

Christine; 8^e édition. 1 vol.

LOUIS ÉNAULT

LA VEUVE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

Tous droits réservés

A

MADAME LA MARQUISE D'OSMOND

HOMMAGE

DE RESPECTUEUSE AFFECTION

LOUIS ÉNAULT.

LA VEUVE

I

Savez-vous rien de plus charmant qu'une après-midi, vers la fin de septembre, dans une jolie campagne ? La verdure intense, mais trop monotone, qui est la livrée du printemps, prend des nuances nouvelles, et l'automne, plus riche et plus varié, y mêle déjà, mais par touches encore discrètes, ses beaux tons de pourpre et d'or.

C'était sans doute pour jouir des magnificences d'une admirable saison qu'une bonne moitié de la compagnie élégante en villégiature chez la baronne de Parsis, s'était réunie sur la terrasse d'un château où l'architecture de Louis XIII déployait ses pompes grandioses, un peu sévères, en s'associant aux merveilles d'une opulente végétation, pour composer un de ces majestueux ensembles auxquels concourent également l'Art et la Nature.

L'habitation de Mme de Parsis s'élevait, du reste, dans une position à souhait, vraiment faite pour le plaisir des yeux. La vue se reposait d'un côté sur les cimes arrondies et jaunissantes de la plus belle de nos forêts, et, de l'autre, suivait les souples détours du plus onduleux de nos fleuves. Les jolis coteaux dont les croupes s'échelonnent par étages entre la forêt de Fontainebleau et la Seine forment certainement un des plus agréables

paysages que l'on puisse trouver dans cette partie de la France, renommée cependant pour ses sites enchanteurs.

La terrasse, garnie de fleurs, et bordée d'une balustrade en marbre blanc, sur laquelle se trouvaient groupés en ce moment les hôtes de Mme de Parsis, dominait un long ruban de route, bordé de chaque côté par de grands arbres régulièrement plantés, qui en faisaient, pour ainsi parler, l'avenue de cette aristocratique demeure.

Du haut de cet observatoire naturel, qui *défilait* la rivière et la route, comme disent ces messieurs du génie militaire, on pouvait voir, jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon, tout ce qui venait accider ce panorama vivant, sans laisser passer inaperçues ni une voile sur l'eau ni une voiture sur la terre.

Les beautés du paysage n'étaient pas, du reste, la seule attraction qui eût attiré sur cette terrasse les hôtes des Charmilles, ainsi se nommait le joli domaine de Mme de Parsis. – Ils y étaient venus avec l'espérance de satisfaire plutôt la curiosité assez vive que, depuis deux jours, la baronne [avait su faire naître, et qu'elle entretenait fort habilement dans leurs esprits.

« Et vous dites, chère madame, fit M. Gaston de Presles, qui, en ce moment, aurait pu se vanter de porter la parole pour tout le monde, vous dites que vous attendez votre belle veuve.

– Aujourd'hui même : Mme d'Avray, qui est l'exactitude en personne, a dû arriver à Fontainebleau par le train de quatre heures quarante ; il est cinq heures ; Michel est allé la chercher avec les deux alezans irlandais, qui trottent comme les Orloffs de mon voisin, le prince Troubetzkoy ; je ne pense pas qu'il leur faille bien longtemps pour avaler deux petites lieues. »

La réponse de Mme de Parsis mit tout le monde en belle humeur. Quand on se livre ni à la chasse ni à la pêche ; qu'on n'a sur le chantier ni un paysage de trois mètres, ni un poème épique ; qu'on ne fait partie d'aucun comice agricole ; qu'on n'a pour les pommes de terre qu'une passion modérée, et que l'on n'est ni pêcheur ni chasseur, on finit quelquefois par trouver assez longues les heures de la villégiature, et par éprouver un besoin féroce de distractions. On veut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, et, pour peu qu'il vous en apporte, on bénit celui-là même qui, dans toute autre circonstance, vous semblerait un importun ou un fâcheux. La perspective

d'un nouvel élément d'animation, dans une vie qui ne laissait point que d'être parfois un peu monotone, fut donc accueillie par tout le monde, aux Charmilles, avec une faveur extrême.

« Est-elle vraiment aussi jolie que vous le dites, votre Mme d'Avray ? » continua M. de Presles, qui tenait à poursuivre comme un interrogatoire l'entretien engagé sur ce sujet palpitant.

– Belle et charmante ! répondit Mme de Parsis, avec la chaleur d'une véritable amitié. Mais vous en pourrez bientôt juger par vous-même, puisqu'elle sera ici dans un instant... S'il faut en croire les gens bien informés, vous êtes un fin connaisseur, mon cher Gaston ! »

M. de Presles s'inclina légèrement, comme pour remercier Mme de Parsis de la bonne opinion qu'elle avait de lui, puis il reprit :

« Mais, s'il en est ainsi, elle va mettre le feu à tous les cœurs, cette Mme d'Avray.

– J'avoue que c'est assez son habitude ; mais elle vous brûlera tous sans brûler elle-même ; je vous en préviens ! Elle vivrait dans le feu sans s'apercevoir qu'il y fait chaud.

– C'est donc une salamandre descendue de l'écusson du roi François I^{er}, comme on en voit à Blois et à Chambord ?

– Non, mais je la crois vêtue d'une de ces robes d'amiante incombustible, que la flamme caresse et fait resplendir. mais qu'elle n'entame pas !

– Je voudrais bien savoir où l'on tisse cette étoffe-là, dit, en relevant ses yeux d'Espagnole, la jolie Moïna de Saint-Cyran, pour laquelle, s'il en fallait croire les méchantes langues, ce vêtement préservateur n'eût pas été toujours inutile.

– L'amiante croît au sommet des Alpes, ma toute belle ! répondit Mme de Parsis ; on en trouve au pied des Grands-Mulets, au-dessus de la vallée de Chamounix. Mais je vous avertis que c'est une plante rare, et que l'on en recueille à peine de quoi faire une robe par an.

– Ce n'est pas assez pour contenter tout le monde, et beaucoup de femmes seront condamnées à s'en passer toujours !

– Pour mon compte, je ne me plaindrai pas de la rareté de cette plante fatale, dit M. de Presles ; que deviendrions-nous s'il y en poussait partout ?

– Vous deviendriez vertueux et cela vous changerait. Vous essayeriez de vous marier, ce qui vaudrait mieux que de faire la cour à la femme de votre prochain.

– Mais puisqu’elle ne veut pas même se marier, votre veuve !

– C’est vrai ! Elle n’accepte pas plus le mari qu’autre chose. Elle est veuve, et veuve elle restera !

– C’est sa vocation ?

– Tout porte à le croire ! Mais, enfin, elle n’a pas vingt-quatre ans, et je n’ai pas entendu dire qu’elle eût prononcé de vœux perpétuels. et puisqu’elle est dans le monde, c’est peut-être qu’elle y veut rester. On dit autour d’elle qu’elle ne se remariera jamais : elle-même le dit aussi ; mais je souhaite vivement qu’elle change de résolution, et que ce soit en faveur d’un de mes hôtes et de mes amis, car on trouverait malaisément un parti plus sortable !

– Amen ! dit Moïna de Saint-Cyran, en inclinant sa tête d’un air de componction. Je vois que nous compterons bientôt un membre de plus dans la confrérie.

– Allez, messieurs, nous jugerons les coups ! dit à son tour la vieille comtesse de Mareuil, que l’on supposait avoir assez d’expérience des choses de la vie amoureuse et mondaine pour faire accepter ses arrêts en semblable matière.

– Voilà, dit M. de Presles, une compétence que nous ne contesterons point.

– Comment l’entendez-vous, vicomte ?

– Mais, comme il faut l’entendre ! de la bonne façon.

– Mon cher Kermoine, fit Mme de Parsis qui crut que son intervention pacifique allait devenir nécessaire, mettez-vous, je vous en prie, entre Mme de Mareuil et M. de Presles, pour qu’ils ne se mangent pas. Si on les laissait faire, ils se querelleraient jusqu’au jugement dernier !

– Et même après ! dit Mme de Mareuil, si nous étions voisins de stalle en paradis. mais je doute que ce mécréant y obtienne jamais ses entrées.

– Pardonnez, comtesse, vous oubliez que l’on peut toujours se sauver par la charité !

– Envers soi-même ?

– Et surtout envers les autres ! »

Cette petite guerre, où l'on dépensait des épigrammes en guise de munitions, eût pu durer longtemps encore avant que les adversaires n'eussent épuisé leurs provisions ; ils avaient de quoi servir jusqu'au dîner leurs pièces de campagne. Mais un nuage de poussière, qui se leva tout d'un coup à l'horizon, comme pour annoncer l'approche de la visiteuse si impatiemment attendue, ne tarda point à mettre fin à ces hostilités, dont s'amusait la galerie, et qui ne blessaient personne. Grâce peut-être à la mise en scène habile de Mme de Parsis, l'arrivée de Mme d'Avray avait piqué vivement la curiosité et passionné l'intérêt des hôtes qui peuplaient en ce moment les Charmilles.

Un vent léger, soufflant du fleuve, emporta cette poussière malencontreuse, et tout le monde put bientôt reconnaître la voiture élégante, – un duc, très-bas de roues, fort agréable pour les courtes promenades, – et les deux grands steppers irlandais, à la robe alezan doré, que la baronne avait envoyés à la gare, sous la conduite de son premier cocher, pour ramener celle dont tout le monde, depuis une demi-heure, parlait déjà sans la connaître encore.

Le bel attelage était lancé aux rapides allures : il dévorait l'espace. Encore quelques minutes, et il allait toucher barre aux Charmilles.

« Eh ! mais, voilà deux personnes, et vous ne nous en annoncez qu'une ! fit M. de Presles, dont l'œil perçant n'avait pas quitté la voiture des yeux.

– Il y en a une qui ne compte pas ! fit Mme de Parsis, de la meilleure foi du monde.

– Qui donc est-elle ?

– C'est la petite belle-sœur de Mme d'Avray... une enfant !

– Eh ! eh ! déjà grandelette, à ce qu'il me semble !

– Peuh ! seize à dix-sept ans !

– Une pensionnaire ! fit Mme de Saint-Cyran.

– Non, répliqua M. de Presles, un bouton de rose ! »

Le jeune homme parlait encore, quand la voiture entra dans la cour d'honneur que dominait la terrasse ; cour spacieuse, comme toutes les dépendances des Charmilles, dessinée à l'anglaise, avec des massifs de grands arbres, une pelouse de gazon, uni, dru et serré, qui faisait songer à

un tapis de velours vert, et de jolies corbeilles de fleurs, qui l'échancraient dans les coins, en la diaprant de leurs couleurs variées.

Sans ralentir le trot cadencé de son attelage, sur l'allée de sable rouge, où le jardinier dessinait chaque matin, avec de fins cailloux bleus, le chiffre et les armes de la baronne, le cocher décrivit un demi-cercle, qui pouvait lutter, pour la netteté et la précision, avec une figure de géométrie, et vint s'arrêter juste devant la dernière marche du perron. Les chevaux, *bien mis*, comme on dit au manège, ployèrent leur col de cygne, et ramenèrent leurs naseaux fumants sur leur poitrail, en secouant autour d'eux de blancs flocons d'écume.

M. de Presles, fidèle à ces traditions de politesse et de galanterie qui valurent jadis aux chevaliers français une réputation de courtoisie que leurs descendants ont depuis longtemps déjà cessé de mériter, s'élança pour donner la main aux voyageuses.

Celle qui descendit tout d'abord était une toute jeune fille, dans le premier épanouissement de sa sève printanière, éclatante et fraîche comme une fleur. Après avoir remercié M. de Presles d'un léger signe de tête, elle monta si lestement les marches larges et basses du perron, qu'elle fit penser à un oiseau dont on ne verrait pas les ailes, mais qui pour-tant s'en servirait.

La femme qui descendit de la voiture après cette brillante jeune fille pouvait bien avoir cinq ou six ans de plus qu'elle. Il eût été difficile tout d'abord de distinguer ses traits, qu'un voile épais protégeait contre la poussière des chemins et l'indiscrétion des passants. Elle était grande et paraissait élégante, autant du moins qu'il était possible d'en juger sous l'habit de voyage qui la cachait en l'enveloppant.

Elle accepta le bras que lui offrait M. de Presles, et monta les degrés avec une certaine lenteur, comme si elle eût voulu laisser le temps de la mieux voir à tous les yeux fixés en ce moment sur elle.

Ce n'est pas chose aisée, pour une personne jeune encore, qui se présente seule dans une compagnie où elle est à peu près étrangère à tout le monde, que d'aborder ainsi une maîtresse de maison, si bienveillante qu'elle soit d'ailleurs, sur le haut d'une terrasse, devant une demi-douzaine d'inconnus, tous prêts à se transformer en juges, à critiquer une robe, à condamner un chapeau, à blâmer un geste, un regard ou une attitude. Ici, on ne condamna

rien, on ne blâma rien, on ne critiqua rien. Tout, au contraire, fut jugé parfait à première vue.

Mme de Parsis avait trop de tact pour laisser longtemps les deux nouvelles venues livrées à l'embarras d'une présentation en plein air, et à l'importunité d'une curiosité qui, pour être voilée sous les formes de la politesse mondaine, n'en devait pas être moins gênante pour elles.

Aussi, prenant Mme d'Avray par la main, tandis que, d'un geste maternel, elle passait son bras autour des épaules de la jeune fille :

« Vous avez assez vu comme cela ces belles créatures, dit-elle à ses amis ; on vous les rendra à l'heure du dîner, mais à présent, je les emmène. Elles doivent avoir besoin de repos, et je vais les conduire à leur appartement. »

Quand les deux amies de la baronne eurent quitté la terrasse pour suivre celle-ci dans l'intérieur du château, la conversation reprit de plus belle, et l'on nous croira sans peine si nous disons qu'elles en firent tous les frais. Nous pouvons ajouter (chose assez rare, quand il s'agit de nos jugements sur le prochain), que les éloges ne furent amoindris par aucune restriction, tant l'impression première avait été favorable. Elles avaient, on peut le dire, conquis l'unanimité des suffrages, et tout le monde prit plaisir à dire du bien d'elles. On comprenait le précieux appoint qu'elles apportaient à la société, déjà si élégante, réunie en ce moment aux Charmilles. On espérait qu'elles allaient donner un nouvel entrain à toutes les parties, un nouvel éclat à toutes les fêtes, une animation plus grande à tous les plaisirs. On se félicitait donc de l'acquisition de ces précieuses recrues, et l'on songeait d'avance à tout le parti qu'on en pourrait tirer. Le monde éprouve une si furieuse envie de s'amuser qu'il ne s'attache aux gens qu'en proportion de l'aide qu'il y trouve pour conquérir ces distractions et ces divertissements qui sont sa vie.

Restait à savoir jusqu'à quel point ces flatteuses espérances se réaliseraient. Peut-être les eût-on conçues moins légèrement si l'on avait mieux connu le passé de la jeune veuve.

II

Quand Jeanne d'Avray eut le malheur de perdre son mari, le monde dut croire qu'une double catastrophe allait désoler et sa famille et ses amis.

Il ne semblait point à ceux qui avaient connu ce couple idéal, qu'une femme si aimante et si aimée, pût survivre à la perte d'un homme auquel l'unissait un amour aussi ardent qu'il était profond.

Jeune, noble, riche et belle, Jeanne de Rieux avait pu résoudre un des plus difficiles problèmes de la vie de notre temps. Elle avait fait un mariage qui rassemblait les convenances et l'affection, et elle avait donné son cœur avec sa main. C'est chose rare à toutes les époques ; plus rare encore à la nôtre, où tant d'exigences nous tyrannisent, où tant de besoins nous pressent, et où si peu de gens ont leur fortune assurée à l'âge où la fortune aurait quelque prix, parce que l'on pourrait la partager avec un être aimé. On n'est généralement le maître de sa vie que quand on ne peut plus l'offrir à personne.

Julien d'Avray possédait d'ailleurs tous les dons qui peuvent justifier, chez une jeune fille, la préférence la plus exclusive. Il rehaussait, par une grande distinction personnelle, les mérites d'une belle intelligence et d'une exquise bonté. Le charme de la jeunesse lui donnait, comme par surcroît, ce je ne sais quoi d'enchanteur qui est à nos qualités les plus précieuses ce qu'est au tableau d'un grand artiste la couche de vernis transparente et légère, qui fait valoir toute la finesse de sa touche et tout l'éclat de sa palette.

Jamais l'union de deux êtres n'avait été plus harmonieuse ni plus intime. Quand on voulait contempler l'image vivante du plus grand bonheur qui eût été donné à des créatures humaines, on regardait ce beau couple si bien assorti, qui s'avavançait à travers la vie, le sourire aux lèvres, la main dans la main, envié des hommes peut-être – mais béni de Dieu.

Ceux qui se préoccupent de l'avenir se demandaient, non sans un secret effroi, comment pourraient faire pour vivre séparés ceux qui avaient été si indissolublement et si étroitement liés. On s'imaginait volontiers qu'une seule mort les emporterait tous deux. On ne voulait point que l'antiquité fût seule à posséder l'aimable et touchant symbole de Philémon et de Baucis, et l'on ne concevait point pour ces époux, qui s'étaient adorés tout autant que ceux de la Fable, un trépas différent du leur. Ils s'en iraient de ce monde par la porte des métamorphoses : lui, sous la forme d'un tilleul ; elle, changée en peuplier ; mais demeurant l'un et l'autre dans un éternel voisinage, mêlant encore leurs chevelures et leurs parfums dans l'air ; leur ombre sur la terre, à leurs pieds.

Mais, il y a longtemps qu'on l'a dit, l'idéal et le réel se livrent ici-bas une guerre sans trêve ni merci : il est bien rare que ce qui est soit aussi ce qui devrait être, et que les choses arrivent comme on voudrait les voir arriver.

Le mari mourut ; la femme survécut. Les cœurs sensibles auraient volontiers crié au scandale.

Un coup soudain, inattendu, pareil à la foudre qui éclate sans éclair précurseur dans la matinée bleue d'un beau jour de printemps, emporta M. d'Avray en quelques heures. Jamais catastrophe n'avait été plus prompte ni plus terrible. Tous ceux qui vivaient dans l'intimité du jeune ménage éprouvèrent une sorte d'effroi mêlé de stupeur.

Quant à Mme d'Avray, elle ne voulut point tout d'abord croire à la réalité de son malheur. Elle était comme étourdie par sa violence même, et n'en comprenait point encore l'étendue. Sa douleur, d'abord voisine de la folie, ressembla bientôt à cette sorte d'hébétement qui commence par nous enlever la conscience de nos sensations et la netteté de nos idées. Elle ne devina l'horreur de sa situation qu'à ce moment, si affreux dans toutes les séparations éternelles d'avec les êtres que nous avons aimés, où l'on vint lui ravir le corps de son mari. Son désespoir alors fit explosion. Elle eut comme

un réveil de lionne. On put craindre un moment la folie. Elle se jeta sur les hommes noirs, comme si elle eût voulu leur disputer, comme si elle eût pu leur arracher leur proie.

On profita pour l'enlever de l'épuisement de ses forces, après une crise affreuse, qui fut suivie d'un long évanouissement.

Quand l'infortunée revint à elle, tout était fini : celui qu'elle avait tant aimé, et qui lui avait paru jusque-là sa seule raison de vivre, était parti pour toujours. Ses yeux mortels ne devaient plus jamais le revoir.

Les jours qui suivirent furent si cruels que l'on désespéra d'abord de la vie de Jeanne, puis de sa raison. On se voyait en face d'une désolation si grande que l'on n'essayait pas même de la consoler. On la laissa comme livrée à elle-même. On comptait que son chagrin s'épuiserait par son excès.

L'événement sembla donner raison à ce calcul.

Après ces tempêtes de douleur, si terribles qu'aucune organisation humaine, – et surtout aucune de ces organisations féminines si effroyablement nerveuses, – ne saurait leur résister, si elles ajoutaient la durée à la violence, il se fit en elle une sorte d'accalmie.

Beaucoup pensèrent qu'une fois encore le temps accomplissait son œuvre accoutumée, et qu'il essuyait, – en dépit d'elle-même peut-être, – les larmes de cette belle infortunée. Les aveugles ne voyaient pas que cette douleur n'était calme qu'à force d'être profonde.

Quoi qu'il en fût, Mme d'Avray ne descendit point volontairement au tombeau, comme une veuve antique ; elle n'entra pas en religion, comme font parfois les veuves chrétiennes, qui trouvent que Dieu seul est digne de succéder dans leur cœur à un époux adoré.

Outre sa femme, M. d'Avray mort sans enfants laissait après lui une sœur orpheline, belle créature de quinze ans à peine, qui achevait son éducation dans un pensionnat à la mode. Le frère, en s'en allant, emportait le seul appui que la sœur eût ici-bas. Julien était l'unique protecteur sur lequel il fût permis à Valentine de compter, dans un milieu où tant de dangers attendent une fille jeune, riche et belle, quand elle a perdu ses guides naturels et ses soutiens. Jeanne comprit toute la gravité d'une telle position, et certaine qu'elle obéissait à l'un des plus chers devoirs de son mari, – car il aimait tendrement cette jeune sœur, – elle la retira de pension et la prit

avec elle, Elle fit plus : à cause d'elle, et malgré sa douleur, elle resta dans ce monde qu'elle n'avait pourtant plus aucune raison d'aimer, à qui elle ne demandait rien, et dont elle n'attendait rien. Elle entoura Valentine de soins et d'attentions. N'était-ce pas son cher mort qu'elle aimait dans cette sœur, dont les traits et l'air du visage le rappelaient à ses yeux ?

Ces devoirs nouveaux et charmants parurent rattacher à la vie celle à qui l'affection les avait imposés. Pour plaire à son mari, elle était devenue une maîtresse de maison accomplie ; elle ne cessa point d'en remplir toutes les obligations, afin de rendre la vie plus agréable et plus douce à la jeune compagne qu'elle s'était donnée.

Le bien qu'on fait apporte presque toujours avec lui sa récompense. L'amère douleur s'apaisa. Parfois même, quand Jeanne écoutait l'innocent babil de sa jeune sœur, un sourire bien léger, ébauché à peine, fûgitif et pâle comme le rayon qui perce les nuages d'un ciel d'hiver, venait se jouer autour des lèvres décolorées de la belle veuve. Pour certaines âmes, l'accomplissement de leurs devoirs est la meilleure et la plus efficace des consolations. Mme d'Avray retrouva peu à peu une apparente sérénité. Elle se dit que son deuil pouvait être éternel sans qu'il lui fût nécessaire d'effrayer et d'attrister l'aimable jeunesse qui vivait près d'elle. Elle porta sa mélancolie comme on porte des crêpes légers, qui voilent à demi la beauté, mais qui ne la cachent point, et que l'on dirait créés pour la rendre plus touchante encore et plus charmante.

Ces changements heureux furent remarqués. Aussi ceux qu'avaient tenus à distance les austérités du deuil de laine se sentirent bientôt attirés par le frou-frou des premières soies. Les plus pressés n'attendaient point sans quelque impatience le moment où le gris-perle éclaircirait enfin le noir de la robe moins montante.

Ce moment-là ne vint pas.

On eût pu croire que Mme d'Avray avait atteint du premier coup la limite extrême des concessions qu'elle pouvait faire au monde et à la vie – et qu'elle n'irait pas plus loin. Cette sévérité de la tenue n'était-elle point comme un silencieux avertissement donné aux poursuivants téméraires qui ne se seraient point arrêtés devant cette douleur discrète ? Ils devaient comprendre que si Mme d'Avray supprimait les témoignages trop

retentissants de son chagrin, c'était précisément parce qu'elle se sentait assez sûre d'elle-même pour n'avoir pas besoin de s'affirmer à chaque instant devant les autres. On était donc invité à se tenir à distance ; on était prévenu qu'il ne fallait point tenter d'infructueuses démarches. Les femmes, quand elles le veulent, savent si bien dire *non* sans parler ! Nature pleine de distinction et de réserve, ennemie de toutes les exagérations, antipathique à cette chose odieuse que l'on a si bien appelée la pose, et ne craignant rien plus que la représentation théâtrale dans le monde, Mme d'Avray, du moment où elle était décidée à y rester, ne voulait point faire de sa douleur un épouvantail. C'était pour elle qu'elle était triste, et non pour les autres. Mais, comme elle était charmante malgré sa tristesse, elle avait le chagrin aimable et même attrayant. Il ne fallait point se fier, cependant, à cette apparente résignation. Elle cachait un véritable désespoir. Ceux-là s'en étaient bien aperçus, qui avaient tenté le siège ou l'assaut de cette place si bien gardée. La politesse et la douceur des manières ne nuisaient en rien à l'implacable fermeté des résolutions. Ceux qui avaient risqué une première fois l'épreuve, n'avaient jamais eu l'envie de la renouveler. Personne non plus n'avait songé à se venger du refus par un reproche ; car chacun rendait cette justice à l'aimable veuve qu'elle n'avait jamais rien fait pour encourager la poursuite et les audaces des prétendants. Elle n'était pas de celles qui savent se promettre en se refusant, et qu'on a le droit d'espérer toujours quand on ne les obtient pas encore. Elle n'avait eu vis-à-vis de personne ces encourageantes coquetteries qui autorisent parfois les hommes à se plaindre des femmes, quand celles-ci leur retirent la coupe des lèvres sans leur laisser apaiser la soif qu'elles-mêmes ont allumée. Elle n'était jamais coupable du mal dont elle était parfois la cause.

Deux années, deux longues années, venaient de s'écouler, depuis le fatal événement qui avait brisé sa vie, et elle n'avait pas encore consenti à quitter sa retraite. Mais si elle ne sortait point, elle laissait du moins sa porte entr'ouverte aux anciens amis de son mari et aux siens.

Cependant, comme elle avait accepté l'aimable tâche d'être dans cette vie le guide de sa jeune belle-sœur, elle ne tarda point à se dire qu'elle n'avait pas le droit d'imposer à celle-ci l'existence d'une recluse. Valentine n'avait jamais parlé de prononcer des vœux, et rien n'indiquait jusqu'ici chez elle

une vocation décidée pour le cloître. Il fallait songer à l'avenir de cette belle créature ; mais, dans l'intérêt même de cet avenir, on n'avait pas le droit de la priver des relations qui pouvaient l'assurer. Mme d'Avray sentait le poids de ses responsabilités, et ne cherchait point à s'y soustraire.

Mais entre une retraite absolue, trop sévère pour une toute jeune fille, sortant de pension, enivrée de désirs et d'espérances, voyant l'avenir comme dans un rêve doré, et le tourbillon effréné dans lequel tant de mères insensées jettent leurs filles, il y a un milieu juste et sensé – et c'est ce milieu que Jeanne était résolue de garder avec autant de modération que de fermeté.

Elle n'avait pas cru sortir des limites de son programme, en acceptant une invitation à passer quelques jours en villégiature dans la jolie résidence que possédait aux Plâtreries, non loin de Samois, entre la forêt de Fontainebleau et la Seine, une amie de sa famille, Mme la baronne de Parsis, veuve comme elle, mais moins détachée du monde, bien que la cinquantaine, sonnée à toutes les horloges de sa paroisse, dût calmer quelque peu les ardeurs de *high-life*, de *fashion* et de bruyants plaisirs, qui avaient, en quelque sorte, dévoré sa jeunesse.

Chaque année, à l'automne, au moment où l'on revient des eaux, quand les grands bois commencent à prendre ces teintes mordorées qui les rendent si beaux, le château des Charmilles, qui joignait à tant d'autres agréments celui de se trouver dans une proximité complaisante de Fontainebleau, de Melun et de Paris, était le rendez-vous favori de cinq ou six femmes, et d'à peu près autant d'hommes, triés sur le volet par la baronne, et qui représentaient la fleur des pois d'un monde aussi choisi qu'exclusif.

Jeanne d'Avray n'avait pas dit oui du premier coup à Mme de Parsis. Elle n'était pas encore sortie depuis son veuvage, et elle n'était pas de celles qui font le premier pas sans y penser. Elle sentait bien que, malgré la réserve qu'elle s'imposait, et la retenue qu'elle commandait aux autres, cette réapparition dans le monde allait apporter un notable changement dans ses habitudes de vie calme et retirée. Pour triompher de ses résolutions, il n'avait fallu rien moins que l'affection éprouvée depuis longtemps déjà de la baronne, et la pensée que Valentine pourrait rencontrer chez elle un homme digne de son choix. Bien établir sa belle-sœur, c'était désormais le

but unique de sa vie. Elle devait prendre le chemin qui l'y conduirait. Qui veut la fin se résigne aux moyens.

III

La maîtresse des Charmilles, qui avait les traditions les plus hospitalières, conduisit elle-même les deux nouvelles venues à l'appartement préparé pour les recevoir.

« Vous savez, ma belle, dit-elle à Mme d'Avray, que nous vivons ici assez simplement, tout à fait entre nous. Ne faites donc pas de frais ! une robe montante ; pas de tra-là-là !

– La recommandation n'était pas absolument nécessaire, dit Jeanne avec un léger mouvement d'épaules, et je n'aurai, je vous assure, aucune peine à m'y conformer. Il y a longtemps que le tra-là-là et moi nous ne passons plus par la même porte. Si j'ai accepté votre aimable et pressante invitation, ma chère baronne, c'est uniquement parce que je comptais sur votre bonne promesse de vie intime. Plus que jamais, vous le savez bien, je fuis ce qu'on appelle le monde !

– Sans doute, maintenant. mais il ne pourra pas en être toujours ainsi. Vous n'êtes pas d'âge à vous enterrer vive !

– Aussi, vous voyez bien que je ne m'enterre pas ! répondit Mme d'Avray, avec un sourire pâle. J'ai autre chose à faire pour le moment. Celui qui est parti m'a laissé en s'en allant des devoirs à remplir. et je les remplirai ! ajouta-t-elle d'un ton qui laissait voir une certaine force de

volonté, tandis que son regard s'arrêtait doucement sur Valentine, qui chiffonnait dans les tiroirs, à l'autre extrémité de la chambre. Cette enfant va prendre tantôt ses dix-sept ans !

– Déjà ? C'est à n'y pas croire ! On dirait que ces fillettes se dépêchent de grandir pour nous pousser dehors par les épaules !

– Eh ! mon Dieu ! je les comprends. Elles veulent leur place au soleil, et il leur semble parfois que nous gardons la nôtre trop longtemps !

– Tant pis pour elles ! fit la baronne avec assez de vivacité, je n'ai pas envie de m'en aller pour faire plaisir à celles qui trouvent que je les gêne.

– Vous ne gênez personne, chère amie, et ma jeune sœur moins que personne ! Elle est dans le monde comme n'y étant pas... ne voyant que par mes yeux, et m'honorant d'une entière confiance. Je voudrais m'en rendre digne en la mariant bien. C'est là le dernier intérêt de ma vie. et vous pourrez m'être bien utile dans cette tâche suprême !

– En mettant à votre disposition mon état-major de célibataires, n'est-il pas vrai ? »

Jeanne fit un signe de tête, pour prouver à la baronne qu'elle l'avait bien comprise.

« Peut-être n'est-ce point une mauvaise idée que vous avez eue là, dit Mme de Parsis. J'ai, en effet, autour de moi un assez joli stock de prétendants, parmi lesquels vous trouverez peut-être votre affaire. Je ne me charge pas de les placer : M. de Foy me ferait un procès en contre-façon ! Mais c'est un soin dont ils s'acquittent assez bien eux-mêmes.

– Vous avez donc plus de monde que vous ne me l'aviez dit ?

– Pas beaucoup ! une dizaine de personnes en tout. En ce moment les uns sont en forêt ; les autres font leur correspondance pour le courrier du soir, – qui prendra vos lettres à neuf heures, je suis bien aise de vous le dire en passant. Vous avez vu le reste sur la terrasse en mettant pied à terre.

– Il faudrait vraiment avoir la main bien malheureuse pour ne pas rencontrer dans le nombre le mari que je veux donner à ma chère Valentine.

– Vous le rencontrerez, gardez-vous d'en douter !. »

La baronne ajouta plus bas :

« Si même vous en vouliez un pour vous. »

Pour toute réponse, Jeanne eut un regard. mais dans ce regard profond et triste, la baronne put lire une résolution si fermement arrêtée qu'elle eut presque honte de la légèreté de ses paroles.

« Pardon ! dit-elle en serrant la main de la jeune femme ; je suis incorrigible !... Mais je vous jure pourtant de ne pas recommencer ! Ne nous occupons que de votre belle-sœur, puisque vous ne voulez pas qu'on s'occupe de vous.

– S'occuper d'elle, c'est encore la meilleure manière de s'occuper de moi ! fit Jeanne avec une grâce charmante. Mais voyons, chère baronne, avant le défilé, ne pourrions-nous point faire le dénombrement.

– Oui, curieuse ! Sachez donc que je vais vous présenter d'abord M. Gaston de Presles, celui qui vous a donné la main tout à l'heure en descendant de voiture : bonne famille, jolie fortune, vingt-huit ans, ténorino de salon, toujours prêt à chanter la *romance à madame* ; a la voix très juste ; ne manquera jamais de rencontrer un soprano pour lui donner la réplique.

– Voici, dit Mme d'Avray, ce que j'appelle un passe-port en règle, et je ne doute point qu'avec votre visa M. de Presles n'aille fort loin.

– Il ira tant qu'on ne l'arrêtera pas ! répliqua la baronne. mais on l'arrête parfois.

– Le grand jeune homme brun qui était à côté de moi, et qui vous a saluée si profondément quand vous avez paru sur la terrasse, est M. de Lesparre.

– Celui qui s'est si fort distingué à la bataille du Mans ?

– Lui-même ! Il a été décoré de la légion d'honneur à vingt-quatre ans, et il a aussi une croix du pape, car il a servi sous Charrette, dans les zouaves pontificaux.

– Voilà un héros et un chrétien, un homme qui pense bien et qui se bat bien. On pourrait le citer comme exemple à la jeunesse.

– Qui se hâterait de ne pas l'imiter ! M. de Lesparre n'en est pas moins jeune homme très-recommandable. mais.

– Ah ! il y a un *mais*...

– Oui... Il a les goûts d'un millionnaire, et il n'a pas de millions !

– Heureuse la femme assez riche pour épouser l'homme de son choix, sans se préoccuper de ces misérables questions d'argent.

– C’est absolument mon avis. Mais aujourd’hui la vie est si chère et les besoins sont si grands que l’amour pur est regardé comme le plus coûteux des luxes, et que bien peu de gens se le permettent. Puisse mon aimable ami rencontrer un jour une femme ayant des rentes, et animée de vos généreux sentiments. A mes yeux, ce sera déjà une preuve qu’elle est digne d’être aimée... Mais passons !... Mon n^o 3, – vous voyez si j’ai de l’ordre ! – est le duc d’Aquabella, d’assez petite maison, malgré son titre superlativement aristocratique. C’est le petit-fils d’un banquier, anobli et enducaillé par un petit prince, à qui le grand-père avait prêté sur gages, en ayant soin de tirer de ses capitaux un blason. et les intérêts. Mon duc est, du reste, bien de sa personne ; grand air et beau style ; des yeux noirs, qui mettent le feu partout ; la main d’une femme, et le port de tête d’un héros ; la moustache fine et le cheveu lustré ; plus de front peut-être que de cervelle !

– Je connais ce type-là ! dit Jeanne, non sans une arrière-pensée ironique ; le bon Dieu l’a tiré à cent mille exemplaires entre les Alpes et l’Adriatique. C’est dans cette chair de marbre qu’on a pétri jadis la tête des Apollons.

– On s’en est également servi pour faire des portefeuilles ! reprit la baronne. Mais ne m’interrompez-plus, chère petite belle, ou je n’arriverai jamais jusqu’au bout !

– Comment ! ce n’est pas fini ?

– Non ! Si aucun de mes trois premiers échantillons n’a eu l’heur de vous plaire, je vais faire avancer le quatrième. Celui-ci est peut-être un peu moins brillant que les autres...

– Ne l’ai-je jamais rencontré ?

– Je ne sais. C’est un Breton bretonnant, gentilhomme de la vieille roche, qui s’appelle Yvon de Kermoine. C’est un ancien officier. Il a fait campagne en Afrique, et il en est revenu, assez jeune encore, avec l’épaulette de commandant. Comme il n’avait pas d’ambition, il a voulu s’en tenir là, et il est rentré dans la vie civile. Il a cependant repris du service en 1870, et n’a déposé les armes qu’après la paix signée. Voilà, s’il mourait demain, tout ce que la chronique pourrait en dire. Pour lui, il en dit moins encore, car je connais peu d’hommes plus discrets. Il parle peu de lui ; mais il écoute assez volontiers les autres... même quand ils parlent d’eux, ce qui le fait

passer pour un homme charmant, car on sait plus de gré aux gens de ce qu'ils nous laissent dire que de ce qu'ils nous disent. Vous n'avez rien à craindre de celui-ci, qui n'est plus que de la seconde jeunesse. Il paraît avoir vis-à-vis des femmes la même réserve que vous vous êtes imposée à vous-même vis-à-vis des hommes.

– Alors, je lui donne un bon point ! fit Mme d'Avray avec un léger sourire. Voilà comment il faut être pour me plaire !

– On n'y réussit qu'en ne le voulant pas ! Ceci ne laisse point que d'être assez original.

– Après tout le bien que vous m'en dites, je n'ai plus qu'un regret, c'est de voir une si grande disproportion d'âge entre lui et les dix-sept printemps de Valentine.

– Quittez ce souci, ma toute belle ! Je ne sais comment s'y prend ce diable d'homme, mais il escamote les années, et fait mentir à tout propos son acte de naissance. Je le connais trop bien, et depuis trop longtemps, pour avoir le droit de nourrir la moindre illusion à son endroit.... Je pourrais faire le compte de ses mois de nourrice... et il y a des moments où je me surprends à ne pas lui donner trente ans ! Quand il parle, il a l'air plus jeune que les plus jeunes. C'est vraiment dommage qu'il ne parle pas toujours ! Dans ces moments-là sa physionomie s'illumine, son visage se transforme, ses yeux lancent des éclairs... Il vous montre alors un homme nouveau que vous ne soupçonniez même pas en lui. Ou je me trompe fort, ou votre tristesse attirera la sienne, car il est un peu triste, sans qu'on sache trop pourquoi. Mais je gage que vous allez lui faire oublier sa misanthropie. Nous le verrons renaître sous vos yeux. Il ne vous fera pas la cour ; oh ! non ! il ne fait la cour à personne, celui-là !

– Tant mieux ! dit Jeanne avec un soupir de soulagement.

– Mais, reprit la baronne, il vous entourera des soins les plus empressés, et des hommages les plus respectueux...

– C'est encore trop ! et je serais fâchée vraiment de voir ce galant homme perdre un temps précieux, dont il pourrait, j'en suis sûre, faire un meilleur usage !

– Vous arrangerez tout cela avec lui ! Mais à bientôt, chère inconsolable ! On vient de sonner le premier coup – *l'habillé*, comme disent ces dames...

Descendez au second : c'est le bon ! »

IV

Mme de Parsis s'en alla, vive, pimpante et légère, heureuse des deux nouvelles recrues que lui valait cette journée, et se félicitant de l'appoint d'élégance et de distinction qu'elles lui apportaient. Le grand noir, et la réserve un peu froide de Mme d'Avray l'avaient bien effrayée quelque peu tout d'abord ; mais elle ne doutait point que l'exagération, ou tout au moins l'excès, de cette douleur ne disparût bientôt dans l'animation et l'entrain des hôtes aimables et gais qu'elle réunissait en ce moment aux Charmilles.

Quand une fois elle fut sortie de l'appartement, et pendant que la femme de chambre, dans l'autre pièce, choisissait avec Valentine les toilettes du dîner, Jeanne se laissa tomber dans un fauteuil, et couvrit son visage de ses deux mains.

« Quel ennui, murmura-t-elle à demi-voix, que de toujours recommencer cette éternelle et monotone comédie du monde ! Quand donc en serai-je débarrassée ? »

Une larme, que l'on eût pu voir biller entre ses doigts, glissa lentement sur sa joue. Jeanne l'essuya d'un revers de main, secoua sa tête pâle et baigna ses yeux dans l'eau fraîche, en jetant un coup d'œil au miroir.

« La représentation va commencer ! dit-elle en essayant de donner un peu de ton ; prenons notre masque, et ne montrons aux indifférents que ce qu'ils sont dignes de voir. »

Elle fit quelques pas à travers sa chambre, comme si elle eût eu besoin de se secouer, et, entrant dans celle de sa belle-sœur, dont la porte était restée entr'ouverte, elle passa un bras autour de ses épaules et lui mit un baiser au front :

« Viens vite ! lui dit-elle ; cette chère baronne m'a fait perdre bien du temps ! Mais il ne faut pas que tu manques ton entrée... Je veux te faire belle. »

Valentine lui prit une main qu'elle porta vivement à ses lèvres, et qu'elle y pressa avec une tendresse émue et profonde.

« Ah ! si je pouvais te faire heureuse, toi ! répondit-elle.

– Heureuse ? Attends encore un peu ; je le serai un jour. plus tard ! fit Jeanne, dont un sourire vraiment célesté illumina le noble visage. »

Elle s'occupa avec un soin extrême de la toilette de sa jeune belle-sœur, choisissant elle-même les ajustements qui devaient le mieux faire valoir sa beauté et sa grâce, assortissant le ruban de sa coiffure à la couleur de sa robe. Jamais dame d'atours n'avait mis plus de zèle à préparer le triomphe de sa princesse.

Quand ce fut fait :

« Vous êtes charmante, mademoiselle ! lui dit-elle avec une câlinerie pleine de tendresse, et je plains ceux que vous n'aimerez pas ce soir.

– Alors, plains tout le monde, car je n'aimerai que toi ! répondit Valentine en se jetant à son cou ; mais, comme toujours, tu t'es oubliée pour moi ! Vois, chérie, sept heures moins vingt, et tu n'as rien de prêt ! Allons ! dépêchez, madame, et laissez-moi, à mon tour, vous servir un peu de femme de chambre !

– Merci, Justine suffira ; tu peux d'ailleurs beaucoup mieux employer ta jeunesse. Tu as un piano dans notre petit salon ; joue-moi l'*Adieu* de Schubert. Je n'ai pas besoin des paroles, je les sais et je les mettrai sur l'air. Cela va me distraire pendant que je m'arrangerai. d'ailleurs ce ne sera pas long ! »

Un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé que déjà Mme d'Avray revenait vers la jeune fille. Elle portait une robe à demi-montante, coupée carrément, fermant à la gorge et aux épaules par une guimpe qui laissait à peine deviner la blancheur d'une peau éblouissante. Sa belle chevelure, sans

une pierrerie, sans une fleur, sans un ruban, était fièrement relevée sur sa tête, retenue non sans peine par un peigne de jais, dont les longues dents mordaient sa masse opulente.

Il était vraiment impossible d'être plus simple et de se montrer dans une toilette plus dénuée d'artifice.

Mais la royale beauté de Jeanne n'avait besoin d'être rehaussée par aucun secours étranger : il lui suffisait de paraître pour s'imposer à tous.

On s'en aperçut dès qu'elle se montra sur le seuil du salon, où tous les hôtes des Charmilles semblaient s'être réunis pour l'attendre.

Elle avait pour elle cette élégance de tournure et cette noblesse de démarche par lesquelles, jadis, les déesses se révélaient aux hommes, et que les poètes du siècle passé, plus fidèles que nous aux traditions mythologiques, ne manquaient jamais de qualifier de divines.

La veuve de Julien d'Avray avait atteint déjà tout le développement de sa magnifique nature ; elle avait conquis tout ce que la vie peut donner : elle n'avait rien perdu encore de ce que la cruelle finit par nous prendre.

Un peu moins grande que sa belle-sœur. Valentine formait avec elle un de ces contrastes que les peintres recherchent peut-être plus encore dans leurs tableaux que les poètes et les romanciers dans leurs livres. L'une était la fleur épanouie ; l'autre le bouton à peine entr'ouvert. Si Jeanne, couronnée de son diadème de cheveux noirs, faisait songer à une reine, Valentine, avec ses boucles blondes et légères, voltigeant autour de son front, semblait un jeune ange couronné de son auréole. Le malheur avait donné à Jeanne une dignité un peu sévère ; la jeunesse de Valentine, qui ne connaissait de la vie que ses promesses et ses sourires, était toute pleine de grâces attrayantes. A elles deux, on peut dire qu'elles formaient un ensemble enchanteur.

Mme de Parsis n'eut besoin ni de son coup d'œil pénétrant, ni de sa finesse d'observation pour s'apercevoir que tout le monde autour d'elle s'était mis en frais de coquetterie. On avait fait une prise d'armes pour recevoir les nouvelles venues avec les honneurs qui leur étaient dus. Les femmes avaient tenu à leur prouver qu'elles aussi pouvaient être charmantes, pour peu qu'elles voulussent s'en donner la peine.

Quant aux hommes, ils ont en général tant de prétention, qu'on pouvait supposer chez les amis de la baronne toutes sortes d'arrière-pensées

égoïstes. L'arrivée de deux femmes inconnues dans leur petite société éveillait en eux je ne sais quelles vagues espérances, et les jetait dans une attente pleine de trouble. Quand la poule survient, avant même que la guerre ne soit allumée, les coqs se dressent sur leurs ergots, hérissent leur crête et battent des ailes.

Il n'était cependant pas nécessaire d'étudier bien longtemps Mme d'Avray, pour être certain qu'elle n'était pas venue aux Charmilles dans l'intention d'y apporter la discorde ; qu'elle n'entendait aller sur les brisées de personne, et qu'elle ne rêvait ni victoires ni conquêtes. Sans pose, sans prétention, sans vain étalage d'une douleur, trop sûre d'elle-même pour qu'elle eût besoin de s'affirmer, exquise de savoir-vivre, également aimable avec tout le monde, comme une femme qui ne se sent pas le droit d'avoir de préférences, reconnaissante des égards qu'on lui montrait, mais ne faisant rien pour en obtenir, elle laissa voir – et il était impossible de ne pas sentir qu'elle était sincère – un si profond détachement de tout ce que les autres aiment, poursuivent et recherchent, qu'il était évident que ni celles-ci n'auraient rien à redouter, ni ceux-là rien à espérer. On s'apercevait tout de suite qu'elle s'était, en quelque sorte, placée en dehors du mouvement social et mondain qui emportait les autres. Elle passait à travers la vie, plutôt qu'elle ne vivait. Entre le monde et elle, sa robe noire mettait un infranchissable obstacle. Elle eût regretté d'être obligée de dire ces choses ; elle aimait mieux qu'on les comprît : on les comprenait. Ne croyez point, pourtant, qu'elle vous présentât jamais une image triste et morose ! Non. Elle était femme de trop de goût pour que l'on pût avoir à craindre de sa part une telle faute de conduite. Si son beau regard, calme et doux, glissait sur les choses plus qu'il ne s'y fixait, du moins il n'évitait celui de personne. Elle n'allait jamais plus loin qu'une indifférence aimable et polie. Il eût été difficile de rêver un plus étrange assemblage des séductions qui attirent, et de la réserve qui arrête. Ce que le monde recherche avec le plus de passion et d'ardeur ne lui inspirait qu'un parfait dédain. Le renoncement des ascètes était atteint du premier coup par une jeune et brillante créature, qui ne semblait pas avoir fait de noviciat, et qui ne demandait point à prononcer ses vœux. Je ne sais si Mme d'Avray avait un cilice sur la peau ; mais, en ce cas, elle mettait par-dessus un corset de satin, qui venait de chez

Mlles des Vertus, et sa robe, pour être sombre, n'en avait pas moins été coupée par la bonne faiseuse. Elle voulait porter éternellement son deuil ; mais elle ne voulait point que son deuil fit peur aux gens.

Une telle personnalité aurait frappé sans doute partout où on l'eût rencontrée. Elle devait vous saisir davantage encore dans une société élégante et polie, un peu frivole peut-être, comme celle qui se trouvait maintenant chez Mme de Parsis, mais habile à saisir toutes les nuances.

Il y a des choses qui s'imposent même aux gens que l'on croirait le moins capables d'en subir l'impression. Aux Charmilles, comme partout, à l'étonnement que Jeanne d'Avray avait excité tout d'abord, succéda bientôt une sorte d'admiration respectueuse. Mais ce respect était trop grand pour ne pas nuire fatalement à un sentiment plus doux. L'amour, que les poètes, qui le connaissent, nous représentent comme un enfant, tremblait devant ce front pensif, remettait au carquois ses flèches mythologiques, et s'enfuyait à tire d'ailes vers des beautés moins sévères.

Disons-le pourtant, la bonne grâce courtoise de Mme d'Avray, et le charme infini de sa personne finissaient toujours par ramener à elle et par captiver ceux que, tout d'abord, son excessive réserve aurait tenus à distance. Puis à la longue, cette mélancolie, qui ne demandait de consolation à personne, donnait à la jeune femme je ne sais quoi d'attendrissant, qui paraissait la rendre plus adorable encore. Elle avait, d'ailleurs, l'amitié si douce que ceux-là mêmes qui avaient eu tout d'abord d'autres ambitions et d'autres espérances, finissaient par trouver ce sentiment, d'ordinaire assez calme, véritablement délicieux quand on le partageait avec elle. Mme d'Avray ne paraissait point, du reste, s'apercevoir du prestige dont elle était douée, et lorsque la baronne vint à sa rencontre, et qu'elle lui dit, la voyant si belle :

« Ma chère, vous allez me prendre tous mes hommes !

– Oh ! c'est sans le savoir, lui répondit-elle avec un léger mouvement d'épaules, et surtout sans le vouloir. Qu'en pourrais-je donc faire, hélas ! »

Quant à Valentine, encore ignorante des choses de la vie, très-attractive avec sa jeunesse mutine et son espièglerie de pensionnaire, elle n'aspirait qu'à se perdre dans le rayonnement de sa sœur, pour laquelle elle éprouvait une admiration passionnée. Mais elle n'en ouvrait pas moins sur toutes

choses son œil de gazelle, étonné, un peu sauvage, mais singulièrement doux. Les femmes la trouvaient aussi charmante que les hommes, parce qu'elles sentaient bien que le moment de la craindre n'était pas encore venu. On ne prévoyait pour le moment aucune rivalité possible avec elle ; on était bien certain qu'elle ne se mettrait maintenant sur la route de personne. Comme les êtres très-jeunes et très-purs, elle vivait pour vivre, toute à l'heure présente, qui lui suffisait, n'ayant pas même encore les pressentiments vagues et les inconscients désirs qui troublent l'âme des jeunes filles ; on ne pouvait, en la voyant, s'empêcher de songer à l'aube pure, sereine et fraîche d'une belle matinée de printemps. Il y avait cependant sur ce jeune front, légèrement bombé vers les tempes, les indices d'une volonté singulièrement tenace et d'une rare énergie. Les sourcils, beaucoup plus bruns que les cheveux, attiraient nécessairement l'attention sur les yeux, qu'ils ombrageaient de leur arc d'une finesse circassienne. Ce n'était point ce que l'on appelle de grands yeux, et leur couleur même était assez indéfinissable. Ils étaient d'un brun si clair, qu'en s'animant ils prenaient le ton de l'or, dont ils avaient aussi l'éclat.

Des paupières très-larges, avec de longs cils presque noirs, et entrecroisés par le bout, les voilaient à demi. Mais ces belles paupières se relevaient quelquefois par des mouvements soudains, presque brusques ; la prunelle lançait alors un jet de lumière qui brûlait comme la flamme. La femme dormait encore dans la jeune fille ; mais on pouvait déjà pressentir que, lorsqu'elle s'éveillerait à la vie nouvelle que l'amour met au cœur de toute créature, elle connaîtrait toutes les ardeurs de la passion, peut-être aussi tous ses emportements. Mais elle-même ne se doutait point qu'elle portait ainsi le germe des tempêtes, dans un sein qu'aucune, palpitation ne soulevait encore.

La baronne fit les présentations avec le tact d'une femme du monde accomplie, puis elle prit le bras de M. de Kermoine, et l'on passa dans la salle à manger.

Le dîner eut une animation toute particulière. On fit beaucoup de frais pour les nouvelles venues. Ce fut, entre tous ces jeunes hommes, comme une lutte d'esprit, une joûte de bons mots, un assaut d'amabilités. Les témoins désintéressés comptaient les coups. M. Gaston de Presles surtout se

montra d'une verve intarissable ; il s'entraînait lui-même, et il eut certes le droit de croire qu'il avait ébloui les autres. Mais M. de Kermoine, dont Mme de Parsis avait parlé à Jeanne comme d'un homme supérieur, avec lequel il était impossible qu'elle ne s'entendît point à merveille, ne sortit point de la réserve un peu austère qu'il semblait s'être imposée depuis son arrivée aux Charmilles. Une fois ou deux, cependant, il eut de ces mots profonds qui semblent ouvrir comme une échappée de vue sur une âme. Jeanne ne pouvait les laisser passer inaperçus. Elle reconnut que la baronne ne l'avait point trompée, et que ce fier Breton n'était point une de ces personnalités banales au type effacé, jetées dans le moule dont la nature indifférente se sert pour tirer ses créations à de nombreux exemplaires, avant de les jeter dans la circulation commune du genre humain.

Mme d'Avray n'avait jamais abusé de la parole. Elle n'était pas de ces femmes, comme on en connaît, qui ont l'ambition, souvent mal justifiée, de tenir contre tous le dé de la conversation ; mais elle sentait aussi qu'il eût été de mauvais goût de rester étrangère à une causerie intéressante, effleurant ou creusant des sujets sur lesquels les femmes, avec l'éducation qu'on leur donne aujourd'hui, peuvent, aussi bien que nous, projeter de vives lumières. Tout ce qu'elle disait était marqué, d'ailleurs, au coin d'une haute raison, toujours dicté par un sentiment élevé et généreux.

M. de Kermoine ne fit pas la faute de s'en montrer surpris : il y a des admirations blessantes ; mais il en fut charmé. Il aurait regretté qu'elle eût pensé et parlé autrement. Deux ou trois fois Mme de Parsis surprit ses regards attachés sur le visage de la jeune veuve, avec une expression de sympathie et de bienveillance dont elle se sentit toute heureuse pour son amie.

« Eh bien ? lui demanda-t-elle tout bas, au moment où on se leva de table pour passer au salon.

– Eh bien ! C'est une femme ! répondit M. de Kermoine en souriant.

– Oui, une vraie femme ! Mais je ne doute point que, de son côté, elle ne trouve aussi que vous êtes un homme, fit la baronne dont l'œil voulut sonder le mystère d'une physionomie qui ne disait point ses secrets à tout venant.

– Eh ! pourtant, nous ne ferons jamais à nous deux « un homme et une femme ! » répliqua le Breton avec un peu de sécheresse.

– Qui sait ? répliqua Mme de Parsis, le diable est si fin. On en a vu bien d'autres ! »

Quoique Valentine mît une bonne grâce parfaite à s'effacer devant sa belle-sœur, rendant ainsi un hommage volontaire et touchant à la supériorité d'une créature qu'elle aimait tant, elle n'en eut pas moins aussi son très-réel succès dans cette première soirée. Ceux que le grand air de Jeanne tenait à distance se sentaient plus à l'aise avec cette enfant. bonne enfant. Il y eut donc part pour deux. Valentine, d'ailleurs, n'était pas fort exigeante, et quand on ne demande rien, on est toujours prêt à se contenter de tout.

On fit un peu de musique. La musique est la suprême ressource de certaines soirées que l'on ne saurait trop comment passer sans elle. Ce n'était point le cas ici, où chacun avait assez de ressources en soi-même pour payer largement son écot, et donner aux autres tout autant qu'il recevait d'eux. Mais, dans les salons même où l'on a le plus d'esprit, on est heureux, parfois, de confier à la musique les entr'actes de la conversation. Valentine avait une voix charmante et beaucoup de goût. On la pria de se mettre au piano. Elle s'y mit sans se faire prier, et chanta tout ce que l'on voulut.

Quelques hommes et les plus jeunes femmes vinrent s'arranger en beaux groupes autour d'elle, cueillant, en quelque sorte, les notes à peine écloses sur ses lèvres harmonieuses.

Pensive et recueillie, assise un peu loin d'elle, la tête légèrement penchée, le menton dans sa main, semblable à quelque beau marbre, dont le sculpteur aurait tiré une statue de la Mélancolie, Mme d'Avray écoutait sa sœur avec une attention et un plaisir visibles, sans s'apercevoir qu'elle était elle-même l'objet de l'examen sérieux d'un profond observateur, placé en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée. S'il écoutait vraiment la musique, M. de Kermoine, car c'était lui, prouvait ainsi qu'il était capable de faire deux choses à la fois ; car on voyait bien qu'il eût été difficile qu'un signe, un geste, une expression du visage de Jeanne eût échappé à son contrôle.

Si Mme d'Avray sentait passer sur elle ce regard auquel, en ce moment, il eût été difficile de rien dérober, c'est ce que personne n'aurait pu dire. En tout cas, elle ne laissa rien transparaître de ses impressions sur son visage impassible. Elle écoutait sa jeune sœur, et ne paraissait point prendre garde au reste du monde.

Si M. de Kermoine avait été moins absorbé dans sa contemplation, peut-être eût-il remarqué, et non point sans quelque étonnement, que lui-même, en ce moment, il était aussi l'objet d'une sérieuse attention. Perçant le petit cercle d'admirateurs qui s'était formé autour d'elle, Valentine laissait aller son regard plus loin, et ce regard ne s'arrêtait qu'à M. de Kermoine. Un peu piquée peut-être de l'indifférence qu'elle remarquait chez lui, et qui contrastait si fort avec l'enthousiasme des autres, elle n'était pas non plus sans s'étonner quelque peu de la préoccupation visible où il était plongé. Les yeux du gentilhomme breton, presque toujours fixés sur Mme d'Avray, disaient assez où allaient ses pensées.

« Comme il regarde Jeanne ! » se dit-elle.

Bientôt cette seconde réflexion suivit la première :

« Pourquoi la regarde-t-il ainsi ? »

Ne pouvant se faire de réponse satisfaisante, Valentine chercha des raisons qu'elle ne trouva pas. Il en résulta chez elle une sorte d'inquiétude vague, indéfinissable, réelle pourtant, et ce premier trouble de son âme se traduisit dans son chant, qui devint moins égal, moins pur peut-être, mais qui s'embrasa des feux d'une passion nouvelle. Sa lèvre vibra et frémit ; ses accents tour à tour s'animèrent et s'attendrirent. Elle n'avait jamais chanté comme elle chanta ce soir-là. La fin de la soirée ne ressembla guère au commencement. C'était comme une transformation qui s'opérait en elle.

Jeanne entourait la jeune fille confiée à ses soins d'une surveillance trop constante pour qu'un aussi grand changement pût passer inaperçu. Mais, si elle vit l'effet, elle n'en devina point la cause véritable.

Se soulevant à demi du fauteuil où elle était restée si longtemps immobile, et cherchant à voir le visage de sa belle-sœur autour de laquelle le petit cercle s'était resserré :

« Il me semble, se dit-elle, que je ne reconnais pas ma Valentine. Est-ce que, par hasard, l'enfant deviendrait femme ? Il me resterait à chercher

maintenant l'auteur de ce miracle ! Est-ce M. de Presles, à la langue dorée ? est-ce M. de Lesparre, à la fine moustache, ou ce joli duc d'Aquabella, dont l'œil noir a tant de choses à dire à celles qui veulent bien l'écouter ? Tous les trois me semblent, en effet, fort attentifs. Mais lequel a eu l'heureux privilège d'éveiller ce jeune cœur, hier encore si bien endormi ? » Le nom de M. de Kermoine ne se présenta même pas à sa pensée. Et pouvait-il en être autrement ? Perdu dans une sorte de rêverie dont rien ne paraissait pouvoir le tirer, Yvon de Kermoine, depuis que Valentine chantait, n'avait pas quitté sa place auprès de la cheminée, et, à part un ou deux applaudissements, dont la politesse seule lui aurait fait un devoir, il n'avait point semblé accorder la moindre attention à ce qui se passait autour de lui. Rien n'eût donc justifié les soupçons de Jeanne s'ils se fussent portés de ce côté. Ils ne s'y portèrent point. De tous les hommes qui se trouvaient en ce moment dans le salon de Mme de Parsis, celui-ci était bien, à ses yeux, le dernier qui dût occuper le cœur ou préoccuper l'esprit d'une jeune fille de l'âge de sa sœur, hier encore une enfant. Il fallait chercher ailleurs.

Valentine, cependant, avait épuisé son répertoire, et elle répétait tout ce qu'on lui redemandait, avec une inépuisable obligeance. Aussi commençait-elle à éprouver et à laisser voir un commencement de fatigue.

« Reposez-vous, ma petite belle, lui dit la baronne, qui vint serrer ses deux mains et la remercier, avec toutes les marques de la plus sincère affection. »

Puis, se dirigeant vers Mme d'Avray :

« Et vous, ma chère Jeanne, n'allez-vous point nous dire aussi quelque chose ? fit-elle en l'abordant. Je vous ai entendue, il y a quelques années, quand vous étiez jeune fille ; vous aviez une voix délicieuse, d'une souplesse et d'une étendue extraordinaires.

– Peut-être bien... autrefois, comme vous dites ! murmura Mme d'Avray sans relever les yeux ; mais je ne sais pas ce que tout cela est devenu.

– Il faudrait s'en informer un peu. On se doit aux autres, quand on a un talent comme le vôtre.

– Je reconnais là votre bienveillance accoutumée, ma chère baronne ; elle exagère singulièrement les choses. Mais puisque vous avez si bonne opinion de moi, permettez que je ne tente pas une épreuve qui pourrait vous

l'enlever. Voici deux ans que je ne me suis entendue moi-même... et je puis vous assurer que personne ne m'entendra plus désormais. »

Ceci fut dit avec une telle fermeté, et un accent qui annonçait une résolution si arrêtée, que Mme de Parsis ne crut point pouvoir insister.

« Il est vrai qu'elle ne chante plus, dit tout bas et un peu timidement Valentine ; mais elle joue du piano. et si vous saviez comme elle en joue !

– Êtes-vous décidée à me tout refuser ? demanda la baronne en lui prenant la main. Je ne veux pas être importune ; mais vous savez combien ici chacun désire vous entendre, et vous ferez plaisir à tout le monde rien qu'en posant vos belles mains sur le clavier ! »

Mme d'Avray balbutia un remerciement pour ces bonnes paroles, mais elle ne parut pas disposée à revenir sur ses premiers refus.

A ce moment, M. de Kermoine quitta la place qu'il occupait depuis longtemps déjà au coin de la cheminée, et vint s'accouder au piano, non loin des deux femmes, qui, en ce moment, se tenaient isolées du reste des causeurs. Il n'osa point se mêler à leur débat amical ; mais ses yeux, fixés sur Jeanne, lui adressaient de muettes prières, si éloquentes dans leur silence même que l'on put croire un moment que la femme, invoquée avec une réserve si respectueuse et une ferveur si discrète, aurait quelque peine à ne pas se laisser fléchir.

Valentine n'avait laissé échapper aucun détail de cette petite scène. Elle avait vu M. de Kermoine se lever de sa chaise et s'approcher du piano ; elle avait surpris dans ses yeux la muette supplication adressée à sa sœur. Qui pourrait dire maintenant à quel mobile elle obéissait ? Le savait-elle bien elle-même ? Faisait-il assez jour dans son jeune cœur pour qu'elle y pût lire aisément ? Je ne sais ! Mais après avoir été la première à donner à Mme de Parsis l'idée de demander à Jeanne de se faire entendre, il semblait qu'à présent elle aimait tout autant qu'elle ne jouât point. Peut-être eût-elle été quelque peu embarrassée de s'expliquer à elle-même, et surtout d'expliquer aux autres le secret de ce changement capricieux. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle n'ajouta pas un seul mot à la petite phrase insinuante qu'elle avait adressée à la baronne quelques minutes auparavant, et qu'elle put se désintéresser complètement de la question. On eût dit vraiment qu'il s'agissait d'une autre que de la personne qu'elle aimait tant, et dont elle

était si aimée. Les femmes, même les plus jeunes, les plus simples et les plus honnêtes, sont parfois sujettes à ces revirements soudains. Mais les prières de Valentine n'auraient pas eu plus de succès que son silence. Jeanne n'avait pas besoin d'être affermie dans ses résolutions, et il eût été inutile de les combattre. Ce n'était point une enfant : c'était une femme, et une femme singulièrement réfléchie, sachant ce qu'elle voulait, le voulant fortement, et ne se laissant détourner du but qu'elle s'était fixé elle-même par rien ni par personne.

Elle ne joua donc point, comme on le lui demandait ; mais s'excusant avec grâce, et ravie au fond de laisser tout le monde sous l'impression très-forte du triomphe que l'aimable Valentine venait d'obtenir, elle trouva le prétexte très-naturel et très-plausible de la fatigue du voyage pour se retirer avec elle dès qu'on eut servi le thé. Elle savait que, chez la baronne, la causerie se prolongeait assez avant dans la nuit, et elle avait besoin, ce soir-là, de se retrouver dans sa chère solitude.

V

Quand les deux voyageuses eurent regagné leur appartement, il arriva, au salon, ce qui arrive toujours lorsque des personnalités quelque peu marquantes s'éloignent d'un cercle mondain : elles devinrent l'objet de la conversation générale, et chacun voulut dire son mot sur elles.

« Eh bien ! qu'en pensez-vous ? » demanda la baronne à ses amis, d'un ton qui prouvait assez qu'elle n'était nullement inquiète de la réponse que l'on ferait à sa question.

Ce fut, en effet, un concert d'éloges qui se fit entendre. Chacun s'efforçait de renchérir sur ce qu'avait dit son voisin. Personne ne songeait à troubler cet accord par la moindre fausse note. On partageait les éloges entre les deux sœurs : elles étaient également louées, quoique diversement.

« Mme d'Avray est une rose mystique qui ne s'épanouira plus que dans les jardins du ciel ! dit, en relevant ses yeux noyés, la vicomtesse de Blémont, femme de cinquante ans bien sonnés, mais qui avait été belle, et qui croyait l'être encore.

– Si la grande sœur est une rose mystique, la petite est une rose mousseuse qui ferait bien dans mon parterre ! riposta M. Gaston de Presles ; mais je serais très-fâché qu'elle attendit jusqu'à son entrée dans l'autre monde pour me donner sa fleur et son parfum !

– Vous avez une manière à vous de dire les choses ! fit Mme de Parsis...

– Mais, baronne, je m'en flatte !

– Qui me cause toujours une impression. comment dirais-je bien cela ?

– Agréable ?

– Non, douteuse ! Je ne prétends point que vous n'avez pas d'esprit. je crois, au contraire, que vous en avez ! mais il est hérissé de sous-entendus, et l'on ne sait jamais de quel côté il faut vous prendre !

– Prenez-moi du bon, si vous le trouvez ; mais soyez bien certaine que moi aussi je regarde vos amies comme deux créatures adorables.

– Ceci est, je crois, l'opinion générale, et, cette fois du moins, vous aurez manqué d'originalité !

– Vous voyez bien que j'ajoute encore à leur gloire ! Elles me contraignent à être de l'avis de tout le monde.

– Je ne sais pas, reprit la baronne, si l'avis de tout le monde est aussi celui de M. de Kermoine, car il est ce soir d'un ténébreux qui ne nous permet point de pénétrer fort avant dans sa pensée.

– Ma pensée n'est pas difficile à connaître, répliqua celui que Mme de Parsis venait d'interpeller ainsi, et dussiez-vous m'accuser aussi de banalité, je ne pourrai vous dire et vous répéter qu'une chose, c'est que ces deux personnes sont en effet fort bien.

– « Fort bien » est un peu froid !

– J’ai connu un peu M. d’Avray, avant son mariage, continua le Breton, sans se laisser détourner par cette boutade. C’était un homme d’un grand cœur et d’une belle intelligence, et je comprends que la femme qui a eu le bonheur d’être à lui et le malheur de le perdre porte sévèrement son deuil...

– Si sévèrement, en effet, qu’elle ne crève point son noir par le plus petit bout de ruban gris-perle ou violet. Vraiment, on n’a jamais vu chose pareille... au bout de deux ans ! fit Mme de Parsis, en femme qui n’avait pas une notion fort nette de ce que peut être l’éternité. C’est à vous, messieurs, à introduire dans sa toilette des tons un peu plus clairs ; l’entreprise est difficile, je le sais, mais glorieuse ! Cette jolie veuve est dans les délais légaux, même d’après le code des plus difficiles, et, quoi que vous obteniez d’elle, personne n’aura le droit de crier au scandale !

– Je ne me hasarderai point sur ce terrain brûlant, fit M. de Kermoine, à qui la baronne semblait s’être adressée plus particulièrement. Je ne sais si vous avez étudié cette aimable personne avec toute l’attention qu’elle mérite, mais je vous jure qu’il y a dans son regard un je ne sais quoi que je n’ai jamais trouvé que dans les yeux qui ont l’habitude de contempler un autre monde que le nôtre. Je ne sais si elle est Bretonne ; mais je puis vous garantir qu’il y a sur son front ces marques des résolutions indomptables que je n’ai vues que chez mes compatriotes, filles de cette terre du granit et du chêne, qui donne à l’âme humaine une force de résistance et une énergie de volonté dont elle n’est peut-être pas capable ailleurs.

– C’est cela ! dites tout de suite que la blessure de cette petite est mortelle... et qu’on n’en parle plus ! fit Mme de Blémont de l’air sec et un peu ennuyé d’une femme qui trouve que l’on s’occupe trop d’une autre femme.

– Ce serait vraiment honteux, avec tant de médecins de bonne volonté ! » dit à son tour Mme de Parsis, en regardant l’un après l’autre les quatre jeunes gens qui se trouvaient en ce moment dans son salon, et dignes tous quatre, bien qu’à des titres divers, qu’on leur confiât une si belle cure.

Je ne sais si, ce soir-là, tout le monde s’endormit de bonne heure dans les confortables chambres des Charmilles ; mais il est certain que le sommeil de quelques-uns des hôtes de Mme de Parsis fut traversé de rêves enchanteurs, et hanté de visions charmantes. Plus d’un revit la tête blonde

de Valentine, et ses yeux souriants, pétillants de malice et d'enjouement ; plus d'un contempla encore, dans les nuages indécis d'un demi-sommeil, le front pâle de Mme d'Avray, couronné de ses cheveux bruns, et ses grands yeux d'un bleu clair et vif, brûlant d'un feu que ses longs cils ne parvenaient pas toujours à cacher.

Quelles avaient été, pendant cette soirée, les émotions de Jeanne ? C'est ce qu'il serait peut-être difficile de savoir, car elle n'en fit la confidence à personne. Seulement, quand elle reparut le lendemain, à l'heure du déjeuner, sa joue était encore d'une blancheur plus marmoréenne que la veille, et l'on eût dit que sa robe noire montait plus haut et serrait plus étroitement une poitrine dont elle voulait sans doute comprimer tous les battements.

Peut-être n'était-elle pas seule en proie à des émotions vives. Il n'était pas nécessaire, en effet, d'être un observateur bien habile pour s'apercevoir que Valentine avait mal dormi. La fleur de son teint n'avait plus le même éclat ; ses yeux agrandis semblaient manger ses joues, et leur douce et sereine lumière, un peu troublée maintenant, se montrait et disparaissait tour à tour, comme un astre incertain à travers un nuage.

Quant à M. de Kermoine, si froid et si réservé la veille au soir, il semblait moins disposé que jamais à se livrer à une débauche de paroles que l'on n'avait pas, du reste, l'occasion de lui reprocher bien souvent.

Le déjeuner, qui réunissait pour la première fois de la journée les hôtes des Charmilles, aurait donc manqué singulièrement d'animation, dans des circonstances où chacun songeait plus à observer les autres qu'à se livrer soi-même, si l'entrain et la belle humeur de M. de Presles n'eussent relevé tout d'abord la conversation languissante. Mme d'Avray, de son côté, ne tarda point à faire un généreux effort pour la maintenir au diapason qu'il avait su lui donner. Elle était femme de trop de goût pour ne pas comprendre que, du moment où elle voulait rester dans le monde, elle devait faire au monde assez de sacrifices pour que sa tristesse ne devînt pas l'épouvantail de la joie des autres. Aussi, dès qu'elle se fut rendue maîtresse de son premier mouvement, elle redevint ce qu'elle savait si bien être, la femme aimable, toujours prête à s'oublier pour songer aux autres, bien résolue à leur cacher ses incurables tristesses, à ne leur montrer qu'un

visage calme et serein, et à ne jamais projeter son ombre sur leurs plaisirs. Malgré sa réserve voilée, au fond de laquelle ceux qui savent deviner de la femme ce qu'elle ne montre pas, sentaient la douleur cachée, son commerce était d'une douceur charmante, et elle avait en elle un je ne sais quoi d'attractif qui prenait tout le monde malgré elle. Elle le savait. Elle savait aussi, car, si grande que fût sa modestie, elle ne pouvait point ne se pas connaître elle-même, elle savait que son étrange et saisissante beauté faisait éprouver son pouvoir à tous les hommes qui l'approchaient. C'était là précisément ce qui la mettait dans une perpétuelle défiance, et ce qui faisait aussi qu'elle se sentait presque toujours mal à l'aise dans le monde, car elle s'affligeait précisément de ce qui eût été le triomphe et la joie de toute autre à sa place. On n'eût pu surprendre chez elle un seul moment d'oubli. Elle était, au contraire, toujours en garde contre ces galanteries qui flottent, en quelque sorte, dans l'air des salons, et qui semblent n'être, pour certains hommes, qu'une forme particulière de la politesse. Mais dès qu'elle croyait n'avoir plus à les redouter, elle devenait tout de suite une autre femme, confiante et bonne, facilement affectueuse, qui vous savait naïvement gré du plaisir que vous lui faisiez en lui évitant la peine d'avoir à se défendre contre vous.

Après l'éblouissement si naturel, mais si complet, qui avait suivi l'apparition de Mme d'Avray aux Charmilles, quand on eut compris ses sentiments vrais, et deviné ses secrètes pensées, chacun se fit une sorte de point d'honneur, et comme un devoir de délicatesse d'y conformer sa conduite. Parmi ces hommes à qui leur élégance et leur distinction, tout aussi bien que leur position dans le monde, permettaient certainement les plus hautes aspirations, il ne s'en rencontra bientôt plus un seul que l'on pût soupçonner de la plus légère arrière-pensée de galanterie. On ne vit plus dans la veuve de Julien d'Avray que la victime aimable et triste d'un malheur immérité, et l'on se fit comme un religieux devoir de respecter son deuil sacré.

Que d'autres pensées dussent naître dans les âmes en face d'une créature aussi parfaite, et douée de toutes les séductions qui troublent, prennent et captivent le cœur des hommes, rien de plus vraisemblable. Mais ces pensées, dont, après tout, ceux qui les avaient n'étaient pas absolument

responsables, une discrétion sévère en arrêta l'expression, et l'on pouvait n'en pas même soupçonner l'existence. Si exigeante qu'elle fût, Mme d'Avray n'avait pas le droit de demander davantage ; elle le comprenait, et, heureuse du sacrifice qu'on lui faisait, bien que sa modestie ne lui permît point d'en apprécier toute la grandeur, elle faisait tout, de son côté, pour que la vie fût agréable et bonne à tous ceux qui l'entouraient. Elle leur était reconnaissante de leur discrétion ; elle leur savait gré de ce qu'ils voulaient bien ne pas lui demander, et ne pas lui offrir, et elle les en remerciait par un abandon plus confiant. Du moment où l'on voulait bien s'en tenir avec elle à l'amitié, elle savait faire de ce sentiment quelque chose de si délicieux que bientôt cette amitié n'avait presque plus rien à envier à l'amour.

Dans toute autre circonstance, et sans ce redoutable voisinage, la gentillesse de Valentine, ses grâces naissantes, et le charme de sa jeunesse en fleur n'auraient pas manqué d'attirer les hommages de tous ces dilettanti du mérite féminin, qui savaient l'apprécier partout où ils le rencontraient. Mais, sans le vouloir, ou, pour mieux dire, malgré elle, Jeanne produisait autour d'elle une impression si profonde que les autres passaient inaperçues. Elle faisait tort à sa sœur. La jeune fille disparaissait devant la femme, comme une petite étoile pâlit et s'efface dans le rayonnement d'un astre éclatant.

Mme d'Avray, quand elle avait pris la résolution de servir de guide à sa jeune sœur, prête à débiter dans le monde, n'avait pas prévu ce résultat. Cette belle intelligence avait encore d'adorables simplicités. Elle croyait qu'il suffisait de n'avoir pas de prétentions pour désarmer celles des autres. Deux ou trois expériences malheureuses n'avaient pas suffi à la désabuser.

Valentine, cependant, n'avait pas été sans s'apercevoir de l'effet produit par sa belle-sœur sur les hôtes de Mme de Parsis ; mais elle n'en avait pas été surprise. Dans la candeur de sa naïve admiration pour Mme d'Avray, elle trouvait la chose toute naturelle. C'est le contraire qu'elle n'aurait ni pu ni voulu admettre. Et comme, jusqu'ici, ses sentiments intimes n'avaient jamais été intéressés dans ces questions, loin de prendre le moindre ombrage des succès obtenus par cette belle dédaigneuse, elle eût volontiers trouvé qu'on ne lui rendait pas encore toute la justice qui lui était due. Jeanne, qui lisait dans cette âme sincère comme on lit dans un livre ouvert,

était touchée d'une absence aussi complète d'égoïsme et de prétention, et elle en aimait davantage la sympathique et douce créature.

« Tous ces hommes sont des maladroits ! lui dit-elle un soir, au moment où elles entraient dans leur appartement. Ils ne savent même pas deviner ce que tu vaux !

– Tu es cependant bien obligée de leur pardonner ! dit Valentine, avec une grâce qui n'était pas exempte de quelque malice.

– Eh ! pourquoi, chérie ?

– Parce que l'on ne peut pas tout faire à la fois... et qu'ils te regardent trop pour me voir !... Ah ! tu auras beau faire ! je sais bien où tu veux en venir. mais, vois-tu, jamais tu ne parviendras à me marier tant que tu seras veuve ! Oh ! il ne faut pas en vouloir aux hommes ! Je sens bien qu'à leur place je ferais comme eux ! Qui donc peut songer à aimer une autre femme tant qu'il garde encore l'espérance d'être un jour aimé de toi ? »

Un éclair, qui s'éteignit bientôt dans une larme, brilla sous les cils noirs de Mme d'Avray. Elle prit la main de Valentine, qu'elle étreignit avec force dans les siennes, puis d'une voix profonde et grave, mais singulièrement calme :

« Tu m'avais promis, lui dit-elle, de ne jamais me faire de peine en me parlant de certaines choses ! Est-ce donc ainsi que tu tiens ta parole ? »

Valentine rougit comme l'enfant pris en faute et, relevant sur sa belle-sœur un regard honnête et franc, tout rempli de tendresse :

« Ce n'est pas ma faute ! lui dit-elle, en murmurant ces mots tout bas à son oreille ; mais je voudrais tant que tu ne fusses plus malheureuse ?

– Est-ce que je me plains ? fit Mme d'Avray, avec un accent où la fermeté se mêlait à la tendresse.

– Oh ! non, tu mourrais plutôt à la peine, grande âme fière !

– Ne me fais donc pas plus héroïque que je ne suis ! répliqua Mme d'Avray. Je n'ai point de secret pour toi, ma mignonne. Tu connais toutes mes pensées comme toutes mes actions. Tu sais mes résolutions, et tu n'ignores pas à quel point elles sont inébranlables. Laisse-moi donc au fond de mon abîme. C'est là seulement que je puis trouver la paix. »

Elle passa à deux ou trois reprises la main sur son front, puis revenant à Valentine :

« Voyons ! dit-elle, parlons de toi ! Je voudrais arranger ta vie. et la faire heureuse. Toute créature a droit à sa part de bonheur... et tu n'as pas eu la tienne !

– J'aimerais mieux la partager que de l'avoir toute seule !

– On ne saurait être ni meilleure que toi, ni plus délicate ; mais vois-tu, ma chérie, il faut prendre le bonheur quand il vient, et comme il vient, et ne pas trop s'embarrasser des autres, surtout quand les autres ne réclament rien, ne demandent rien, et sont décidés à ne rien accepter. Il y a bien longtemps que je suis en dehors de tout... Pense donc à toi, et à toi seulement, je t'en supplie !

– Peux-tu parler ainsi ? Je ne veux rien de plus que ce qui m'a été donné. Nous nous aimons, et je vis près de toi. Que puis-je souhaiter de plus ?

– Oh ! ceci ce n'est qu'un à-compte... en attendant mieux ! fit Jeanne avec un léger sourire. Va ! je sais ce que je veux dire.. J'ai assez vécu pour ne pas me tromper sur le but de la vie d'une femme. Ce but, je veux que tu l'atteignes... et je ne négligerai rien de ce qui peut t'y conduire... Notre famille a payé sa dette au malheur.

– Oh ! oui, et bien payée, » fit Valentine, qui entourait d'un véritable culte la mémoire de son frère.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jeanne, et, à travers l'étoffe légère de sa robe, Mme d'Avray put sentir des larmes qui tombaient sur elle.

Elle comprit qu'il fallait laisser à cette sensibilité nerveuse le temps de se calmer. Mais, quand l'accès eut perdu quelque peu de sa violence, avec douceur, et en même temps avec force, elle releva cette belle tête éplorée, essuya les paupières rougies, et faisant asseoir Valentine auprès d'elle :

« Maintenant, lui dit-elle, soyons raisonnables et causons ! »

Une imperceptible rougeur teinta la joue de la jeune fille, et un léger frisson courut autour de ses lèvres. Mais elle se rendit promptement maîtresse de cette émotion passagère, et ce fut d'une voix déjà calme qu'elle répondit à sa belle-sœur :

« Tu sais que je ne demande jamais mieux que de t'écouter : parle donc !

– De tous les hommes qui se trouvent ici, dit Mme d'Avray, il n'en est pas un seul qui ne soit digne de toi... C'est à croire vraiment que notre

chère baronne a cueilli, pour te l'offrir, la fleur de son panier. Réponds-moi donc en toute liberté, et dis-moi franchement si, parmi eux, il en est un que tu aies plus particulièrement remarqué...

– S'il en était ainsi, répliqua Valentine, il faut avouer que je n'aurais pas un grand souci de ma dignité, et que je me résignerais bien aisément à faire les premiers pas. ce qui n'est guère flatteur pour une fille de mon âge. Ces aimables seigneurs n'ont pas encore daigné se mettre en frais d'amabilité pour moi. ils n'ont pas même l'air de s'apercevoir que j'existe.

– Il me semble pourtant que, depuis quelques jours, M. Gaston de Presles était assez attentif auprès de toi. Est-ce que je me trompe ?

– Pas tout à fait... et pour peu que je fusse coquette, il finirait peut-être par se décider à me faire la cour.

– Mais tu n'es pas coquette ? fit Mme d'Avray qui regarda sa belle-sœur en souriant.

– Oh ! pas du tout... avec lui ! répondit Valentine sans la moindre hésitation.

– Il est cependant fort aimable... Il a de l'esprit, de l'entrain, de la gaîté... et je le crois très-bon enfant.

– Cela se peut ; mais que veux-tu ? je n'aime pas beaucoup les bons enfants. Ce n'est pas chez eux que je chercherais mon idéal ! D'ailleurs, M. de Presles ne me semble pas assez sérieux ; je le préférerais à beaucoup d'autres... comme valseur... mais comme mari... oh ! non.

– Réservez-le donc pour le bal, puisque c'est sa spécialité, fit Jeanne avec un léger mouvement d'épaule, et passons aux hommes sérieux qui ont aujourd'hui le bonheur de te plaire.

– Oui, certes, dit la jeune fille d'un petit air décidé, qui faisait avec sa figure jeune et sa physionomie vive et mutine le contraste le plus piquant du monde.

– Alors, que penses-tu de M. d'Aquabella ?

– Mais, je n'en pense pas de mal... certainement !... seulement.

– Seulement ? Achève !

– Seulement, j'aurai beau faire, je ne parviendrai jamais à penser de lui autant de bien qu'il en pense lui-même... Quel contentement de soi ! Il se contemple, il s'approuve, il se considère, il s'admire !... Ce n'est pas un

homme, c'est un Adonis, un Narcisse, un Apollon du Belvédère ! Il faut le mettre dans un musée !

– Es-tu assez méchante !

– Peut-être. mais pas trop ! Ce monsieur-là, vois-tu, n'aura jamais le temps de s'occuper d'une autre personne que de la sienne... Il regarde trop sa moustache brune pour s'être seulement aperçu que j'ai des cheveux blonds... Si grand que soit son cœur, l'amour (bien légitime, j'en conviens) qu'il a pour lui-même y tient une telle place, qu'il ne lui en reste plus du tout pour loger celui que, par la suite, il pourrait avoir pour sa femme... Je ne veux pas braver une telle rivalité... Je sais mon peu de mérite, et je préfère me reconnaître vaincue d'avance.

– Tu y mets peut-être un peu trop d'humilité, mais l'humilité est une vertu chrétienne, et je ne puis que l'admirer et l'encourager chez toi... pourtant, réfléchis encore. C'est beau d'être duchesse !

– Oui, quand on aime le duc.

– Enfit, tu n'en veux pas ! Jetons-le par-dessus le bord. C'est un homme à la mer !

– Je parierais qu'il sait nager ! Nous le retrouverons au rivage.

– Puis-je espérer d'être plus heureuse avec M. de Lesparre ?

– M. de Lesparre ?

– Oui. Tu m'accorderas bien que celui-ci n'est pas léger comme M. de Presles, ni fat comme M. d'Aquabella. Bien qu'assez favorablement traité par la nature, il ne semble même pas se douter de ses avantages.

– J'avoue qu'il est modeste.

– Il, a servi dans les zouaves du pape ; ce qui dénote de bons sentiments. Il s'est admirablement conduit pendant la guerre ; ce qui prouve qu'il a du courage et qu'il aime son pays !

– C'est vrai !

– Il est décoré, ce qui va bien à un homme très-jeune, 'et ce qui flatte une femme.

– Tu prêches une convertie. Je le trouve charmant.

– Alors !

– Oh ! pas si vite, ma chérie ! Il y a encore un *mais* !

– Lequel donc ?

– Trop d’amis au Jockey-Club !

– Ce sont gens d’excellente compagnie !

– Je le sais ; mais l’amélioration des chevaux tient une trop grande place dans leur vie. Je suis malheureusement trop certaine qu’avec moi ce pauvre M. de Lesparre s’ennuierait à périr ! Je serais absolument incapable de lui donner la réplique, quand il lui plairait d’aborder la question chevaline. qu’il traite avec une incontestable supériorité. et qu’il traite si souvent... Oh ! tu aurais frémi, ce matin, à déjeuner, si tu avais pu voir le regard qu’il m’a jeté quand j’ai demandé naïvement à M. de Presles qu’est-ce que l’on appelait un *cob*, et que j’ai avoué sans détour, une minute après, ne pas trop savoir ce que c’était que de prendre un *canter*.

– Un *canter*, c’est le petit galop de chasse par lequel d’ordinaire les chevaux de course s’essayent avant de se rendre au poteau de départ. On devrait vous enseigner tout cela dans les pensions, pendant votre dernière année, après votre rhétorique... cela vous serait peut-être plus utile que la philosophie ! Mais enfin cette ignorance-là n’est pas tellement honteuse qu’il y faille voir un cas pendable !

– Ce n’est pas l’avis de M. de Lesparre... car j’ai senti peser sur moi un tel dédain... que, si j’avais été sa femme, je me serais fait mourir de chagrin avant la fin de la journée. Heureusement que je ne l’étais pas encore, et Dieu m’a épargné une aussi rude épreuve ! Vois-tu, ma bonne Jeanne, des hommes comme ceux-là ne peuvent épouser que des amazones. Les autres femmes ne sont vraiment pas à leur hauteur. Combien de fois celui-ci me laisserait-il dans mon boudoir pour aller à l’écurie causer avec John, Tom, Jack ou Bob, des mérites de *Bonne-Aventure*, de *Tête-de-Fer* ou de *Fil-en-Aiguille* ! Tu me connais, toi, et tu sais que je serais aussi jalouse de ces rivales à quatre pieds que des femmes en chair et en os auxquelles il se permettrait de faire la cour.

– Ce ne serait pourtant pas la même chose.

– Presque ! Quand il m’emmènerait au pesage, je serais tentée, par dépit du temps que m’auraient volé ses chevaux et ses jockeys, de parier contre ses couleurs...

– Alors, je finis par croire que tu as raison de ne pas vouloir lui faire porter les tiennes !

– J’y suis bien décidée...

– Et cela m’afflige d’autant plus que voici encore une liste d’épuisée.

– A peu près ! » dit la jeune fille qui laissa tomber négligemment ce mot, prononcé à demi-voix, comme si elle n’y eût attaché qu’une fort médiocre importance, et sans même regarder sa belle-sœur.

Mais Mme d’Avray n’en fut pas moins frappée de cette parole, dans laquelle, à tort ou à raison, elle vit plus de choses qu’elle ne semblait tout d’abord pouvoir en contenir. Elle releva la tête très-vivement et chercha les yeux de Valentine, qui lui semblèrent impénétrables.

« J’en ai donc oublié ? dit-elle en posant la main sur l’épaule de la jeune fille.

– Un ! murmura Valentine, mais si bas que ce fut à peine si Mme d’Avray put l’entendre.

– Le comte de Kermoine, alors ?

– Tu as parlé de tous les autres !

– Et pas de lui ! c’est vrai.

– Je me demande pourquoi... voilà tout !

– Je vois bien maintenant que j’ai eu tort !

– Si tu en conviens... péché avoué est aussi pardonné.

– Eh ! pourtant celui-ci était grave. M. de Kermoine, en effet, n’est pas léger comme M. de Presles ; il n’est pas fat comme le duc d’Aquabella, et il ne passe point sa vie dans un box comme M. de Lesparre. en un mot, il est parfait ! »

Valentine indiqua par un signe de tête que cette conclusion, bien qu’absolue, n’avait rien qui pût lui déplaire.

« Il est parfait, et je ne t’ai pas parlé de lui... pourquoi ?

– Je me le demande ! fit Valentine en regardant Jeanne avec une expression de physionomie assez malicieuse.

– Pour une seule raison, fit Mme d’Avray.

– Je serais curieuse de la connaître.

– C’est qu’il a le double de ton âge !

– Tant que cela ?

– Peut-être même davantage !

– – Vrai ? eh bien ! je te jure que je ne m’en suis jamais aperçue !

– Tu l’aimes donc, petit serpent ?

– Aimer ! comme tu y vas ! C’est un bien gros mot, cela ! Je ne le hais pas, voilà tout !

– A la façon de Chimène ! C’est déjà beaucoup ! Je comprends, du reste, toutes les préférences dont un prétendant comme celui-ci doit être l’objet.

– Mais ce n’est pas un prétendant !

– Il a les plus sérieux mérites et les plus précieuses qualités. Je connais peu d’hommes qui soient plus capables que lui d’assurer le bonheur d’une femme. Tu vois que je ne lui marchande pas l’éloge !

– Et je crois, en effet, répliqua Valentine, que peu d’hommes sont plus dignes de tes louanges.

– Ho ! ho ! nous sommes aussi avancée que cela ? fit Mme d’Avray, qui posa le bout de son index sur le front de la jeune fille, et qui s’éloigna un peu d’elle, afin de mieux voir son visage, comme si elle eût pu arriver ainsi à connaître ses plus secrètes pensées.

– Mais je ne suis pas avancée du tout ! répliqua Valentine avec une petite moue contrariée qui la rendit charmante.

– T’a-t-il dit au moins qu’il t’aimait ?

– Il m’a dit bonjour et bonsoir, comme à tout le monde... Mais rien de plus ! répondit la jeune fille, honteuse peut-être de n’avoir pas à faire d’aveux plus compromettants.

– Alors, cet homme que tu aimes... ou que tu crois aimer... tu ne sais pas s’il t’aime aussi de son côté ? »

Valentine secoua la tête assez mélancoliquement.

« Non-seulement je ne suis pas sûre qu’il m’aime, répondit-elle avec une modestie touchante, et en mettant une main sur ses yeux, mais j’ai, au contraire, tout lieu de croire qu’il ne m’aime pas ! Seulement, je pense trop à lui pour avoir le temps de penser aux autres. »

Ces derniers mots semblèrent rendre Mme d’Avray assez soucieuse, et sa physionomie expressive et mobile refléta toutes les inquiétudes de son âme.

« Ce sera donc toujours ainsi ! murmura-t-elle. On dirait vraiment qu’une sorte de fatalité préside aux sympathies et aux antipathies de ce bas monde, nous forçant à chercher ceux qui ne songent pas à nous, et à fuir, au contraire, ceux dont le bonheur serait d’unir leur sort au nôtre. Voici trois

hommes dont l'affection s'offre à cette enfant ! On peut dire qu'elle n'aurait qu'à choisir entre eux... et elle n'en veut point ! En voici un quatrième qui n'a rien fait pour lui prouver qu'il prend d'elle le moindre souci... et c'est précisément celui-là qu'elle s'avise d'aimer. L'aime-t-elle véritablement ? Elle le croit, du moins, et tant qu'elle le croit, c'est absolument comme si elle l'aimait. »

Tout ceci devait être pour Mme d'Avray matière à de bien sérieuses réflexions. La tranquillité de Valentine était attaquée dans le présent ; son bonheur menacé dans l'avenir. Elle le voyait et s'en effrayait. Mais ce n'est pas assez que de voir le mal, il y faut porter remède.

Comme toutes les personnes qui ont vécu dans la solitude, et que les rudes épreuves de la vie ont en quelque sorte repliées sur elles-mêmes, Jeanne était peut-être plus sérieuse que ne le sont les femmes dans les conditions ordinaires de la vie. Elle ne se perdait point volontairement dans le rêve ; son esprit sérieux et droit voulait voir clair dans le jeu des autres et dans le sien. Elle avait la résolution nette, et savait, au besoin, prendre un parti décisif.

Mais il y a des cas douteux et des conjectures difficiles qui condamnent à quelque hésitation les esprits même les plus résolus. Mme d'Avray se voyait, en ce moment, livrée à une incertitude qui, en se prolongeant, pouvait devenir singulièrement pénible.

Elle ne voulait pas, du moins, en donner le spectacle à sa jeune sœur.

« Va dormir, lui dit-elle, et tâche de ne pas trop songer à lui. je te promets d'y penser pour toi !.

– Chère petite mère ! » fit Valentine, qui prit la main de Mme d'Avray, et la porta à ses lèvres avec un geste caressant et doux.

VI

Les deux jeunes femmes se séparèrent : chacune rentra dans sa chambre, où peut-être ni l'une ni l'autre ne goûtèrent un sommeil bien paisible. Mais Valentine ressentait les troubles délicieux d'un naissant amour, tandis que Jeanne voyait des soucis nouveaux s'ajouter à d'anciennes et toujours cuisantes douleurs. La vie nous fait ainsi des parts inégales ; mais la veuve de Julien d'Avray, quand elle était soutenue par la pensée du devoir, n'était pas une femme à se laisser décourager ni abattre. Désintéressée maintenant de beaucoup de choses qui passionnent tant d'autres créatures, sa devise, quand il ne s'agissait que d'elle, était volontiers le laisser-faire et le laisser-passer de ceux qui n'ont plus rien à espérer de la vie, et qui ne veulent plus lui demander rien. Mais, dès qu'il s'agissait de la chère créature dont elle voulait que le bonheur fût son œuvre, tout changeait d'aspect : cette seule pensée lui rendait facile ce qui, sans elle, lui eût paru tout simplement impossible, et elle se trouvait capable de tous les efforts, et prête à tous les sacrifices.

Disons tout de suite que des circonstances particulières rendaient en ce moment sa position délicate et son âme perplexe.

Si grande, en effet, que fût la discrétion de M. de Kermoine, et si profond le respect dont il entourait Mme d'Avray, Jeanne était trop femme, c'est-à-dire trop fine, pour ne pas s'être aperçue de la vive sympathie qu'elle avait inspirée, bien involontairement, à celui-là même qui était en ce moment l'objet des secrètes préférences de Valentine. Elle avait agi avec lui, depuis son arrivée aux Charmilles, comme elle agissait toujours avec ceux qu'elle

voyait prêts à tomber en péril d'amour, c'est-à-dire qu'elle avait apporté dans leurs rapports mutuels plus de réserve encore qu'elle n'en mettait dans sa conduite avec tout le monde, et c'était beaucoup dire. Elle se gardait bien de crier : Au feu ! avant de brûler, ce qui n'a d'autre effet que de donner aux gens, qui peut-être n'y pensent point, l'idée d'incendier la maison. Elle laissait aux coquettes émérites le soin de lancer entre deux œillades des phrases comme celles-ci :

« Gardez-vous de m'aimer, car je ne saurais vous le rendre ! »

Cette précaution prétendue n'était à ses yeux qu'une provocation indirecte et du plus mauvais goût. Ces petits manèges lui paraissaient indignes d'une femme vraiment honnête, et elle eût rougi de se les permettre. Mais, comme toutes les femmes qui ont ce tact, que ne tarde point à vous donner la pratique du vrai monde, elle avait une manière, aussi claire que la parole, de faire comprendre ce qu'elle ne voulait pas dire. Tout en restant aimable et gracieuse, pour peu que, chez l'autre, la conversation prît un tour plus intime et menaçât de tourner aux tendresses dangereuses, elle descendait tout à coup à des températures sibériennes. Le froid se communique comme le chaud ; en devinant ce qui se passait en elle, les plus audacieux se trouvaient prévenus et rappelés à l'ordre par avance, et les plus indiscrets, qui n'étaient pas même tentés de l'être avec elle, devenaient tout à coup réservés en l'approchant !

Mais ce système préventif, si heureusement trouvé, n'était pas susceptible de recevoir avec tout le monde la même application. Si, en effet, l'inconsolable veuve avait rencontré parfois de jeunes étourdis, gâtés par de faciles succès, et avec lesquels sa froideur un peu hautaine n'était autre chose qu'une mise en garde nécessaire, le cas n'était plus le même vis-à-vis d'un homme comme M. de Kermoine, qui imposait à tous le respect de son noble caractère. Avec celui-là, il fallait plus d'égards et d'autres ménagements. Il n'avait eu, d'ailleurs, pour Mme d'Avray, que le sentiment le plus pur et le culte le plus chevaleresque. Si, à l'exemple de beaucoup d'autres, et dans le premier moment, il avait pu être entraîné par un sentiment trop vif, il s'était bientôt aperçu qu'il faisait fausse route ; mais, au lieu de s'obstiner dans son erreur, il était, au contraire, revenu sur ses

pas, sans attendre l'avertissement, avec la prudence de l'homme avisé qui ne veut pas s'avancer sur un terrain brûlant.

Pour quiconque savait voir, – et Mme d'Avray avait une de ces clairvoyances que rien ne saurait mettre en défaut, – il était bien certain que M. de Kermoine luttait avec une rare énergie contre son cœur.

VII

Pas un mot à ce sujet n'avait été échangé entre Jeanne et lui. Si peu qu'on en eût dit, c'eût été peut-être trop encore ! Mais il y a des choses qui se devinent si bien que la parole devient vraiment inutile pour les exprimer.

Mme d'Avray comprit tout ce qui se passait au fond de cette âme, et elle fut très-reconnaissante au digne gentilhomme de la lutte généreuse qu'il soutenait contre lui-même, afin de ne pas mériter ses déplaisirs. De tous les hommes qui, depuis la mort de son mari, s'étaient sentis attirés vers elle par une sympathie plus ou moins discrète, pas un seul ne lui avait semblé plus digne d'inspirer un véritable intérêt ; pas un seul, si elle n'eût été attachée par des liens qui devaient être éternels, à ce mort, pour elle toujours vivant, ne lui eût paru mieux mériter son affection. Elle lui savait gré de l'avoir si bien comprise, et d'avoir su mettre tant de tact dans leurs relations, qu'elle ne s'était jamais vue dans la nécessité d'arrêter chez lui, comme chez beaucoup d'autres, la manifestation de sentiments dont il était à tout le moins inutile de l'entretenir. Elle avait su apprécier la noblesse et la générosité d'une telle conduite, et comme elle ne voulait être en reste avec personne, il s'était formé vite entre elle et le comte de Kermoine une sorte

d'intimité, pleine de confiance aimable et de doux abandon, à laquelle tous deux trouvaient du charme, et dont il était certain que ni l'un ni l'autre ne franchiraient les limites.

Mais de telles dispositions respectives, pleines de réticences et de sous-entendus, ne sont pas de celles qui conviennent pour engager les préliminaires d'une campagne matrimoniale, ayant pour but de faire accepter une autre femme qu'elle à un homme aussi ferme que M. de Kermoine dans ses résolutions, aussi absolu dans ses sentiments. Il eût fallu pour atteindre ce but, une habileté de diplomatie dont Mme d'Avray, âme si loyale et si droite, qui avait encore gardé la candeur et la simplicité de ses jeunes années, n'avait pas donné de preuves jusqu'ici. Peut-être en serait-elle capable. Quand les femmes veulent, elles veulent bien, et leur désir leur fait trouver des forces inconnues : mais la question restait aussi douteuse qu'elle était grave. Mme d'Avray n'était pas de celles avec qui tous les prétextes sont bons pour aborder les thèses réservées, et les questions délicates que l'on traitait jadis de préférence, dans les cours d'amour du moyen-âge et de la Renaissance. Ces sujets-là invitent aux allusions plus ou moins détournées, et permettent de tout dire. Le mot de mariage s'y glisse naturellement, et quand on ne le dit pas pour soi-même, on le prononce pour le compte des autres. L'allusion vient d'abord. Une proposition plus directe ne tarde pas à la suivre, et l'on en arrive assez vite au but que l'on voulait atteindre.

Rien de semblable avec Mme d'Avray, dont la conversation prenait tout de suite une tournure sérieuse, presque sévère, qu'elle ne quittait plus, et qui se gardait avec soin du sentimentalisme amollissant dont il semble à trop de gens qu'il soit impossible de sortir dans un tête-à-tête entre homme et femme.

Cette nuance très-décidée, et accusée si franchement, du caractère de Mme d'Avray ne pouvait point échapper à un observateur aussi fin que M. de Kermoine, et il avait trop à cœur de se conformer en toute chose aux secrètes intentions d'une personne éprouvée par de si grandes douleurs, pour jamais courir le risque de la froisser, en ramenant la conversation sur ce qu'il appelait parfois assez plaisamment les sujets défendus.

Mais, comme s'il entrait dans la destinée des femmes de n'être jamais satisfaites de notre manière d'être avec elles, et qu'elles voulussent se plaindre également et de nos révoltes et de notre obéissance, Jeanne éprouvait quelque dépit de voir que M. de Kermoine s'était rendu si aisément à ses désirs. Injuste en cela, comme beaucoup d'autres l'eussent été à sa place et dans les mêmes circonstances, elle oubliait le gré qu'elle lui avait su tout d'abord de s'être si bien conformé à sa pensée, et de l'avoir comprise sans la contraindre à trop s'expliquer. Et maintenant que, pour des raisons qui lui étaient toutes particulières, cette réserve contrariait ses plans, elle était tentée de lui faire un reproche de la même chose dont elle lui avait fait tout d'abord un mérite. La justice absolue n'a jamais été comptée au nombre des vertus des femmes, elles l'avouent à leurs heures de franchise.

Il est certain, pourtant, que si M. de Kermoine se fût laissé aller avec Jeanne à ces causeries émues, palpitantes, pleines de frémissements, auxquelles il aurait trouvé une saveur si capiteuse et un charme si enivrant, rien n'eût été plus facile pour elle, à l'aide de ses transitions savantes et bien ménagées dont les gens d'un certain monde possèdent toujours le secret, que de ramener l'entretien des sphères trop ardentes où il aurait sans doute voulu s'égarer, vers les régions plus calmes où fleurit l'amour permis, sous le ciel conjugal. N'eût-il point, alors, tout naturellement reporté ses yeux sur cette jeune et charmante enfant, dont le cœur innocent et naïf ne faisait que de s'ouvrir à la vie, et qui l'avait aimé, cet homme trop heureux, avant même de savoir ce que c'était que l'amour. Jeanne lui eût fait comprendre alors qu'il ne pouvait goûter un bonheur durable et vrai que dans la tendresse infinie et pure d'un jeune être que la vie n'a pas encore effleuré, dont l'âme ne recèle aucune image étrangère, et qui n'est pas condamné à effacer le souvenir d'un autre pour trouver le bonheur dans les bras de celui qui la presse sur sa poitrine.

Elle avait obéi à d'autres mobiles, et, ne prévoyant pas que les préférences de Valentine se porteraient sur celui de tous les amis de Mme de Parsis dont l'âge avait le moins de rapport avec le sien, elle avait, comme on dit, brûlé ses vaisseaux, et, en faisant comprendre que toutes les questions de sentiment lui étaient ou désagréables ou indifférentes, elle

avait mis un galant homme dans l'impossibilité de jamais les aborder devant elle.

Revenir maintenant sur ses pas, après la retraite si vive qu'elle avait faite, n'était-ce point paraître adresser une sorte de provocation personnelle à un homme auquel, hélas ! elle avait interdit jusqu'à l'espérance ?

Mme d'Avray comprenait tout cela, et aucun des périls de la situation ne lui échappait ; elle voyait les écueils au milieu desquels il lui faudrait naviguer, et elle se disait que ce ne serait pas trop de toute sa prudence pour ne briser sa barque ni sur l'écueil de Charybde, ni sur le rocher de Scylla. Il fallait donner à M. de Kermoine assez de confiance pour qu'il fit de nouveau quelques pas en avant, et il ne fallait point se compromettre assez pour qu'il pût jamais accuser de coquetterie une personne naturellement droite et franche. Faire concevoir des espérances que, bientôt après, elle-même se verrait forcée d'anéantir, c'était là une sorte de manœuvre peu loyale qu'elle ne voulait point avoir à se reprocher. Il y avait chez elle une fleur de délicatesse qu'elle avait toujours respectée, et qui, avec sa fidélité à l'ombre adorée, était l'orgueil et la force de sa vie. Elle voulait emporter cette fleur intacte dans la mort, sans que le plus léger souffle l'eût flétrie... ou même effleurée...

Si de tels scrupules lui faisaient honneur, il faut du moins reconnaître qu'ils paralysaient singulièrement ses moyens d'action. Il lui fallait suivre, sans la franchir jamais, la ligne imperceptible qui sépare chez certaines femmes, l'amabilité permise de la coquetterie défendue. Elle connaissait trop bien, d'ailleurs, la nature ardente, exaltée, sensible à l'excès de M. de Kermoine pour ne pas savoir qu'il était inutile avec lui d'insister sur les choses, et qu'il lui suffisait pour être comprise des indications les plus légères. Avec des organisations comme celles-là, il faudrait pouvoir déployer toujours un tact suprême. Par bonheur, le tact, cette vertu mondaine, était une des qualités dominantes de Mme d'Avray. Son cœur la lui eût donnée à défaut de son esprit, car c'était de son cœur que lui venait tout ce qu'il y avait de bon en elle. Une fois encore, elle était décidée à suivre toutes ses inspirations.

VIII

Le déjeuner était, aux Charmilles, le repas le plus gai de la journée. C'était le premier instant où se retrouvaient tous les hôtes de la baronne : on y discutait le programme de la journée ; on y décidait les promenades et les divertissements qui occuperaient, – jusqu'au dîner, – les longues heures de l'après-midi. La soirée toute entière appartenait à Mme de Parsis, qui, comme la plupart des châtelaines, se montrait assez jalouse de ses droits.

Valentine et Jeanne, les dernières venues dans la maison, et qui ne connaissaient pas le pays, se conformaient toujours aux désirs des autres, et, sans ambitionner de faire prévaloir leur voix au chapitre, se rangeaient au contraire assez docilement à l'avis de la majorité. On ne laissa donc point que d'être assez étonné, quand un matin Mme d'Avray, qui ne demandait jamais rien, s'informa s'il ne serait pas possible de lui faire voir ces célèbres gorges d'Apremont, dont on parle tant, et que tous les guides de Fontainebleau montrent aux étrangers comme une des merveilles de leur forêt.

On fut si ravi d'entendre Mme d'Avray émettre un désir, elle qui si souvent avait obéi aux désirs des autres, que l'on vota par acclamation la promenade aux gorges d'Apremont. On l'eût volontiers remerciée d'avoir bien voulu souhaiter quelque chose.

Mais s'il y eut quelqu'un de particulièrement heureux de cette fantaisie de Jeanne, ce fut M. de Kermoine, qui, la veille au soir, avait fait un éloge pompeux de ce paysage incomparable, et qui, par conséquent, pouvait s'attribuer une bonne part dans la détermination de la jeune femme.

« Je veux que la fête soit complète, dit à son tour Mme de Parsis. Je vous donnerai le grand breack, et l'on attellera à quatre.

– En Daumont, alors ? fit le duc d'Acquabella.

– Oui, avec vos jockeys anglais, gros comme le poing, et qui font mettre tout le monde aux portes le long de la route, continua M. de Presles.

– M. de Kermoine mène si bien à grandes guides ! fit Valentine avec un geste d'admiration naïve.

– Va pour les grandes guides ! reprit la baronne. Le *four-in-hand* est, en effet, le triomphe du comte, et cela se trouve d'autant mieux, mon cher duc, que ce petit drôle de Jim a beaucoup poussé depuis qu'il est ici. Il n'est déjà plus appareillé avec Tom. Il faudra me changer cela. ou trouver le moyen de l'empêcher de grandir ! »

Les femmes, qui ne laissent jamais échapper l'occasion de changer de robe, montèrent à leurs chambres et firent ces jolies toilettes de promenade, plus élégantes pour beaucoup d'entre elles que la robe décolletée du soir, qui n'est tolérable qu'avec une véritable perfection des bras, des épaules et des attaches de la tête et du cou. Valentine, aidée des conseils de Jeanne, avait combiné un petit costume mi-parti amazone et toilette de course, dont l'ensemble était particulièrement réussi. La robe, genre fourreau, très-serrée à la ceinture, très-étroite, collée aux hanches, laissait voir toute la pureté de la ligne ondoyante et souple qui dessinait le galbe élégant d'un corps jeune et beau. Sur cette jupe d'un gris bleu, dont la nuance ardoisée prenait des teintes changeantes, elle avait mis une sorte de veste, façon de justaucorps, en drap léger, couleur feuille morte, aux larges boutons d'ivoire, et soutachée, couleur sur couleur, avec un goût et une originalité que tout le monde remarqua. Par une disposition hardie, imitée depuis, mais nouvelle alors, ces boutons, taillés en losange, partaient de l'épaule gauche, et, par un biais audacieux, descendaient jusqu'à la hanche droite. L'œil s'étonnait tout d'abord ; il lui fallait quelque temps pour s'accoutumer à cette bizarrerie, à laquelle toutefois il finissait par trouver quelque chose d'original et de piquant. Un chapeau de la bonne faiseuse, un de ces chapeaux microscopiques qui coûtent d'autant plus d'argent qu'on emploie moins d'étoffe pour les faire, donnait à cette tête blonde, mignonne et petite, je ne sais quoi de mutin qui ajoutait encore à la grâce enchanteresse de ce frais et

joli visage. Coupé à tort sur le modèle ordinaire, il ne suffisait point à contenir la masse opulente de la chevelure qu'on lui confiait. Mais son mélange exquis de paille brune et de satin crème, comme disent ces dames, coquettement relevé sur le côté, attirait le regard, qu'aucune déception n'attendait. Deux plumes de lophophore, piquées au cimier, comme une aigrette de colonel, l'une verte comme une émeraude, et l'autre rouge comme un rubis, donnaient à cette coiffure un éclat et un brio qui la rendaient impossible à porter pour une personne moins distinguée et moins sûre d'elle que la charmante sœur de Mme d'Avray.

Si élégantes qu'elles pussent être, les autres femmes, en voyant cette petite perfection, durent se déclarer vaincues d'avance. Aucune comparaison n'était possible en face d'une telle supériorité : il ne restait plus qu'à baisser pavillon.

On s'en vengea comme on put par de petits mots méchants :

« Mais ce n'est pas une personne vivante que cette jeune demoiselle ! c'est une gravure de modes ! dit la jolie Moïna de Saint-Cyran, dont la mise ne laissait pourtant rien à désirer. Je repars demain pour Paris, afin de conférer avec Worth.

– Le fait est, lui répondit à demi-voix Mme de Blémont, que, si nous nous mettons sur ce pied-là pour faire des promenades en forêt, je ne sais plus comment on s'habillera pour dîner. »

Les hommes, qui n'avaient aucune raison de se montrer si sévères, firent un succès à Mlle d'Avray quand elle parut sur le perron.

« Je voudrais être peintre, lui dit M. de Presles, car je m'immortaliserais si je pouvais vous montrer comme je vous vois !

– La Grèce, qui adorait la beauté, vous eût élevé des autels, dit M. d'Acquabella, qui se piquait un peu de mythologie.

– Et au lieu de vous faire traîner par des chevaux, elle vous eût donné un char de nacre et d'ivoire, attelé de quatre colombes blanches, poursuivit M. de Lesparre.

– Ce qui m'aurait privé de l'honneur de vous conduire ! » fit M. de Kermoine, qui ne put s'empêcher de la trouver ravissante, et qui lui offrit pour son corsage la rose thé qu'il allait mettre à sa boutonnière.

Valentine remercia d'un sourire qui eût ouvert les portes du ciel à l'homme qui l'aurait aimée, et elle prit la fleur, moins fraîche et moins brillante que ses joues.

« J'adore les colombes, dit-elle ; mais pour aller où je veux, je préfère encore les chevaux... surtout, monsieur, quand c'est vous qui les menez. »

La jeune fille achevait ces mots, quand Mme d'Avray parut derrière elle.

La simplicité de l'aînée des deux belles-sœurs contrastait singulièrement avec l'élégance de la plus jeune. Jeanne, en femme qui semblait avoir renoncé pour toujours aux artifices de la coquetterie, s'était contentée de jeter par-dessus sa robe une sorte d'enveloppe d'une couleur indécise, voisine de la feuille-morte, et qui semblait n'avoir d'autre but que de dissimuler sa tournure et sa taille. Son chapeau rond, en paille brune, orné de rubans noirs, sans rubans et sans fleurs, n'avait d'autre prétention que d'abriter sa tête, en ne cherchant point à la parer.

Mais Jeanne était un peu comme ces princesses des contes de fées, qu'on habillait d'une peau d'âne, sans parvenir à cacher leur beauté ; même sous les plus misérables accoutrements, on les reconnaissait comme filles de rois. Valentine elle-même, si éblouissante tout à l'heure, s'effaça dès que Mme d'Avray se fut montrée.

Cependant, comme la princesse déguisée ne semblait pas vouloir sortir de son incognito, on n'osa pas l'admirer tout haut, et les plus audacieux ne se permirent qu'un léger murmure approbateur.

IX

Tout le monde se trouva bientôt réuni sur la terrasse. C'était le rendez-vous général assigné en toutes circonstances aux hôtes des Charmilles. La baronne n'aimait point que l'on fût attendre ses invités. A peine l'horloge du château, toujours admirablement réglée, eut-elle sonné le premier coup de deux heures, que le grand break, destiné aux parties de gala et aux promenades en forêt, décrivit sa courbe nette et précise autour du boulingrin, et vint s'arrêter au pied du perron.

Les femmes y prirent place, à l'exception de Mme de Parsis, qui restait au logis. Les grooms amenèrent les chevaux de selle du duc d'Acquabella, de MM. de Lesparre et de Presles. Tous trois étaient d'élégants cavaliers, et ils étaient admirablement montés. Une reine eût été fière de les avoir pour écuyers cavalcadours, et de les voir galoper à la portière de sa voiture.

M. de Kermoine prit place sur son siège élevé, s'empara des rênes, agita légèrement son fouet au-dessus des crinières frémissantes, fit sentir le mors, puis rendit la main... et l'on partit. La sortie de la cour fut magnifique. Les deux alezans de volée, maintenus puissamment, semblaient vouloir dévorer l'espace, et les deux bais bruns, sous la main, piaffaient, impatients et pourtant dociles, en attestant la vigueur jointe à l'habileté de celui qui substituait ainsi sa volonté à leur instinct.

« Grand style ! » fit M. de Lesparre, qui approuva de la tête et du sourire.

Valentine, en regardant M. de Kermoine, laissait voir une admiration naïve. Chacun pouvait deviner qu'elle était heureuse de se sentir confiée à lui, et qu'elle n'eût pas hésité à lui livrer toute sa vie. Les femmes, les jeunes filles surtout, ont parfois de ces délicieuses flatteries de geste, d'attitude et de regard, qui les rendent véritablement irrésistibles.

Quand on eut franchi la grille, et que, sur la route, unie et régulière comme l'allée d'un parc, l'attelage bien mis eut pris son trot cadencé, au rythme harmonieux, comme s'il eût été réglé par l'accord de quelque musique, M. de Kermoine se retourna pour voir comment tout son monde était casé, et s'assurer qu'on était content. Le hasard, – était-ce bien le hasard ? – fit que ses yeux rencontrèrent tout d'abord ceux de Mme d'Avray. Jeanne, par un léger signe, imperceptible peut-être pour tout autre, lui montra sa sœur, d'un air qui voulait dire :

« Voyons ! n'est-elle pas charmante ?

– Charmante, en effet ! » répondaient les yeux de M. de Kermoine.

Ils avaient raison !

Toutes les joies permises rayonnaient sur le jeune et beau visage de Valentine, dont l'âme était remplie de bonheur : l'honnête et pure jeunesse n'est pas bien exigeante, et ce n'est pas pour elle qu'il est nécessaire de faire des frais excessifs. Ses plus grandes félicités ne coûtent jamais bien cher ! – se trouver avec l'être choisi entre tous, qui l'intéresse déjà, qu'elle aime secrètement, ou qu'elle va aimer ; le voir, l'entendre, alors même qu'on ne songe point à lui adresser la parole. qu'on ne l'oserait pas. cela lui suffit, et elle ne demande pas davantage. Valentine avait la perspective de passer toute une longue après-midi avec l'homme qui réalisait pour elle l'idéal que toute jeune fille porte dans son âme ; la même voiture les emportait tous deux, à travers des sites enchanteurs, tour à tour sauvages et charmants. Elle ne se reconnaissait pas elle-même le droit de souhaiter davantage.

Et pourtant, sur quelle base fragile s'appuyaient ces belles espérances ! Si elle n'avait pas été dans l'âge où l'on croit parce que l'on désire, et où l'on prend volontiers ses illusions pour des réalités, elle se serait laissée aller moins aisément à cette confiance, que rien ne justifiait aux yeux d'une personne sensée, connaissant mieux la vie, et, par conséquent, moins prompte à se tromper elle-même, comme était Jeanne d'Avray, par exemple, qui, à travers ses larmes, jetait sur toute chose un coup d'œil si clair, si net et si perspicace. L'expérience est un fruit amer, qui ne mûrit bien que dans la douleur. et Valentine n'avait jamais souffert !

On le voyait bien au regard limpide, plein de douceur et de sérénité, de confiance aussi, qu'elle reportait de temps en temps sur sa belle-sœur, comme si elle eût voulu tout à la fois la prendre à témoin et la remercier.

« Pauvre petite ! pensait celle-ci, à quel point une déception lui serait cruelle ! Eh ! pourtant, y a-t-il un moyen de la lui éviter ? Elle vit dans un rêve ; le réveil serait terrible. Tâchons qu'elle ne se réveille pas ! »

Après deux heures du plus joli voyage, le long de ces royales allées, pleines d'ombre et de silence, qui semblent faites pour les nobles chevauchées, et pour tous les déploiements du luxe des grandes existences, on arriva au but de la promenade, à ces gorges fameuses, si justement

chères aux peintres, et qui peuvent prendre rang parmi les sites les plus poétiques et les plus grandioses de notre Europe.

Une halte était nécessaire aux bêtes, agréable aux gens. Tout le monde mit pied à terre. On voulait visiter ce splendide paysage en détail, et aborder mille jolis petits endroits, inconnus au touriste vulgaire, par des sentiers étroits qui n'étaient accessibles ni aux chevaux, ni aux voitures. Il fallait se servir de ses jambes, ou se ranger de soi-même dans la catégorie des paresseux, et attendre à l'entrée des gorges, le retour des explorateurs aventureux. Ce fut le parti que prirent sagement trois ou quatre femmes, à qui le ciel avait sans doute donné des pieds, non pas pour s'en servir, mais seulement pour les montrer. Le reste de la compagnie s'arrangea par petits groupes, où chacun choisissait ses partenaires. Goethe aurait appelé cela les *Affinités électives*.

M. de Kermoine, qui connaissait la discrétion excessive dont Mme d'Avray ne cessait jamais de s'entourer, ne voulut point courir le risque de se rendre importun, en essayant de lui imposer sa présence. Il attendait ses ordres. Aussi, sa joie ne fut pas moins grande que sa surprise lorsque, en descendant de voiture, il vit Jeanne s'approcher de lui, après avoir défripé sa robe avec la grâce de l'oiseau qui lustre son plumage, et lui demander son bras. Jamais faveur accordée par une femme n'avait eu pour lui tant de prix. Bien que Valentine ne lui semblât guère décidée à s'éloigner de sa belle-sœur, il n'en fut pas moins ravi de l'aimable perspective qui s'offrait à lui d'une façon tellement inattendue. Cette après-midi lui promettait certainement beaucoup plus qu'il n'avait osé attendre d'elle.

Ils s'en allèrent donc tous trois, par de petits chemins capricieux, souvent étroits, parfois difficiles, où il fallait s'entr'aider, devant des obstacles que l'on ne franchissait point sans peine. Ils n'étaient pas assez éloignés des autres pour paraître s'en être séparés, et ils l'étaient assez, toutefois, pour avoir la complète liberté de leurs actions et de leurs paroles.

A certain endroit de la route, où les racines d'un chêne, faisant saillie hors du sol, s'élançaient comme des serpents et retenaient une pierre énorme dans leurs orbes noueux, le passage, malaisé pour une femme, appelait le bras et le secours d'un homme : M. de Kermoine le fit franchir à Mme d'Avray, avec toutes sortes de précautions et de soins, et continua sa

marche sans même s'apercevoir, l'ingrat ! qu'il laissait derrière lui, seule, livrée à elle-même, la pauvre Valentine, qui allait se trouver dans un cruel embarras, sans compter l'angoisse plus cruelle encore où la jetterait la pensée d'un tel abandon...

Mais Mme d'Avray n'avait pas les mêmes raisons d'oublier. Elle arrêta son guide, par une énergique pression de main sur son bras ; puis, avec un sourire qui était une prière, et un regard qui était un ordre :

« Et ma pauvre Valentine ! vous l'oubliez donc, méchant cœur ? lui dit-elle à voix basse.

– Vous seule, madame, n'avez pas le droit de me reprocher d'oublier en effet le reste du monde ! répliqua-t-il avec sa grâce courtoise ; mais il n'en est pas moins vrai que je manque à tous mes devoirs, et vous ne pardonnez peut-être pas les fautes que vous faites commettre !.

– Si, dit Jeanne, quand on les répare. »

M. de Kermoine se précipita vers Valentine avec un élan qui la fit tressaillir. Elle en devint rouge de plaisir et de confusion tout à la fois.

Le pas était réellement mauvais, et malgré le secours si opportun qu'on venait lui apporter, les petits pieds trop finement chaussés de Mlle d'Avray se prirent dans cet enchevêtrement de ronces, de racines et de pierres. On eût dit qu'elle n'en pouvait pas sortir. M. de Kermoine contempla un moment en souriant cet embarras qui la rendait cent fois plus jolie, car il y a des femmes qui font tout avec grâce, même ce qu'elles ne peuvent pas faire ; puis, s'autorisant de la différence de leur âge pour excuser la familiarité de son action, il la prit dans ses bras, et, avec la même facilité qu'il eût fait d'une enfant, il l'enleva de terre, pour la déposer de l'autre côté de l'obstacle.

Valentine ferma les yeux, et s'abandonna dans les bras qui l'avaient prise avec un bonheur inconscient. Jamais encore l'honnête et naïve jeune fille n'avait rien ressenti qui ressemblât à ce qu'elle éprouvait maintenant. Elle ferma les yeux à demi, comme pour mieux recueillir en elle-même cette émotion délicieuse, la savourer lentement et à son aise.

Quand M. de Kermoine l'eût délicatement remise à terre, elle le remercia d'un signe de tête, comme si, en ce moment, elle eût eu peur d'entendre sa voix, puis elle courut vers Jeanne, prit son bras, et, avec un geste câlin, et je

ne sais quelle grâce, d'une coquetterie encore enfantine, elle cacha sa tête sur l'épaule de cette sœur tant aimée.

« Ah ! mignonne, nous sommes donc heureuse ? dit la jeune femme à la jeune fille, en la couvrant d'un regard plein d'affection et de sollicitude.

– Je voudrais le croire. et je n'ose ! répondit Valentine d'une voix si basse que ce fut à peine si Mme d'Avray put l'entendre.

– Ose, puisque je suis là ! » répondit la sœur aînée, avec un accent tout à la fois tendre et protecteur.

Cependant, M. de Kermoine, à l'étreinte duquel Valentine venait d'échapper avec un bond de gazelle et qui, du reste, n'avait pas cherché le moins du monde à la retenir dans ses bras, était demeuré un peu en arrière. En ce moment, il ne lui déplaisait pas d'être seul. Il admirait le groupe exquis et charmant que formaient ainsi ces deux sœurs, celle-ci, sur le visage de laquelle brillaient et s'épanouissaient toutes les souriantes espérances de la vie, celle-là qui portait le deuil des plus enivrants souvenirs : également belles toutes deux, bien que différemment ; l'une qui semblait avoir conscience d'une destinée tellement accomplie qu'elle ne voulait plus rien demander au monde ; l'autre, toute remplie de désirs inavoués, d'aspirations vagues, toute frémissante de ces pressentiments indéfinissables qui gonflent et soulèvent la poitrine des vierges. Jeanne était le passé, enveloppé dans ses crêpes ; Valentine était l'avenir, soulevant ses gazes légères, et montrant à tous son jeune et beau visage...

Et pourtant, le charme de Mme d'Avray était si grand, la fascination qu'elle exerçait si puissante, que, malgré tout ce qui devait arrêter et glacer la poursuite des plus brûlants adorateurs, c'était vers elle qu'allait toujours la pensée de cet homme, qui était lui-même dans l'expansion de sa force virile, et dans la plénitude de la vie.

Comme il restait en arrière, perdu dans une contemplation que Jeanne devinait, mais qu'elle trouvait trop longue, sachant qu'elle pouvait avoir ses dangers, elle se retourna vers lui, et avec un signe de tête affectueux, qui l'appelait :

« On ne vous met pas en pénitence ! lui dit-elle ; venez donc ! »

Il hâta le pas et les rejoignit.

Valentine serra le bras de sa belle-sœur pour la remercier. Le tête-à-tête l'aurait effrayée : cette causerie à trois la ravissait. Quant à Jeanne, elle avait pour sa sœur une affection si tendre qu'elle ne songeait à autre chose qu'à la joie où elle la voyait. Ne pouvant plus être heureuse pour son propre compte elle voulait l'être pour le compte d'une autre. Le bonheur de Valentine était le seul qu'elle pût goûter maintenant, et, comme ce bonheur ne pouvait lui venir que de M. de Kermoine, elle voulut se montrer assez aimable avec lui pour que l'idée de les quitter ne pût même pas lui venir à l'esprit. Elle n'avait pas besoin de faire beaucoup de frais pour obtenir ce résultat. Jamais prisonnier sur parole n'avait été plus étroitement lié par la foi jurée.

Ne pouvant pénétrer les secrets motifs de la nouvelle façon d'être de Mme d'Avray, le comte de Kermoine crut y voir, et plus d'un se serait trompé comme lui, la marque d'une sympathie plus grande chez la jeune femme, et la preuve d'une âme qui commençait à s'attendrir. Sa joie en fut si grande qu'il eut vraiment besoin de toute sa force de volonté et de tout son empire sur lui-même pour l'empêcher d'éclater. On ne pouvait reprocher à cet aimable esprit que sa trop grande réserve ; réserve dont on ignorait le motif, et que rien ne semblait justifier. Mais, ce jour-là, sous l'influence d'une illusion flatteuse et chère, il se livra un peu plus, et il osa davantage être lui-même. Il y gagna, et celles qui l'écoutaient y gagnèrent aussi. Le contraste de ce qu'il était maintenant avec ce qu'il était autrefois ajoutait une grâce de plus à toutes celles qu'il devait à cette transformation inattendue.

Si jeune qu'elle fût, Valentine était trop femme, c'est-à-dire trop fine observatrice, quand son cœur avait quelque intérêt à l'être, pour ne pas s'apercevoir d'un tel changement. Trop modeste pour s'en attribuer le mérite, elle en jouissait naïvement, et trouvant que le bonheur allait bien à cette tête, un peu sérieuse d'ordinaire, elle eût voulu pouvoir lui en donner beaucoup. Quant à Mme d'Avray, elle ne se trompait point sur la cause de cette expansion subite ; elle savait sous quel rayon venait d'éclore cette floraison d'un esprit charmant, qui ne demandait plus qu'à secouer sa glace et à s'épanouir, comme la nature, après le long hiver, dans une tiède matinée d'avril. Mais elle ne se sentait pas le difficile courage de désabuser un

homme à qui elle venait de faire tant de bien, en se donnant si peu de mal. Après tout, son rôle, dans cette petite pièce intime, où il y avait eu jusqu'ici peu de paroles, et encore moins d'action, était trop effacé pour que l'on pût jamais lui faire encourir une responsabilité bien grande. L'autre avait pu se tromper lui-même ; mais elle pouvait se rendre ce témoignage qu'elle n'avait rien fait pour le tromper. Sa conscience, en ce moment, ne lui reprochait rien, et quand elle voyait l'aimable contentement qui brillait dans les yeux, qui souriait sur les lèvres de la gracieuse créature qui marchait à ses côtés, elle se disait que, si elle avait besoin d'être absoute, elle le serait par la joie qu'elle lui donnait. Et quand même les choses viendraient à tourner comme elle le souhaitait, M. de Kermoine, sa victime, serait-il bien à plaindre de devenir le mari d'une aimable et spirituelle jeune fille, que tout le monde lui envierait, belle, riche, bien née... et, ce qui vaudrait mieux que tout cela, l'adorant !

Cependant, la promenade se poursuivait, animée par l'entretien le plus varié, la causerie la plus intime, la gaieté la plus franche et la plus communicative, remplissant d'une ivresse infinie l'âme naïve et jeune d'une innocente créature, pour laquelle la seule présence de l'être aimé était la plus douce comme la plus profonde des félicités, et qui n'en avait jamais rêvé d'autres. La forêt de Fontainebleau était devenue tout son univers... elle eût consenti volontiers à n'en plus jamais sortir. Parfois ses exclamations joyeuses amenaient un faible sourire sur les lèvres de Mme d'Avray, qui regardait alors M. de Kermoine d'un air qui semblait dire :

« N'est-ce pas que le bonheur lui va bien, et qu'il faudrait être vraiment méchant pour lui ôter celui que nous lui donnons si aisément ? »

Les yeux de M. de Kermoine ne faisaient pas d'objections, mais qui donc pouvait dire jusqu'où allaient ses pensées ?

Jeanne ne voulut point s'appesantir trop longtemps sur ce qu'il y aurait eu de pénible dans ces réflexions : elle voulut s'en remettre un peu à l'avenir, qui arrange parfois bien des choses ; elle se dit que la pauvre enfant, dont la joie en ce moment lui faisait tant de plaisir, n'avait que de bien rares bonheurs dans une maison que la tristesse habitait, et qu'il ne fallait pas rompre si brusquement la trêve accordée par le destin. Elle fit donc sur elle-même un effort méritoire, pour ne pas laisser voir ses

véritables impressions, et elle sut garder jusqu'au bout le sourire qui s'épanouissait à demi sur ses lèvres.

Il lui en coûta quelque chose ; mais le but lui semblait digne de l'effort ; elle était, en ce moment, à peu près dans la même situation morale que ces belles chrétiennes du dix-septième siècle, qui lisaient les livres de MM. de Port-Royal, après avoir lu les romans de Mlle de Scudéry et de Mme de Lafayette, et qui, pour obéir à la fois à leurs directeurs et à leurs maris, consentaient à paraître de temps à autre dans le monde, et à rehausser les fêtes de la cour de l'éclat de leur beauté ; mais qui, sous leurs robes de brocart, lamées d'or et d'argent, portaient toujours le cilice de la pénitence, destiné à leur rappeler par ses mille pointes aiguës que la chair est une ennemie éternellement révoltée, contre laquelle il faut être éternellement armé.

« Heureusement, pensait-elle, que tout cela va finir ; ce quasi tête-à-tête ne doit pas toujours durer ; nous allons nous reconnaître tous, et sortir bientôt de ce quiproquo de plus en plus embrouillé. Cette chère fillette est un peu comme l'oiseau qui cache sa tête sous son aile, pour ne pas voir ce qui lui fait peur. Elle ne s'aperçoit de rien, et, me désarmant par ses joies mêmes, ne souffre pas que je lui ouvre les yeux. »

Il n'y avait aucune exagération dans ce que Mme d'Avray se disait tout bas en ce moment, elle esquissait ainsi, en quelques mots aussi justes que sincères, la position réelle des trois personnes que l'action très-serrée d'un petit drame intime rapprochait si étroitement les unes des autres.

X

Tout a un terme ici-bas, même la plus jolie des promenades dans la plus belle des forêts.

« N'allons-nous point nous arrêter ? demanda enfin Mme d'Avray, qui commençait peut-être à trouver qu'on voulait la mener un peu loin.

– Je n'en sens vraiment pas la nécessité, répondit M. de Kermoine, d'un air si bon enfant qu'il n'eût pas été possible de se fâcher du sans-façon de sa réponse. J'ai toujours adoré ces grands arbres si beaux, et ces paysages si merveilleusement posés pour la joie de nos yeux, ajouta-t-il, et si vous, madame, et mademoiselle Valentine, vous ne vous trouvez pas trop fatiguées.

– Moi ! s'écria la jeune fille, en frappant l'une dans l'autre ses deux petites mains, moi, fatiguée ? Jamais ! J'étais la meilleure marcheuse de toute la pension,... et quand je suis bien chaussée.... comme aujourd'hui, dans une compagnie qui me plaît,... toujours comme aujourd'hui,... je suis capable de faire dix lieues de mon pied léger !

Un coup d'œil de Mme d'Avray, où il y avait comme un avertissement de mettre plus de réserve dans l'expression de ses sentiments... si sincères qu'ils pussent être d'ailleurs, fut pour la jeune pensionnaire comme un rappel à l'ordre, suivi d'une prompte obéissance.

Emportée toutefois par l'impétuosité de sa franche et vive nature, Valentine ne put s'empêcher de regarder tour à tour sa belle-sœur et M. de Kermoine. Elle ne dit rien ; mais ses grands yeux naïfs semblaient parler pour elle, et leur poser à tous deux cette question :

« Est-ce que par hasard j'aurais dit quelque chose de mal ? »

Pour toute réponse, Mme d'Avray n'eut qu'un mouvement d'épaules, assez semblable à celui d'une mère qui veut se montrer indulgente pour un enfant terrible, tout en lui laissant voir qu'elle est loin de le trouver tout à fait raisonnable.

« Tu n'es pas fâchée ? lui demanda la jeune fille à voix basse.

– Sois heureuse, et je te pardonne tout ! » répondit Jeanne sur le même ton.

M. de Kermoine enveloppa les deux femmes dans un seul regard qui allait, pour ainsi dire, de l'une à l'autre, comme s'il eût voulu les comparer

et les juger. Valentine ne se demanda point quel pouvait bien être le résultat de ce jugement, ni quelle part elle avait le droit de prendre pour elle dans ce regard attentif. Elle le sentait arrêté sur elle, occupé d'elle, c'était assez ; elle ne souhaitait pas davantage. L'œil, toujours un peu triste, de M. de Kermoine avait en ce moment une expression de si affectueuse douceur, qu'elle se disait à elle-même qu'elle recevrait bien volontiers les gronderies, d'ailleurs assez douces, de sa charmante sœur, si, pour s'en défendre et s'en consoler, elle avait de tels regards venant de tels yeux.

A ce moment de leur promenade, qu'un Allemand eût pu, dans sa langue prétentieuse, appeler le moment psychologique, M. de Presles, un peu en avant de l'autre groupe, les héla de loin.

« Vous avez donc des bottes de sept lieues ? leur dit-il, quand il se fut rapproché d'eux : impossible de vous suivre !.. Comment de si petits pieds peuvent-ils faire de si grands pas ? ajouta-t-il en regardant Valentine. De grâce, arrêtez-vous, si vous voulez que ces dames vous rejoignent. On commence à se demander si M. de Kermoine n'a pas des intentions hostiles...

– Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ! répondit le gentilhomme breton avec son sourire loyal.

– Ce qui n'empêche pas que vous allez d'un train !. fit M. de Lesparre, qui arrivait à son tour, mauvais second, vanné, roulé, et à la cravache – pour emprunter les mots de son dictionnaire usuel.

– Alors, faisons halte ! dit Mme d'Avray ; je ne serai pas fâchée, pour mon compte, de me reposer un peu. »

On était, du reste, arrivé au point précis de la gorge fixé pour le rendez-vous.

C'était une roche superbe, véritable montagne de pierre, faite d'un seul bloc, que des plantations utilitaires, car les arbres rapportent, quand on leur laisse le temps de pousser, mais désastreuses, au point de vue pittoresque du paysage, envahissaient par plusieurs côtés à la fois. Ils entouraient ses pieds, grimpaient sur ses flancs, mais respectaient encore sa tête orgueilleuse et dépouillée. Sous son manteau de mousse verte et de lichens couleur de soufre, on voyait percer çà et là la dure substance de la roche, semblable à du fer rouillé. Ce n'était peut-être pas joli, mais c'était

vraiment beau. Dans sa grandeur solitaire et sa majesté hautaine, cette roche gigantesque n'aurait peut-être pas charmé des esprits vulgaires. Ces pentes abruptes, ces grandes cassures, ces pics hérissés, ces profondeurs béantes, ces végétations tourmentées causaient tout d'abord une surprise qui, chez beaucoup, finissait par se mêler d'effroi. Il est des gens qui préfèrent à ces sublimes horreurs une nature plus élégante, plus soignée, mieux peignée, plus « comme il faut ! » C'est leur mot.

Mais les hôtes de la baronne de Parsis étaient des gens de goût, dont l'esprit indépendant n'avait pas besoin qu'on lui servît des jugements tout faits, et qui savaient apprécier les choses à leur juste valeur. Ils avaient un trop vif instinct et un trop juste sentiment de ce qui est vraiment beau pour ne pas être frappés à la première vue de ce site incomparable, tel que notre France tout entière ne saurait nous en offrir un second capable de rivaliser avec lui. Plutôt que de se distraire de leurs émotions dans des phrases banales, ils préféraient les concentrer en eux-mêmes et admirer silencieusement. Ils admirèrent donc et ces grands aspects d'un pittoresque si sauvage, et ces grès, et ces granits, qui semblent jaillir des entrailles de la terre, comme des fusées de lave, et la puissance et l'intensité de cette végétation sans pareille, où quelques vieilles essences de châtaigniers et de chênes, parvenus aux dernières limites de leur développement, mariaient leurs chevelures fauves à la verdure plus jeune et plus sombre des pins, des épicéas bruns, des cyprès en deuil et des mélèzes odorants.

Mais, si belle que soit la nature, les gens du monde n'ont jamais pour elle qu'une admiration passagère. Ce qu'ils aiment avant tout, c'est eux-mêmes ; c'est eux-mêmes qu'ils veulent retrouver partout. Si M. de Presles, le premier, fit remarquer que les rochers parlaient peu, M. de Lesparre s'aperçut que « le site était fort beau, mais un peu triste. » Il résumait assez fidèlement dans cette petite phrase l'opinion des femmes, qui étaient bien charmées d'avoir vu cela en passant, mais qui n'auraient pas voulu avoir éternellement ces sublimes horreurs sous les yeux.

Mme d'Avray, qui n'était pas absolument de leur avis, n'eut garde de les contredire, car elle sentait bien que c'était fort inutile, et Valentine attendait peut-être pour avoir une opinion que M. de Kermoine eût exprimé la sienne. Mais celui-ci, qui n'aimait pas à perdre ses paroles, et qui regrettait peut-

être la première partie de sa promenade, et la causerie, moins bruyante mais plus intime, avec les deux sœurs, ne semblait point en ce moment très-pressé de faire part de ses impressions à tout le monde.

Comme il arrive souvent quand les divers groupes d'une société, un moment divisée, viennent à se réunir, on se regarda beaucoup les uns les autres, avec cette curiosité aiguë que s'inspirent réciproquement les gens qui vivent ensemble depuis quelque temps déjà, mais sans se connaître parfaitement. On voulait savoir un peu ce qui pouvait bien être arrivé à ceux-ci et à ceux-là, et ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient dit.

Les trois promeneurs d'avant-garde furent certainement ceux que l'on examina davantage. M. de Kermoine dissimula avec l'aisance d'un homme du monde la contrariété qu'il éprouvait à se voir si vite rejoint par le gros de la compagnie. Mais comme il n'aimait pas à se prodiguer, et qu'il croyait sans doute avoir déjà suffisamment causé, il n'échangea plus que quelques mots rares et discrets avec ses voisins.

Valentine, trop franche pour cacher ses impressions, et trop honnête d'ailleurs pour avoir rien à cacher, ce qui lui rendait la franchise bien facile, laissait voir sur ses beaux traits toute la joie qu'elle éprouvait, – et elle est grande la joie d'une âme poétique, pure, enthousiaste, vraiment jeune, qui éprouve pour la première fois ce sentiment si profond et si radieux qui s'appelle l'amour, – sentiment qui s'empare de tout notre être avec une irrésistible puissance, et qui devient en nous le principe d'une vie nouvelle. N'est-ce point une autre existence qui commence en effet pour nous, pleine à la fois de délices et de trouble ? Pour renfermer en soi le rayonnement, les effluves et les parfums de cette floraison mystérieuse, il faudrait vraiment une force de volonté qui n'est que bien rarement l'apanage de la jeunesse.

On put donc, sans être doué d'une perspicacité excessive, lire, comme on lit dans un livre, sur le visage loyal et sans détour de Mlle d'Avray. Pour ceux qui se préoccupaient si fort de ce qui pourrait advenir aux deux femmes récemment introduites dans le petit groupe serré autour de Mme de Parsis, c'était un premier point de gagné. Il leur restait maintenant à savoir comment cette belle Mme d'Avray allait prendre la chose. Une telle union répondait-elle à ses secrets désirs ? Avait-elle vu avec une si réelle indifférence l'impression qu'elle avait produite tout d'abord sur M. de

Kermoine, et se résignerait-elle sans regret à perdre son empire sur une nature aussi ardente et aussi dévouée ?

Voilà ce que chacun se demandait.

Mais Jeanne avait déjà l'expérience qui manquait encore à Valentine : elle avait traversé les dures mais saines et fortifiantes épreuves de la vie réelle, et elle ne se laissait point si aisément pénétrer.

Pendant le léger goûter, servi par les gens de la baronne sur le rocher comme table, avec la mousse pour nappe, et l'appétit des convives pour assaisonnement, elle resta ce qu'elle était habituellement, ce qu'on l'avait vue être toujours depuis son arrivée aux Charmilles, aimable et prévenante, gracieuse et polie, d'une égalité d'humeur que rien n'altérerait, avec cette nuance de mélancolie rêveuse qui, plus éloquemment encore que sa robe noire, parlait à tous de son deuil éternel. Tout le monde lui rendait, du reste, ce témoignage qu'elle n'avait jamais dépassé vis-à-vis de M. de Kermoine les strictes bornes de cette bienveillance gracieuse qui, chez la femme d'un certain rang, n'est qu'une des formes de la politesse, mais dont il ne faudrait pas, sous peine d'erreur grave, tirer de conséquences trop significatives.

La conclusion de tout ceci fut donc, que s'il y avait quelque secrète et douce entente entre Valentine et M. de Kermoine, Mme d'Avray y devait donner son consentement, sans aucune espèce de regret.

Tout le monde s'en applaudit. Il ne déplaisait point aux femmes de trouver chez une d'elles une si grande et si complète fidélité à ses serments. Quant aux hommes, malgré les grâces naissantes de Valentine, malgré le charme incontestable de sa personne, ce n'était pas sur elle qu'ils fixaient leurs regards ; ce n'était pas elle qui les préoccupait. Aussi, malgré le peu d'espoir que devait leur laisser la manière d'être de Mme d'Avray, il leur plaisait de penser qu'elle avait du moins gardé toute sa liberté, et que le moment viendrait peut-être où il leur serait possible de se faire écouter d'elle. Si cet heureux moment ne devait jamais arriver, il leur serait fort agréable de se voir débarrassés d'un rival comme M. de Kermoine, auquel tous faisaient l'honneur de le redouter singulièrement. On put s'apercevoir, au retour, des impressions toutes nouvelles et si favorables que quelques-uns rapportaient de cette promenade, sans, toutefois, que personne osât encore s'occuper trop ouvertement de Jeanne. La chose eût été assez

difficile, d'ailleurs, même pour les plus entreprenants, dans ce breack où l'on était, en quelque sorte, les uns sur les autres, se gênant et se surveillant réciproquement, de telle façon que pas un mot, pas un geste ne pouvait échapper à l'indiscrete curiosité d'un voisin. D'ailleurs, les champions les plus redoutables, les tenants les plus déterminés galopèrent en ce moment le long des allées, tantôt en tête de l'imposant véhicule, et tantôt sur ses flancs ; mais toujours à des distances qui rendaient impossible toute conversation intime. On en était réduit à faire des plans de conduite, à se livrer à la douceur de projets plus ou moins réalisables, et à planter les jalons de l'avenir.

Quant à la tenue des amis de la baronne vis-à-vis de Valentine, malgré le tact, la réserve et la discrétion dont les gens bien nés ne manquent jamais de faire preuve en pareil cas, elle marquait cependant, par une nuance délicate, la manière d'être toute nouvelle qu'ils allaient inaugurer dans leurs rapports avec elle. Ils lui montraient peut-être plus de déférence encore, et, en même temps, une courtoisie plus accentuée, comme s'ils eussent voulu lui notifier en quelque sorte le changement d'état qui allait se faire en elle, et modifier les rapports qu'elle avait avec eux.

Les femmes, de leur côté, se montrèrent plus empressées dans leur bienveillance, plus sympathiques dans leur affection pour Mlle d'Avray. Il en est toujours ainsi quand une jeune fille se marie. Les femmes, nées pour l'amour, quand elles n'aiment pas pour leur compte, aiment encore pour le compte d'une autre. La jeune fille qui va faire partie de leur corporation les occupe et les préoccupe d'une façon toute particulière. Il leur semble qu'elle a droit à plus d'égards, et elles le lui témoignent : elle monte en grade en montant à l'autel. Le voile des fiancées est à leurs yeux le symbole d'une dignité nouvelle.

Valentine se vit donc le point de mire de certains regards d'intelligence et de petits sourires complaisants, qui ne laissèrent point que de la troubler quelque peu, parce qu'elle était bien forcée d'en tirer cette conséquence que son secret était déjà pénétré, et que le doux mystère de son cœur ne lui appartenait plus. Mais, en même temps, elle était heureuse de voir qu'on ne lui enviait point son bonheur, et que l'on trouvait son triomphe mérité. Elle eût voulu, cependant, pouvoir échapper à tous ces yeux qui lui semblaient

parfois importuns, et s'enfermer en elle-même, pour y mieux goûter son bonheur. Ce que l'on en voyait lui semblait perdu pour elle. Et pourtant, combien n'eût-elle pas été embarrassée, si on lui eût demandé tout à coup sur quelle preuve elle appuyait cette ferme croyance, et d'où lui venaient tant de joies. Heureuse la jeunesse, si facile à l'illusion, si prompte à croire ce qu'elle désire, et à prendre ses rêves pour des réalités !

XI

Un peu fatiguée de sa trop longue marche, – on pouvait le voir à de certains tons plus rosés, qui, par moments, teintaient ses belles joues, –

Mme d'Avray, les épaules appuyées contre le haut dossier du breack, sa tête pâle renversée en arrière, se laissait aller au mouvement, d'ailleurs assez doux, qu'imprimait à la voiture mollement suspendue l'allure cadencée des grands chevaux qui l'entraînaient sous les ombrages, le long des allées sablonneuses. Il lui plaisait, comme à Valentine, de se recueillir un peu en elle-même, mais non pas pour les mêmes motifs : elle ne voulait pas songer à ceux qui l'entouraient ; elle voulait, au contraire, les oublier... elle eût voulu surtout être oubliée d'eux.

Parfois, pourtant, elle soulevait un peu sa large paupière, et son regard, comme un rayon, glissait jusqu'à la jeune fille, assise devant elle, et la couvrait d'une protection si tendre que l'on n'eût pu demander à une mère ni plus d'affection ni plus de dévouement. En la voyant si remplie de cette adorable sérénité, qui est peut-être une des plus indispensables conditions du bonheur, parce qu'elle nous fait croire à sa durée :

« Pauvre mignonne, pensait-elle, quel beau rêve !. mais quel réveil, s'il ne lui est pas permis de rêver toujours ! »

Et, tout en faisant cette réflexion si profondément juste, Mme d'Avray regardait tour à tour M. de Kermoine et Valentine. Elle comparait la beauté virile de celui-ci, sa tournure mâle et fière, et ce grand air de héros, que n'ont plus les hommes de nos jours, à la grâce juvénile et souriante et à la fine beauté de celle-là ; et elle se disait qu'à eux deux ils feraient vraiment un couple idéal, et que, s'ils n'étaient pas unis un jour, ils auraient l'un et l'autre manqué leur destinée.

M. de Kermoine, en ce moment, justifiait pleinement le jugement favorable que Mme d'Avray portait sur lui. Jamais, peut-être, il n'avait paru plus à son avantage. On eût dit vraiment cette mise en scène arrangée pour lui. Immobile et ferme sur son siège élevé, tenant en main ses quatre chevaux admirablement mis, dont il réglait l'allure avec une sûreté magistrale, il faisait venir à l'esprit toutes sortes de comparaisons mythologiques et grandioses. On songeait en le voyant à ces demi-dieux du monde antique, qui lançaient leurs coursiers brillants dans la carrière, effleuraient l'obstacle de leurs roues brûlantes, et couvraient leurs fronts des plus nobles couronnes. Rompu à tous les exercices qui développent chez l'homme la force et l'adresse, M. de Kermoine avait cette aisance dans l'action et cette souplesse dans le mouvement qui révèlent le parfait équilibre de toutes nos forces, et qui sont à l'homme ce que la grâce est à la femme. De temps en temps, comme à la dérobee, quand elle croyait qu'on ne l'observait pas, Valentine jetait un regard de son côté. On eût dit vraiment qu'elle n'en pouvait rassasier ses yeux, et que quelque chose l'avertissait que, cette promenade finie, elle ne le reverrait plus. Nos premiers sentiments ont parfois des exigences avides : il semble que rien ne pourra jamais les satisfaire. Une force plus grande que notre volonté nous rive à l'être adoré, qui s'est emparé de notre âme, et rien ne saurait nous en détacher.

XII

Le dîner de Mme de Parsis fut, ce soir-là, d'une gaieté charmante. La glace était maintenant rompue entre tout le monde, et l'animation que la promenade avait donnée à chacun ne s'était encore éteinte chez personne. L'idée du mariage, même du mariage d'une autre, a le privilège de mettre à l'envers toutes les têtes de femmes. Toutes les choses du cœur exaltent et passionnent la plus belle moitié du genre humain, et, dès que ces choses sacrées sont en jeu, elle perd aussitôt la lucidité d'esprit qui est son partage en toute autre circonstance. Pour un observateur impartial et froid, rien de ce qui s'était passé dans l'après-midi n'eût justifié les conséquences tirées un peu prématurément par ces dames d'une heure de promenade de M. de Kermoine entre les deux belles-sœurs. Mais, à leurs yeux, l'animation et la joie de Valentine ne pouvaient venir d'une autre cause que d'une déclaration. C'était peut-être un peu trop se hâter de conclure. On eût été sans doute plus prudent et mieux avisé en leur laissant le loisir de publier leurs bans, et d'envoyer eux-mêmes leurs lettres de faire part. Mais on veut avoir à tout prix le luxe des primeurs, et l'on aime mieux donner de fausses nouvelles que de ne pas donner de nouvelles du tout. C'était montrer sans doute une légèreté fâcheuse ; mais, n'est-ce point, en effet, la légèreté la plus excessive qui préside presque toujours, et presque partout, aux rapports des gens du monde ?

Mme de Parsis ne pouvait tarder bien longtemps à être informée de ces commérages. La première personne qui la rencontra lui en dit assez pour qu'elle pût comprendre, à travers toutes les réticences dont on jugeait

nécessaire de s'entourer encore, le grand événement qui se serait préparé dans sa maison. La baronne avait un tact sûr et un flair exquis ; aussi son premier mouvement la porta-t-il à douter, et le second à ne pas croire. Cependant, comme elle avait pour maxime qu'il ne faut paraître s'étonner de rien, elle ne manifesta aucune surprise.

« Ce sera, dit-elle d'un ton assez indifférent, un couple d'époux assortis. Ils sont aussi bien l'un que l'autre. »

Mais elle ajouta, pour elle-même, et en manière de réflexion :

« Si je m'étais attendue à quelque chose, ce n'était pas à cela ! Mais enfin il n'est que soi à ses noces. C'est leur affaire et non la mienne ! »

Mme de Parsis connaissait bien M. de Kermoine ; elle le savait sérieux et grave, tenace dans ses idées, constant dans ses sentiments. Il ne lui avait point caché la vive sympathie que lui inspirait Mme d'Avray, et elle se demandait avec une certaine défiance, voisine de l'incrédulité, quelle avait pu être la cause d'un changement si brusque et si complet. Elle rendait justice sans doute aux aimables qualités de Valentine, qu'elle trouvait une aimable et gracieuse enfant ; mais la supériorité de Jeanne était si évidente que, partout où elle paraissait, la rivalité devenait impossible. Elle était impossible surtout près d'un esprit aussi sérieux que M. de Kermoine ; près d'un cœur aussi fidèle, qui ne devait pas reprendre aisément ce qu'il avait une fois donné.

Il n'est point, cependant, de scepticisme qui tienne contre des affirmations incessamment répétées. La baronne avait accueilli les premières communications avec un mouvement d'épaules ; mais, en voyant l'espèce d'accord avec lequel tous ses amis se confirmaient les uns les autres, elle finit par ne plus trop savoir que penser. Le rocher le plus dur cède sous l'action de la goutte d'eau tombant éternellement à la même place.

« C'est impossible ! se dit-elle ; mais c'est peut-être vrai tout de même ! Ce pauvre Kermoine se sera découragé de voir qu'il ne pouvait arriver à rien avec l'autre... il aura senti le besoin de faire une fin, comme le diable se fait ermite quand il devient vieux, et il a voulu emmener cette jolie blonde dans son ermitage. Cela vaut mieux que rien. Si cela est, et il est possible que cela soit, la petite a fait un joli rêve... Car ce brave cœur a

vraiment tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse. même *sa* femme... ce qui est parfois plus difficile ! Allons ! je vois bien qu'il ne me reste plus qu'à leur donner ma bénédiction à tous deux... et un verre de vin de Constance au dessert. »

La baronne voulut que son couvert eût un petit air de fête ; elle fit mettre des fleurs partout, on eût dit un dîner de fiançailles, et tout en se faisant cette réflexion que, vu la solennité des circonstances, l'inconsolable Artémise qu'elle abritait sous son toit crèverait peut-être son noir de quelques nœuds violets, elle ordonna à Mlle Justine, sa femme de chambre, de lui apprêter un bonnet à rubans roses, qu'elle ne mettait que dans les grands jours, et qui tenait si peu sur sa tête qu'il semblait toujours prêt à s'envoler par-dessus les maisons.

Curieux de voir comment les deux belles-sœurs allaient faire leur entrée au salon, la plupart des hôtes des Charmilles étaient descendus, sans attendre le deuxième coup de cloche, qui sonnait cinq minutes avant le dîner.

Nous devons avouer que leur curiosité fut quelque peu déçue tout d'abord. Mme d'Avray avait, comme on dit, son air de tous les jours ; elle n'avait arboré ni le mauve ni le gris-perle, et si l'innocent intérêt qu'elle avait paru, dans cette promenade, porter à M. de Kermoine pouvait passer pour un commencement d'infidélité à une chère mémoire, on devinait aisément que la belle veuve n'irait pas plus loin dans cette voie coupable. Elle montrait à tous, en effet, la même physionomie, à la fois douce et grave, calme, et comme recueillie en elle-même. Si elle avait eu le soupçon des folles pensées qui avaient un moment traversé l'âme de quelques-uns des amis de Mme de Parsis, et qu'elle eût tenu à les détromper, elle n'aurait eu ni une autre expression de visage ni une autre tenue de toute sa personne.

Quant à Valentine, pour qui la vie n'avait pas eu les mêmes sévérités, et dont l'âme s'ouvrait si aisément à l'espérance, Jeanne avait bien cherché, par des insinuations pleines de réserve, à lui faire mettre une sourdine à sa joie. Elle avait essayé de lui faire entendre qu'il fallait savoir être heureuse tout bas. Peine perdue ! Tout cela avait été à peu près inutile. Ses impressions, pendant cette promenade, qui lui avait paru si courte, avaient été trop vives pour se calmer aussitôt. Il lui en restait une sorte d'agitation

intérieure qui se reflétait sur son joli visage et qui lui donnait des grâces nouvelles. Elle était arrivée aux Charmilles presque enfant : elle en repartirait jeune fille. Rien ne disait même qu'elle s'arrêterait dans cette voie de transformation. Est-ce qu'elle aurait besoin de beaucoup de promenades comme celle qu'elle venait de faire pour se sentir l'âme d'une femme ?

Mme d'Avray, qui ne voulait point laisser son œuvre inachevée, et qui se serait cruellement reproché la moindre négligence de nature à compromettre le succès de son entreprise, avait présidé à la toilette de sa sœur avec l'attention d'une mère se préparant à conduire sa fille dans le monde pour la première fois. Elle-même avait choisi la robe et décidé la coiffure.

– Qui sait ? se disait-elle en regardant la charmante enfant, elle est si jolie qu'elle finira peut-être par ouvrir les yeux de ce pauvre aveugle, qui a le mauvais goût de préférer une femme comme moi, flétrie par la douleur, vieille avant l'âge, et dont la vie est prise par le souvenir d'un autre, à cette adorable créature, dans le radieux épanouissement de son printemps. »

Valentine était si charmante, en effet, si vraiment belle de tous les sentiments qui l'animaient, et qu'elle s'efforçait de contenir ; des premiers troubles de sa pudeur ; des craintes et des désirs de son jeune amour, qui se disputaient son cœur, qu'il fut permis à Jeanne de croire un moment que ces flatteuses illusions allaient se trouver réalisées. Son entrée fit une véritable sensation. M. de Presles et M. de Lesparre eussent volontiers battu des mains, comme on fait au théâtre, quand la toile se lève, et qu'on voit apparaître une étoile. Le duc d'Acquabella, oubliant que le parfait dandy doit toujours garder l'absolue possession de lui-même, se leva comme s'il eût été poussé par un ressort, et vint au-devant d'elle pour lui offrir son bras.

M. de Kermoine resta plus calme, un peu à l'écart, comme s'il eût eu besoin de solitude. Il n'en dirigea pas moins assez vivement ses yeux vers la porte, au moment où les deux belles-sœurs en franchirent le seuil. Son regard, les enveloppant toutes deux, glissa légèrement sur Valentine et s'arrêta sur Jeanne, fixe, interrogateur et profond. On eût dit qu'il voulait scruter sa pensée intime, et savoir si elle rapportait de sa promenade une impression heureuse ; si cette sorte d'intimité, née entre eux dans le demi

tête-à-tête d'une causerie, subsistait encore. Il le souhaitait peut-être plus qu'il ne l'espérait. Il se disait qu'il n'y avait eu là sans doute qu'une impression fugitive, et sur laquelle, hélas ! elle serait déjà revenue ; que sa joie à, lui avait été prématurée à coup sûr, imprudente peut-être. Il fallait attendre encore avant de se livrer à de folles espérances. Le rôle d'observateur était, en ce moment, celui qui lui convenait davantage. Mais ces attitudes expectantes, comme on dit dans les chancelleries, ne donnent jamais aux visages des expressions fort animées. La première qualité du diplomate, c'est d'avoir le sang glacé et le front impénétrable.

« Le fiancé a l'air bien froid, dit à M. de Presles Mme de Saint-Cyran, qui suivait avec intérêt toutes les péripéties de ce petit drame.

– Toujours le genre beau ténébreux ! répondit M. de Presles ; c'est un rôle : il a entendu dire que ce rôle lui allait bien, et il continue à le jouer.

– Il faut espérer que cette jolie blonde mettra un rayon dans son existence !

– Est-ce que vous croyez à ce mariage, vous ?

– Il n'est pas fait ; mais il se fera. C'est une question de temps, tout simplement. La petite en raffole, et elle est assez jolie pour en venir à ses fins... Il n'y a pas d'homme imprenable ! ajouta la jolie Moïna, avec l'assurance d'une femme convaincue.

– Voyez pourtant comme il regarde la veuve !

– C'est son consentement qu'il sollicite.

– Croyez-vous qu'elle l'accorde ?

– Eh ! pourquoi ne l'accorderait-elle point ? Ne voyez-vous pas qu'elle est maintenant désintéressée de tout ?

– C'est peut-être aussi un rôle qu'elle joue !

– Il faut alors qu'elle soit bien habile pour y mettre tant de naturel. Elle a l'air d'une ombre qui se promène dans la vie, comme dans un cimetière.

– Une belle ombre, il faut en convenir ! »

L'éloge était sincère et la louange méritée. Madame d'Avray, en effet, avait été rarement plus belle que ce soir-là. Elle était pourtant livrée à de cruelles inquiétudes. Elle comprenait ce qui se passait autour d'elle ; elle devinait les sentiments qui remplissaient en ce moment l'âme de M. de Kermoine ; elle pressentait qu'elle allait se trouver mêlée à des événements

dont la direction lui échappait ; elle se demandait si elle n'avait point encouragé par quelque imprudence des sentiments qui, pour être contenus, n'en étaient que plus intenses, et qui pourraient éclater avec une violence soudaine. Ce n'était donc pas assez qu'il n'y eût plus pour elle de joie en ce monde, faudrait-il encore qu'elle fût la cause du chagrin des autres ? Elle voyait bien maintenant qu'elle était engagée dans une voie difficile et dangereuse, et elle était assez embarrassée pour revenir sur ses pas ; il le fallait pourtant. Elle eût eu besoin, dans des circonstances comme celle-ci, d'une souplesse et d'une dextérité merveilleuses, et elle n'avait pour elle que sa droiture et sa loyauté. Ce sont là des qualités bien précieuses, mais qui ne suffisent pas dans les conjonctures critiques dont la vie est pleine. Il y faut souvent joindre un peu de ruse, et la ruse n'était pas dans les moyens de Mme d'Avray ; elle eût rougi d'y avoir recours, et peut-être même, le voulant, elle n'eût pas su s'en servir.

Mais quand elle se sentit, dans cette atmosphère mondaine, le point de mire de tous les regards, étroitement entourée, surveillée de si près que pas une parole, pas un geste, pas un regard, rien d'elle, en un mot, ne passerait inaperçu, elle fit appel à son énergie, à son empire sur elle-même, et, se reprochant cette sorte d'irritabilité nerveuse dont elle n'avait pas été la maîtresse tout d'abord, elle parvint à regagner ce sang-froid sans lequel la lutte n'est pas égale entre nous et les autres, sur ce terrain mouvant du monde, où il faut souvent manœuvrer comme on ferait sur un véritable champ de bataille.

Cette sorte de préoccupation sans motif, mais réelle pourtant, où chacun se trouvait en ce moment, donnait au salon de la baronne un air d'attente quelque peu solennel qu'il n'avait point d'ordinaire, et qui ne laissait point que de contraster avec les allures bon enfant que chacun s'efforçait de lui conserver, et qui étaient d'ailleurs en si parfaite harmonie avec les franches allures de la maîtresse de maison.

La baronne avait une pointe de gaieté trop vive, et une joyeuseté trop gauloise, pour ne pas haïr singulièrement la contrainte qui naît des positions fausses ou seulement douteuses. Mais elle était aussi trop fine pour ne pas comprendre que ces positions-là ne peuvent être enlevées brusquement et à la baïonnette, comme une redoute : elles veulent l'adresse et non la force.

C'est avec elles, comme disaient nos pères, que « continuer fait gagner ». Les choses s'arrangent souvent d'elles-mêmes, avec le temps, sans que l'on ait à s'en mêler. Une parole imprudente ou seulement impatiente suffit au contraire à les gêner. Aussi fut-elle satisfaite et comme soulagée quand le maître d'hôtel, ouvrant à deux battants les portes de la salle à manger, vint prononcer d'une voix solennelle et recueillie la phrase sacramentelle :

« Madame la baronne est servie ! »

Le changement d'atmosphère amena nécessairement un changement d'idées. Il n'est que juste de reconnaître aussi l'influence, dans ces circonstances graves, de la cuisinière de la baronne, véritable cordon bleu, digne de servir chez un archevêque. « C'est par les dîners qu'on gouverne les hommes ! » disait, il y a quelque trente ans, un poète qui s'y connaissait. Il ne s'agissait point ici de gouverner. Il n'y avait en ce moment aux Charmilles aucun ministre dirigeant qui sentît le besoin d'acheter les consciences. Mais une chère délicate, de bons vins, le parfum des fleurs montèrent un peu les imaginations et ne tardèrent point à donner à la conversation ce tour piquant, cette vive allure, ce ton animé qui plaisaient si fort à la baronne, et qui étaient pour elle la plus douce récompense des soins qu'elle prenait pour que tout le monde se trouvât bien chez elle. Peu à peu les dernières glaces se rompirent ; l'observation chez les uns devint moins attentive, et, chez les autres, la réserve fut aussi moins grande.

L'entrain général gagna Mme d'Avray elle-même. Elle était, comme toujours, assise à la droite de M. de Kermoine, qui, se souvenant de la bonne grâce qu'elle lui avait montrée dans leur promenade, ne put s'empêcher de donner à leur causerie un tour plus intime que d'habitude, en échappant même de temps en temps, par quelques aparté, à la conversation générale. Jeanne le voyait si heureux qu'elle avait parfois peur qu'il ne le fût trop, et qu'elle se demandait s'il ne serait point de son devoir de l'avertir. Mais elle ne voulait point s'arrêter à cette idée, qui lui semblait parfois un raffinement de coquetterie. Elle se demandait si, par cet avertissement inutile, elle n'aurait pas l'air de vouloir lui suggérer des pensées qu'il n'aurait pas eues par lui-même. Puis, en voyant ce beau visage si franc, si ouvert, si loyal, qui semblait s'épanouir sous son regard, elle trouvait que la joie lui allait bien ; et, tout en regrettant que cette joie ne

lui fût pas donnée par une autre, qui aurait pu la lui donner sans trouble et la lui laisser sans remords, elle n'avait pas le courage de la lui ravir.

M. de Kermoine, à qui la promenade, si charmante qu'elle eût été, n'avait pas donné une confiance absolue, mais qui craignait toujours quelque retour des idées sombres de la belle veuve, voyant, au contraire, qu'elle persistait dans la disposition d'esprit où il avait été si heureux de la trouver – ou de la mettre – pendant leur petite excursion en forêt, se livra lui-même avec plus de confiance et d'abandon à la verve et à l'entrain d'un esprit charmant. Sa gaieté, comme celle de tous les hommes naturellement sérieux, n'éclatait jamais en folles saillies et ne tirait pas de feux d'artifice, pour éblouir tout le voisinage, mais elle avait quelque chose d'aimable et de singulièrement doux ; elle devenait surtout très-promptement communicative. Si la réserve dont il s'était juré à lui-même de ne se jamais départir l'empêchait d'adresser la parole à Mme d'Avray aussi souvent qu'il l'eût voulu, on peut dire, au moins, qu'il lui adressait la conversation. C'était pour elle qu'il faisait cette dépense d'esprit, à laquelle il n'avait point habitué les hôtes des Charmilles. C'était dans ses yeux qu'il cherchait à chaque instant l'approbation de ce qu'il avait dit. On eût cru qu'il ne vivait plus que pour la voir sourire. Si quelque chose pouvait encore flatter une femme comme elle, n'était-ce pas l'hommage si discret, si respectueux et si délicat d'un homme comme lui ?

Tout le monde profitait, d'ailleurs, de cette bonne fortune, que l'on devait à une seule, car M. de Kermoine, qui ne se prodiguait pas, avait des grâces de parole, qui n'appartenaient qu'à lui. Il avait beaucoup vu et beaucoup retenu : il avait donc beaucoup à dire aussi, et sa causerie, pleine de choses, était encore rehaussée par une façon de les présenter dont il gardait le secret.

Plus que personne peut-être Valentine était sous le charme de cet enchanteur, qui lui semblait irrésistible. Mais, depuis un instant, sa joie, si vive qu'elle fût, se mélangeait, je n'oserai pas dire d'un réel chagrin, mais d'une vague inquiétude. M. de Kermoine, placé assez loin d'elle, ne semblait même pas se douter qu'elle existât. Pas une fois, depuis le commencement du dîner, ses yeux n'avaient cherché celle à qui un regard de lui aurait donné la vie. L'aimable enfant n'eût été ni exigeante ni

difficile ; mais n'y a-t-il point mille façons mystérieuses, et sûres pourtant, de faire comprendre à une femme, sans se servir pour cela de l'intermédiaire des mots, tout ce qu'elle est pour nous ? N'y a-t-il point des façons détournées, mais certaines, de lui prouver que nous voyons en elle l'être choisi entre tous, et auquel aucun autre ne saurait être comparé. C'est une inflexion de notre voix, plus caressante et plus tendre, quand nous nous tournons de son côté, et qu'elle peut croire que c'est à elle ou pour elle que nous parlons ; c'est une oreille plus attentive et plus complaisante, prêtée à ce qu'elle dit aux autres ou à nous-même ; c'est un soin délicat, et cependant visible, qui nous porte à veiller sur elle, à prévenir ses besoins et à satisfaire ses désirs. Ce sont là des riens, si l'on veut ; mais, pour une âme jeune encore, et dont la susceptibilité se trouve quelque peu surexcitée, ces riens ont parfois une importance singulière.

C'est chose dont on se serait bien aperçu si l'on avait pu lire en ce moment jusqu'au fond de l'âme de Valentine. A mesure que le dîner s'avancait, un trouble de plus en plus grand s'emparait de son esprit. Il devenait en effet visible pour tout le monde que M. de Kermoine ne s'occupait pas plus d'elle que si elle eût été en ce moment au fond de la Sibérie ou du Kamt-chatka... et qu'il ne l'eût jamais connue !... Elle se rappelait pourtant, et avec quelle vivacité, et quelle fraîcheur d'impression ces jolies scènes se représentaient à son esprit ! elle se rappelait toutes les gentillesques qu'il avait eues pour elle, et toutes les grâces qu'il avait déployées pour lui plaire, il y avait de cela quelques heures à peine, lorsqu'ils parcouraient ensemble, si joyeusement, les sentiers étroits des gorges d'Apremont. Quel changement, et comme il était venu vite, sans que rien pût lui en faire soupçonner la cause véritable ! Cette cause, c'était en vain qu'elle la cherchait : elle ne pouvait pas la découvrir... Elle se rappelait que c'était à elle, beaucoup plus qu'à sa sœur, que M. de Kermoine prodiguait toutes ses attentions. et ce souvenir lui rendait maintenant le contraste plus pénible. Cet homme, qui paraissait si sérieux, était donc léger comme tous les autres ; c'était vraiment à ne plus croire à personne ! Les jeunes âmes, qui ne sont pas encore accoutumées à la douleur, et qui ne savent point qu'elle est la loi suprême de la vie humaine, supportent mal ses premières atteintes : elles s'en indignent et s'en irritent.

La pauvre enfant, qui s'était mise si joyeusement à table, trouvait à présent que l'on y restait beaucoup trop longtemps. Ce festin, si gai pour les autres convives, lui devenait odieux comme un supplice. Elle en appelait la fin de tous ses vœux, sans se douter, hélas ! que de nouvelles épreuves l'attendaient au salon.

M. de Kermoine, en effet, qui n'était pas dans le secret des petites machinations politiques de Mme d'Avray, et qui en eût brusquement rompu la trame, s'il avait pu les soupçonner, M. de Kermoine, qui ne voyait dans Valentine qu'une aimable et gracieuse enfant, mais qui ne lui avait jamais accordé la moindre place dans ses rêves d'avenir, ne pouvait s'imaginer qu'il fût pour elle plus qu'elle n'était pour lui ; aussi, après avoir offert son bras à Mme d'Avray, en se levant de table, ne voulant pas prolonger le tête-à-tête, et craignant d'alarmer cette âme ombrageuse, il était allé fumer un cigare avec les hommes sous la véranda, puis il avait joué au billard avec M. de Presles, et n'était revenu se joindre au groupe des femmes, quelque peu délaissées, qu'à l'heure du thé, pour échanger avec les unes et avec les autres quelques menus propos d'une parfaite insignifiance.

La soirée s'était achevée sans autre incident. et c'est pour cela que Valentine avait le cœur si gros en rentrant dans sa chambre.

« Je ne sais pas, dit-elle à sa sœur, ce qui peut avoir passé par la tête de M. de Kermoine ce soir, mais je l'ai trouvé beaucoup moins aimable que ce matin. Que ces hommes sont donc changeants !.

– Tu serais bien plus malheureuse si celui-là ne changeait pas ! » murmura Mme d'Avray, qui eut du moins la charité de garder cette réflexion-là pour elle.

XIII

Il est bien aisé vraiment de tromper les gens qui veulent se tromper eux-mêmes, et qui courent, en quelque sorte, au-devant de l'erreur dont ils vont être les victimes. Mais il est des cas où l'on souffre autant d'une erreur que d'une réalité, et c'était une véritable douleur que Valentine éprouvait de ces premières et cuisantes blessures d'amour.

Jeanne le voyait bien, et elle se demandait, non sans un certain effroi, si, après avoir contribué à les faire, elle ne se trouverait point impuissante à les guérir.

Rien ne lui semblait plus touchant, mais en même temps plus déplorable, que cette simplicité de cœur d'une enfant encore ignorante de la vie, qui n'a vu le monde que dans ses rêves, et qui ne sait pas distinguer les attentions et la courtoisie, naturelles à un homme bien élevé vis-à-vis de toutes les femmes, de l'ardente poursuite d'un prétendant prêt à se déclarer.

C'était là toute une éducation à faire ; éducation intime, délicate, exigeant toutes sortes de précautions, de réserves et de sous-entendus : la science de la vie ne s'improvise point ; elle est pour chacun le fruit d'une expérience que rien ne remplace. Mme d'Avray le savait bien, elle qui venait de traverser la rude école du malheur ; elle le savait, et elle déplorait amèrement son impuissance. Elle était condamnée à une sorte d'inaction qui lui semblait cruelle, et qui pouvait même, en se prolongeant, devenir assez dangereuse. Le résultat de cette journée ne lui semblait pas très-rassurant pour l'avenir. Elle commençait à s'apercevoir que sa généreuse tentative pour rapprocher M. de Kermoine de Valentine n'avait pas eu

l'effet désiré, parce qu'elle n'avait pu l'éloigner d'elle-même en le rapprochant de la jeune fille, et l'un de ces voisinages, à son insu peut-être, et bien certainement malgré elle, avait fait tort à l'autre. Mais tout le monde sera forcé d'en convenir, c'était là une confiance périlleuse, et qu'elle faisait bien de garder pour elle. Avait-elle le droit de briser d'un mot et cette jeune vie, et les souriantes espérances, qui venaient de s'épanouir tout à coup dans l'âme charmée de la jeune fille ? Elle n'osait pas avoir trop raison contre cette chère créature, parce qu'elle prévoyait bien le désespoir sans bornes qui suivrait la déception dans ce cœur fait pour l'amour, et dont les sentiments avaient, même en naissant, cette violence et cette ardeur. La seule chose qu'elle pût raisonnablement faire, c'était de se confier au temps, qui fait sentir son influence même aux natures les plus vives et les plus exaltées, sans cesser pour cela d'entourer, d'envelopper Valentine d'une surveillance infatigable, prévenante et douce, affectueuse surtout, mais qui ne se démentirait jamais. Lentement, peu à peu, avec des précautions infinies, elle la préparerait à la triste vérité, ou du moins elle la lui laisserait entrevoir. Jamais peut-être elle n'avait mieux senti qu'à présent le danger qu'il y avait à laisser naître dans les âmes ces flatteuses illusions, que l'on n'en pouvait arracher plus tard qu'avec une certaine violence, et en les déchirant. Quel regret pour elle, si, après avoir ménagé à cette pauvre enfant les fatales délices de cette promenade en forêt, pendant laquelle son cœur innocent s'était livré avec tant de confiance et d'abandon, elle était forcée plus tard de la désabuser. si elle devait lui dire un jour : Prends garde, malheureuse !. ce n'est pas toi qu'il aime. C'est une autre ! c'est moi !.

Cette seule pensée lui donnait le frisson... Elle connaissait le caractère exalté, enthousiaste, ardent de sa jeune sœur ; elle savait de quelle violence d'émotion elle était capable, et elle ne se dissimulait point l'immense et profonde douleur qu'elle ressentirait d'une telle découverte. De quel tact, de quelle prudence, de quel esprit de conduite aurait-elle besoin pour l'amener peu à peu au renoncement, toujours si cruel, qu'il lui faudrait faire de ses plus chers désirs. La conduite de Mme d'Avray, dans des circonstances si particulières, avait besoin d'une prudence et d'une réserve d'autant plus grandes que Valentine, à un certain moment, avait eu un regard assez étrange, en disant à sa belle-sœur :

« Je crois vraiment qu'il fait plus attention à toi qu'à moi ! »

Mme d'Avray le savait bien : elle savait bien que pendant toute cette excursion dont Valentine était revenue l'âme toute pleine de joies trompeuses, M. de Kermoine, dont Jeanne avait étudié la manière d'être avec une attention que rien n'eût pu mettre un seul instant en défaut, avait traité la jeune fille absolument comme il eût fait d'une enfant aimable et sans conséquence. La conversation, pour ainsi parler, lui avait toujours passé par-dessus la tête ; si, de temps en temps, il s'y trouvait un mot gracieux pour elle, c'était une sorte de dette que payait à sa présence la politesse d'un homme du monde, forcé, après tout, à lui prouver par quelques attentions passagères, qu'il voyait bien qu'elle était là, et, tandis qu'elle vivait un quart d'heure de cette petite aumône jetée en passant, M. de Kermoine revenait avec délices à cette causerie ondoyante et diverse qui lui permettait de montrer à Mme d'Avray toutes les faces et toutes les facettes d'un esprit tour à tour brillant et profond.

Il n'avait pas fallu longtemps à Mme d'Avray pour s'apercevoir de la vive sympathie qui entraînait M. de Kermoine vers elle. Dès le premier jour elle l'avait devinée, et cette découverte avait été la première cause de la réserve si grande qu'elle lui avait montrée tout d'abord ; mais cette sympathie ne s'était jamais manifestée devant elle d'une façon plus claire, plus évidente, plus sensible, que depuis cette malheureuse promenade qu'elle n'avait souhaitée que dans l'espérance d'un autre résultat. Il lui avait paru impossible que, dans le rapprochement de Valentine et de M. de Kermoine, tête-à-tête complaisant qu'elle leur ménageait, loin des yeux curieux et malins, et sous ses regards bienveillants et maternels, le gentilhomme breton ne fût pas frappé des grâces naissantes de Valentine, et touché, en même temps, de la préférence si flatteuse qu'elle lui montrait avec une si naïve confiance.

Elle s'était trompée : elle le voyait bien maintenant ; mais les conséquences de son erreur n'étaient pas faciles à réparer. Elle était la franchise même ; personne n'était plus vrai qu'elle, et, en ce moment, la vérité était précisément la seule chose qu'elle ne pût pas dire. Elle se sentait bien forte de ses résolutions immuables et de ses sentiments voués à un éternel souvenir, et qu'il ne serait désormais au pouvoir de personne de

changer. M. de Kermoine lui-même, malgré le puissant et juste prestige qu'il exerçait autour de lui, ne parviendrait pas à la fléchir. Elle le savait, et la conscience qu'elle avait de l'inébranlable fermeté de son âme lui donnait une autorité imposante pour repousser le soupçon qui aurait osé s'élever contre elle. Mais elle était trop délicate pour ne pas comprendre qu'elle devait chercher ailleurs les motifs de la confiance qu'elle eût encore voulu inspirer à la jeune fille. Elle ne pouvait point paraître faire à sa belle-sœur présent d'un mari dont elle ne voulait pas pour elle-même. Les femmes ont de justes susceptibilités, qui sont pour elles ce que l'honneur est pour nous : il ne faut les blesser ni dans leur amour, ni dans leur amour – propre. L'un et l'autre sont également sensibles, et peuvent les faire également souffrir.

Valentine était une honnête, et, qui plus est, une innocente créature. Mais il y a des cas où, comme le dit le poète, l'esprit vient vite aux filles. C'est lorsque leur cœur se met de la partie et s'intéresse au jeu. Leur œil acquiert alors une étrange clairvoyance. Tout leur devient un indice ; les moindres choses éveillent leur attention, excitent ce qu'il y a de plus irritable dans leur âme ombrageuse, et rendent tout à coup leur commerce bien difficile. Quand une fois elles sont entrées dans cette voie fatale, personne ne peut plus dire où elles s'arrêteront.

XIV

C'était précisément ce commencement dangereux d'une mauvaise fin que Mme d'Avray avait à cœur d'éviter. La tendresse si profonde qui

unissait les deux belles-sœurs ne pouvait-elle point sombrer dans ces mortelles épreuves ! C'était là ce que Jeanne ne voulait souffrir à aucun prix. N'avait-elle point promis à celui qui n'était plus d'assurer le bonheur de celle qui restait ? On comprend donc que sa perplexité devait être grande, et qu'elle pouvait devenir de moment en moment plus douloureuse. Si elle persévérait, même sans en forcer la note le moins du monde, dans la sympathie presque affectueuse, quoique sans la moindre nuance de coquetterie, qu'elle avait montrée à M. de Kermoine, elle s'exposait à deux dangers pour un : elle excitait infailliblement la jalousie de Valentine, et elle faisait concevoir à M. de Kermoine des espérances qu'elle devait plus tard faucher dans leur fleur. Sa profonde honnêteté, sa loyauté fière ne lui permettaient pas d'affronter une telle alternative. Elle ne voulait point mériter d'être jamais mal jugée par lui ou par elle.

Mais, d'un autre côté, en prenant tout à coup l'attitude réservée et froide que la prudence lui eût commandée, ne courait-elle point le risque d'éloigner d'elle, et par conséquent de Valentine, celui qui paraissait être en ce moment l'arbitre de la vie et le maître unique de la destinée de sa jeune sœur ? Il lui fallait donc, quoi qu'elle en eût, persévérer dans cette conduite un peu ambiguë, faite de compromis, qui avait sans doute le mérite de ne rien brusquer, de ne rien perdre irrévocablement, mais qui était si antipathique à une nature aussi loyale et aussi franche que la sienne.

Ces préoccupations, ces soucis, ces irrésolutions inévitables d'une âme sincère, qui cherchait sa voie avec une incontestable bonne foi, mais qui ne l'avait pas encore trouvée, lui firent passer une assez mauvaise nuit, et la privèrent de ce sommeil réparateur si nécessaire aux natures nerveuses, mais que, depuis l'ébranlement qui avait suivi ses malheurs, les plus légères causes lui faisaient perdre si aisément.

Quant à Valentine, elle était encore à cet âge qui semble avoir tous les privilèges, même celui de dormir en dépit de tout, et d'oublier fatalement, d'onze heures du soir à sept heures du matin, et ses douleurs et ses joies. Elle s'endormit peut-être dans les larmes ; mais, du moins, elle s'endormit.

Elle reparut le lendemain, brillante et reposée, pareille à la rose de mai, dont les pétales délicats et les suaves couleurs viennent de retrouver leur premier éclat dans la fraîche rosée de la nuit.

On n'aurait pas eu le droit d'en dire autant de Mme d'Avray. L'ongle des soucis cruels avait égratigné son beau front, où l'on pouvait voir l'ombre d'une ride précoce. Tout le monde remarqua sa pâleur, et le cercle de bistre, plus large que de coutume, qui cernait ses grands yeux clairs, et chacun commenta à sa façon ces marques d'une souffrance physique qui révélait une véritable douleur morale.

M. de Kermoine seul s'en préoccupa.

Jeanne lui avait paru si bien la veille ; il avait si bien cru pouvoir compter sur un retour définitif à la vie et aux œuvres de la vie, aux sentiments et aux choses qui remplissent l'âme des femmes et qui intéressent leur cœur, que la déception devait lui paraître singulièrement amère.

Tout maintenant semblait lui présager une rechute, contre laquelle il ne voyait point de remède. Le mal dont souffrait Mme d'Avray n'était point, en effet, de ceux contre lesquels peut réagir la Faculté, car les plus habiles docteurs se déclarent impuissants dans cette lutte contre un invisible ennemi. Jeanne ne relevait plus que des médecins de l'âme, mais aucun d'eux, jusqu'ici, n'avait pu sonder les abîmes de cette nature mystérieuse et profonde.

Voir souffrir ainsi, sans consolation et sans espérance, la femme pour laquelle on se sent au cœur une affection sans bornes, n'est-ce point là un des plus cruels supplices que la destinée puisse tenir en réserve pour torturer une vie d'homme ?

M. de Kermoine en savait quelque chose. Il eût fallu vraiment que les illusions dont il s'était bercé tout d'abord eussent été douées d'une force bien extraordinaire pour résister à de si rudes épreuves. Il voyait bien quelle atteinte cruelle avait été portée à celle qui serait devenue si aisément l'unique objet de son adoration, et il avait déjà une trop longue et trop douloureuse expérience de la vie pour ne pas être trop certain que, s'il lui était permis de donner de temps en temps à la jeune femme une distraction passagère, il n'avait pas le droit de se flatter qu'elle trouverait en lui une consolation permanente. Son influence d'un moment était condamnée à n'avoir jamais de lendemain.

Comprendre cela, le sentir avec cette force d'émotion qui est le propre de certaines natures impressionnables, exaltées et nerveuses, c'est faire le rude

apprentissage de tout ce qu'un homme peut supporter. Si M. de Kermoine eût osé donner une langue à sa douleur, il eût trouvé pour elle des paroles singulièrement éloquentes ; mais il était convaincu d'avance de l'inutilité des paroles avec cette fière créature, si réservée et si absolue. Les paroles devaient glisser sur elle, comme l'eau ou l'huile sur un marbre poli. Il était donc fermement résolu à ne la point fatiguer d'une inutile compassion. Il commençait à s'apercevoir qu'elle était de celles qui ont la pudeur de leurs larmes, et qu'il faut laisser souffrir seules.

Aussi, quand elle entra au salon ce matin-là, le noble Breton, chez qui les sentiments, si exaltés qu'ils fussent, ne faisaient jamais tort à une dignité qui était comme le fond de sa nature, se contenta de se lever et de lui jeter un regard – un seul – mais qui révélait une âme ; qui offrait une vie ; qui prosternait à ses pieds un être tout entier.

Jeanne ne répondit que par une légère inclinaison de tête et un sourire triste et doux.

Mais Valentine avait surpris ce regard au passage. La jeune fille, si naïve encore à son arrivée aux Charmilles, avait fait depuis quelques jours de rapides progrès dans la science de la vie. Ses petites mains arrachaient les fruits, de l'arbre du bien et du mal, et ses dents avides mordaient à ces pommes vertes et amères.

Elle comprit tout ; elle comprit même trop, car sa pensée alla plus loin que la vérité. Elle porta rapidement la main à sa poitrine, comme si une douleur vive eût étreint son cœur, en même temps qu'une larme perla entre ses longs cils d'or bruni. Mais l'orgueil sécha cette larme, et personne ne la vit ni briller ni tomber.

« Dieu ! se dit-elle, comme il l'a regardée ! Ce n'est pas moi qu'il regarderait jamais ainsi ! Mais il l'aime donc ! Eh ! comment ne l'aimerait-il pas ? Elle est si belle !. »

Valentine, en ce moment, éprouva contre Jeanne un mouvement de dépit, auquel se mêlait une pointe de jalousie, et comme elle n'avait point encore appris à se maîtriser elle-même, obéissant à une inspiration injuste et mauvaise, elle s'éloigna brusquement de sa belle-sœur, et alla s'asseoir à l'autre bout du salon, près d'une table chargée d'albums et de livres à images. Elle parut bientôt s'absorber dans la contemplation d'un splendide

panorama de Constantinople ; mais ayant jeté les yeux par-dessus le volume, du côté de Mme d'Avray, elle vit sur ses beaux traits une telle expression de douceur, de tristesse et de regret, qu'elle en fut involontairement émue. Elle avait l'âme trop loyale, trop bonne et trop sincère pour persévérer dans une disposition d'esprit si condamnable. Elle comprit tout l'odieux de l'injure gratuite qu'elle faisait à sa belle-sœur, et elle en eut honte.

Repoussant donc bien loin et le Bosphore, et la Corne-d'or, et la Pointe du Sérail, elle revint tout à coup vers Jeanne, qui n'avait rien dit, mais qui avait tout vu, sans laisser échapper le plus léger détail de cette petite scène, en apparence indifférente, et pourtant si profondément significative pour qui savait la comprendre.

« Je suis une mauvaise ! lui dit-elle à demi-voix.

– Une mauvaise ? non ! fit Mme d'Avray ; mais une tête un peu folle ; une enfant gâtée, qui semble oublier ce que je suis pour elle et ce qu'elle est pour moi !

– Ainsi, tu me pardonnes !

– Non, je t'aime ! »

La baronne n'était pas descendue, et deux ou trois personnes avec elle manquaient encore à l'appel de la cloche.

Sans affectation, avec la grâce simple et naturelle qu'elle mettait à toute chose, Mme d'Avray passa un bras autour des épaules de Valentine, et l'emmena avec elle jusqu'à la véranda.

« Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

– Tu le sais bien ! répondit la jeune fille avec un mouvement d'épaules.

– Je le devine peut-être... si déraisonnable que cela soit !... Mais il est vraiment bien utile de mettre les autres dans tes confidences... Il y a des yeux partout, ici... et ils voient clair... Tu ne sembles pas même t'en douter ! »

Il est des âmes auxquelles la contrainte est chose antipathique, presque impossible. Elles sont nées franches, et franches elles veulent rester jusqu'au bout. – On dirait qu'elles se sentent amoindries par toute espèce de dissimulation.

Il en est ainsi de nous, surtout dans la jeunesse, et sous l'influence des premières passions, alors que le cœur trop plein est toujours prêt à déborder, et que nous ne pouvons garder en nous les choses mêmes que nous avons le plus d'intérêt à cacher. Accoutumée à une atmosphère bienveillante et sympathique, Mlle d'Avray savait peut-être moins qu'une autre dissimuler ses émotions, parce que cette dissimulation lui avait toujours été inutile jusque-là. S'il lui fallait maintenant en prendre l'habitude, cette habitude-là serait certainement fort pénible pour elle. Mais elle en était encore, vis-à-vis de Jeanne, à l'obéissance absolue, à celle qu'on appelle si bien l'obéissance passive. Quand la grande sœur avait parlé, tout était dit : la petite sœur ne songeait plus qu'à faire ce que l'autre avait voulu.

Grâce à un effort violent sur elle-même, elle parvint, au bout d'un instant, à dominer assez complètement ses émotions pour que les yeux les plus clairvoyants n'y pussent rien découvrir.

Bientôt Mme de Parsis, qui, malgré ses habitudes de ponctualité parfaite, s'était trouvée un peu en retard ce jour-là, parut sous la véranda, et prenant les mains des deux belles-sœurs :

« Allons ! vite à table, mes petites belles ! Les œufs frais veulent être mangés chauds ! »

Les trois femmes rentrèrent dans le salon, et Valentine montra à tous un visage si calme, que Jeanne, qui la regardait, ne put s'empêcher de trouver qu'elle faisait de bien rapides progrès dans son initiation à cette vie mondaine, où elle venait de diriger ses premiers pas.

Son émotion intérieure n'en était pas moins grande. Mais, comme rien ne la trahissait au dehors, l'honneur du pavillon était sauvé. Avec les femmes, et dans le monde, n'est-ce pas le grand point ? Chacun règle comme il l'entend ses affaires avec son cœur ; – l'important c'est que tout se passe à huis clos, et loin des témoins indiscrets.

Le déjeuner des Charmilles ne présenta ce jour-là aucune particularité intéressant notre histoire. Ce fut le déjeuner de tous les jours, – animé par l'esprit des uns et la gaieté des autres. Un étranger survenant tout à coup dans cette société souriante, courtoise et polie, n'eût jamais soupçonné les drames secrets qui se jouaient en ce moment dans l'âme de quelques-uns. et que les autres voulaient pénétrer.

XV

Mme de Parsis aimait beaucoup ses amis ; mais elle aimait aussi beaucoup ses chevaux, et il ne lui déplaisait point qu'on les laissât reposer un jour sur deux. On avait attelé la veille, c'était une raison pour que l'on n'attelât point ce jour-là. Mais on n'en avait pas moins mille moyens d'employer agréablement son temps, entre le déjeuner et le dîner. Le jardin grand comme un parc, avec ses allées tournantes, ses gazons verts, ses corbeilles de fleurs, et ses massifs d'arbres rares, invitait à la promenade lès pieds les plus paresseux. Non loin du château, dans une des plus jolies criques de la Seine, une légère embarcation, un de ces clippers en miniature, sortant d'un des meilleurs chantiers de l'Angleterre, modèle idéal de la construction navale appliquée à la navigation de plaisance, armé d'une double paire d'avirons et d'une voile à son mât, que, dans le cas d'une bourrasque imprévue, la plus simple des manœuvres pouvait carguer en une seconde, offrait, à défaut d'autres distractions, le plaisir d'une excursion en rivière aux amateurs de canotage.

C'était, d'habitude, pendant le déjeuner que l'on arrangeait le programme de la journée. La baronne, qui se réservait ses après-midi, en laissait la libre disposition à ses hôtes, et n'était jamais plus contente que lorsqu'elle les savait bien employées. Elle prétendait qu'on avait plus de plaisir à se retrouver le soir, quand on s'était un peu perdu de vue dans la journée.

Les plus joyeux boute-en-train de ces parties étaient toujours M. de Lesparre, qui avait toute la vivacité de la jeunesse, et le vicomte de Presles, homme des ressources par excellence : c'étaient eux qui faisaient les motions les plus inattendues, comme aussi les plus séduisantes, et ils ne manquaient jamais d'obtenir la pluralité des suffrages. Quant à M. de Kermoine, qui semblait avoir moins d'initiative, et qui peut-être attachait moins d'importance à faire de son temps tel emploi ou tel autre, il était toujours à la disposition de qui voulait le prendre. Il se laissait enrôler sous le premier drapeau venu ; mais il ne s'engageait jamais comme volontaire.

Comme il faisait assez chaud ce jour-là, les hôtes de Mme de Parsis, enlevés par l'éloquence entraînante de M. de Presles, décidèrent à la presque unanimité des voix, que, pour trouver un adoucissement aux ardeurs d'une journée torride, il fallait aller le chercher sur la Seine, qui ajoutait à la fraîcheur de ses eaux celle que lui versaient les coteaux ombragés des plâtrières de Samois. La rivière, en ces parages, n'offrant point aux vaisseaux de la flotte bleue des mouillages particulièrement agréables, on se contentait le plus souvent de descendre jusqu'à Port-Fontaine, ou de remonter jusqu'aux Effondrés, à la hauteur de Thomery ; c'étaient là, au nord et au sud, les colonnes d'Hercule de nos hardis navigateurs. Quand on les avait atteintes, le clipper virait de bord, mettait le cap sur les Charmilles, et rentrait au port en annonçant son heureux retour par une salve de son unique canon, un petit pierrier, placé à l'avant de l'embarcation, et dont l'installation avait eu beaucoup de retentissement dans le pays.

La perspective de s'entasser sur les bancs de la *Reine Hortense*, – c'était le nom de la barque, – sans en pouvoir bouger pendant trois ou quatre heures, exposée aux regards malins d'un petit monde qui se faisait un visible plaisir de l'observer, comme s'il eût eu un sérieux intérêt à connaître ses plus intimes pensées et ses plus secrets sentiments, n'avait rien en soi qui dût beaucoup plaire à Valentine, dans les dispositions d'esprit particulières où elle se trouvait maintenant. Elle avait été d'ailleurs si complètement heureuse la veille, qu'elle ne voulait pas s'exposer aux comparaisons du lendemain. On eût dit que, si jeune qu'elle fût, elle savait déjà qu'il est des choses qu'il ne faut pas recommencer, parce qu'on

courrait de trop grands risques de ne plus les avoir comme on les a eues et comme on les a aimées.

Mme d'Avray avait lu la pensée intime et le secret désir de Valentine sur son visage expressif : elle comprenait qu'en ce moment elle avait besoin de calme et de repos, et qu'il fallait ménager beaucoup sa sensibilité surexcitée. Une après-midi de recueillement près d'elle ne pourrait que lui faire grand bien.

« Nous ne sortirons pas aujourd'hui, dit-elle d'un ton indifférent ; j'ai beaucoup de lettres à écrire, et je vais essayer de me mettre à jour. »

Le chapitre des correspondances joue un très-grand rôle à la campagne, et tient une place énorme dans la vie quotidienne. C'est souvent une raison et parfois un prétexte, quand on vit en nombreuse compagnie, pour s'isoler lorsque la fantaisie vous en prend. L'arrivée du facteur – une promesse ou une menace – vous permet de faire ce que vous voulez – et de ne point faire ce que vous ne voulez pas. C'est un privilège que nous respectons chez les autres, pour que les autres le respectent chez nous. Si les lettres n'existaient pas, il faudrait les inventer... au moins pour la campagne !

« Soit ! dit la baronne, à votre aise ; c'est ici le pays de la liberté. Chacun a le droit d'agir à sa guise... pourvu qu'il permette aux autres... et à moi d'en faire autant. »

Au moment où Mme d'Avray avait annoncé son intention de ne pas sortir, M. de Kermoine n'avait pu dissimuler complètement une surprise à laquelle il se mêlait peut-être un peu de dépit. Si fugitive qu'elle fût, si discrète qu'elle voulût être, cette expression n'avait point échappé à Valentine, dont le regard s'était furtivement glissé sur Yvon, lorsque Mme d'Avray avait fait part de sa résolution à la baronne de Parsis.

« Il est contrarié, se dit-elle. Bien sûr, c'est à cause de ma sœur !. Si pourtant c'était à cause de moi ! Oh ! savoir ! savoir ! Que c'est donc difficile à connaître le cœur d'un homme ! »

La détermination de Mme d'Avray aurait eu certainement pour effet de changer aussi celle de M. de Kermoine. s'il eût osé suivre son premier mouvement. Mais une telle façon d'agir aurait eu quelque chose de tellement significatif qu'un homme délicat ne pouvait se la permettre. Agir ainsi, c'eût été avouer à tout le monde que l'on n'avait d'autre but, en allant

à cette promenade, que de se trouver en compagnie d'une de ces deux femmes, et que, celle-là restant, on entendait rester aussi. Mme d'Avray n'avait autorisé ni pour elle ni pour sa sœur un hommage si publiquement rendu. Il n'eût été tolérable que de la part d'un prétendant déclaré.

M. de Kermoine monta donc à bord de la *Reine-Hortense*, un peu à contre-cœur, nous n'en doutons pas, pendant que les deux jeunes femmes regagnaient leur appartement.

L'après-midi se traîna pour elles avec une certaine lenteur, et, pour la première fois peut-être depuis qu'elles étaient ensemble, la conversation, par instants, leur sembla difficile.

Valentine souffrait... et la pauvre enfant ne savait pas souffrir. Cela prouve surabondamment qu'elle était bien jeune encore, car la vie se charge de faire faire assez promptement ce dur mais nécessaire apprentissage à tous les enfants de la femme.

Elle ouvrit le piano, et, d'une main nonchalante, essaya une ou deux mélodies qu'elle n'acheva même pas. Elle prit un livre, en parcourut quelques pages d'un œil indifférent, puis le rejeta sans l'avoir lu. Il était bien évident qu'en ce moment rien ne lui plaisait et qu'elle cherchait partout une distraction qu'elle ne trouvait nulle part.

Jeanne suivait de l'œil tout ce petit manège : elle eût bien voulu venir en aide à la pauvre créature ; elle était désolée de la voir souffrir. Elle eût beaucoup donné pour écarter de son chemin les pierres qui lui meurtrissaient les pieds, et les ronces qui déchiraient ses genoux. Mais elle voyait bien que la chose était impossible. Il y a des crises qu'aucun médecin ne saurait guérir instantanément : il n'y a point contre elles de formules magiques. Il faut les laisser accomplir leur période. La jeune fille, d'ailleurs, était en ce moment nerveuse et quineuse comme une jument de sang tourmentée par un taon. Rien ne prouvait qu'elle n'eût pas fort mal pris une observation même bienveillante. Elle aurait pu l'accueillir par quelque rebuffade dont elle n'eût pas eu la conscience, mais qui n'en aurait pas moins créé entre les deux belles-sœurs une situation difficile. Plus l'intimité est étroite et plus le froissement est cruel. Il est des cas où une parole légère peut faire une blessure grave, et de ces blessures-là meurent presque toujours la confiance sereine et la bonne harmonie qui font le

charme et la douceur de tout commerce affectueux et intime. Mme d'Avray n'eut donc garde de faire à sa jeune sœur les reproches que celle-ci méritait peut-être. Elle comprenait que ce n'était pas encore l'heure d'être juste. Devant la douleur de cette pauvre âme tourmentée, elle ne voulait se montrer que douce et bonne. Les mères seules trouvent en elles ces trésors d'inépuisable tendresse. Mais, depuis longtemps déjà, Mme d'Avray n'aimait-elle pas comme une mère la sœur d'un mari adoré ? Elle avait d'ailleurs une finesse d'observation trop grande pour ne pas s'apercevoir qu'en ce moment Valentine, à son insu peut-être, sans le vouloir à coup sûr, éprouvait parfois contre elle des mouvements d'insupportable défiance. La pauvre enfant avait beau connaître les sentiments de la veuve de son frère et ses résolutions immuables, elle la voyait trop séduisante, elle lui trouvait un pouvoir de fascination trop irrésistible pour ne pas croire qu'il fût impossible à un homme de la voir et de rester indifférent. Elle n'avait pas même besoin d'en prendre souci ni de rien faire pour cela. Il lui suffisait de se montrer pour vaincre. Sans doute elle refusait l'hommage de tous ces cœurs qui se donnaient à elle ; mais n'était-ce point assez qu'ils se fussent offerts pour avoir perdu tout leur prix aux yeux d'une jeune fille délicate et fière comme elle, et dont le premier amour était pur comme un diamant intact.

C'était précisément parce qu'elle sentait tout cela et qu'elle le sentait avec une âpre vivacité, que Valentine souffrait sans vouloir se plaindre et sans daigner être consolée. Mais cela même la rendait digne de sympathie et de pitié de la part d'une âme aux sentiments élevés et généreux. On connaît maintenant la source haute et pure où Jeanne puisait son inaltérable indulgence.

Elle savait bien, la noble femme qui avait tant souffert, elle savait bien qu'il est des heures d'épreuves où toute intervention, si amicale, si bienveillante qu'elle puisse être, semble importune à notre douleur. Ce qu'il nous faut alors, c'est la solitude, la solitude si chère aux cœurs malades, et qui nous permet de goûter dans son amertume ce que le poète a si bien nommé « la joie de la douleur¹. »

Silencieuse, mais attentive, Mme d'Avray, tout en écrivant, jetait de temps en temps sur la jeune fille un regard scrutateur et profond, comme si

elle eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme, lire dans sa pensée intime, et juger des progrès que le mal faisait chez elle.

Valentine demeurait immobile et songeuse, les deux bras allongés, et ses mains mollement jointes sur ses genoux. Ses sourcils, rapprochés l'un de l'autre par une contraction légère, lui donnaient une expression pensive, à laquelle une ride verticale, se creusant sur son front blanc et pur, ajoutait je ne sais quoi de fatal, qui ne laissait point de contraster singulièrement avec les traits de ce jeune et beau visage. Mais l'arc sévère des lèvres, si serrées en ce moment que l'on eût pu croire que désormais aucun sourire ne devait plus faire fléchir leur rigidité marmoréenne, complétait l'ensemble de cette physionomie, si aimable d'ordinaire, et devenue si promptement tragique.

« Elle change à vue d'œil, se dit Mme d'Avray, qui ne laissait point que d'être effrayée de tout ce qu'elle voyait depuis quelques heures. A elle aussi, le vautour a donc planté ses griffes dans la poitrine ! Pauvre enfant ! si jeune... elle commence bientôt... Elle aura trop longtemps à souffrir ! »

Valentine releva la tête. Les regards des deux femmes se rencontrèrent.

Il y avait dans les yeux de Jeanne tant de douceur, de sympathie réelle et d'indulgente tendresse que la jeune fille se sentit profondément remuée.

Involontairement, comme si elle eût obéi à une impulsion toute-puissante, elle se leva, vint à Jeanne, se jeta à son cou, et la baisant au front et sur les joues :

« Oh ! que tu es bonne ! lui dit-elle dans un sanglot.

– Et toi, pauvre chérie, que tu es malheureuse ! » répliqua Jeanne en lui rendant ses caresses.

Un mouvement d'épaules fut toute la réponse de la jeune fille, qui se blottit comme un oiseau frileux contre la poitrine de sa sœur.

« Du courage ! cela se passera ! continua Mme d'Avray, en posant, à deux ou trois reprises, une main sur la tête blonde de Valentine.

– Tu sais pourtant, toi, que le chagrin dure ! fit celle-ci en relevant sur Mme d'Avray un œil humide et sombre, où le reproche se mêlait à la douleur.

– Tu ne me comprends pas ! reprit Jeanne ; si je dis que ton chagrin ne durera pas, c'est que j'espère en supprimer la cause, en te donnant à celui que tu aimes. »

Mme d'Avray n'avait pas encore achevé ces mots que déjà le sourire apparaissait sur les lèvres roses de Valentine, et qu'un éclair de bonheur rendait tous leurs feux à ses yeux bruns, tout à l'heure encore noyés de larmes.

« Comment, pauvre enfant, tu l'aimes tant que cela, dit Jeanne, et tu l'as aimé si vite !

– Oui, répondit Valentine en cachant son front empourpré dans le sein de Mme d'Avray, oui, tant que cela, et si vite ! Je suis une indigne, n'est-ce pas ? Mais, vois-tu, je dois l'aimer comme tu aimais, toi, celui que tu pleures encore tous les jours ! »

A ce souvenir, trop brusquement évoqué, de l'homme qui tenait une si grande place dans sa vie, ou, pour mieux dire, qui était sa vie même, un frisson passa sur les épaules de Jeanne. Elle prit les deux mains de sa belle-sœur dans les siennes, l'écarta un peu d'elle, comme pour la mieux voir, et, toute pâle, toute frémissante, ses yeux dans les yeux de la jeune fille :

« C'est vrai, ce que tu me dis là ?

– C'est vrai ! répondit Valentine d'un ton si net, d'une voix si ferme qu'il n'était déjà plus possible de douter de sa sincérité.

– Alors, répliqua Mme d'Avray, avec une assurance que, peut-être, elle n'éprouvait point il faut que tu l'épouses ! J'ai payé au malheur la dette de la famille, et j'ai assez souffert pour que tu ne souffres point ! »

Valentine s'empara d'une des mains de sa sœur, et la pressa sur son front, sur ses yeux, sur ses lèvres, avec une tendresse infinie, en murmurant :

« Chère, chère Jeanne ! »

Elle avait mis dans cette caresse et dans ce mot toute la reconnaissance, toute la tendresse, toute l'affection et toute l'ardeur de son âme.

Mme d'Avray passa vivement, et à deux reprises, sa main fiévreuse sur son front, comme si elle eût voulu en chasser d'importunes pensées, puis, faisant quelques pas avec Valentine à travers la chambre :

« Maintenant, dit-elle, sèche-moi ces yeux-là ! Que l'on ne s'aperçoive point que tu as pleuré. Le monde n'est pas bon, ma petite, là même où il est le meilleur. Il est pour le moins inutile de le rendre maître de nos secrets et d'en faire le confident, toujours indiscret, de nos sentiments. M'as-tu comprise ?

– Oui, petite sœur !
– Et m’obéiras-tu ?
– Oui, petite mère, comme au bon Dieu !
– A la bonne heure ! S’il en est ainsi, j’espère mener l’entreprise à bonne fin.

– Comment feras-tu ? demanda Valentine avec la curiosité d’une fille d’Ève, curiosité, du reste, bien naturelle en pareil cas.

– Si je le savais, je ne te le dirais pas ! fit Jeanne, qui lui mit un doigt sur les lèvres, comme pour lui recommander la discrétion, dont elle-même, la première, elle lui donnait en ce moment l’exemple. »

M. de Kermoine, que personne n’avait jamais accusé de fatuité, et qui ne s’en faisait point accroire sur son propre mérite, ne se doutait certes pas de la préoccupation dans laquelle il jetait deux femmes vraiment charmantes, et dont tous les hommes, s’ils avaient su ce qu’elles valaient, auraient dû lui disputer la précieuse conquête.

Cependant, leur refus de se joindre aux autres promeneurs, quand, la veille encore, elles avaient paru prendre un si réel intérêt et trouver tant de charme à leur excursion en forêt, ne) laissa point que de lui inspirer une certaine curiosité. Il en cherchait vainement la cause. Il ne croyait guère à ce besoin subit de correspondance ; il faisait à Mme d’Avray l’honneur de ne la point supposer capricieuse, et il se rendait à lui-même cette justice que rien dans sa conduite n’avait pu donner à la jeune femme le moindre motif d’avoir envie de l’éviter. Il y avait donc là quelque chose qu’il eût voulu comprendre. et qu’il ne comprenait pas. Aussi lorsqu’il retrouva les deux femmes, à l’heure du dîner, ne put-il se défendre de leur jeter, à l’une et à l’autre, un regard singulièrement interrogateur.

Mme d’Avray lui montra son beau front, impassible comme toujours, et sur lequel personne ne pouvait jamais voir que ce qu’elle voulait bien montrer. Quant à Valentine, elle avait un petit air brave qui lui allait le mieux du monde, et une apparente indifférence, trop profonde peut-être pour tromper un observateur doué de quelque finesse, mais qui avait du moins le mérite de ne permettre aux plus hardis que de simples conjectures.

Le résultat de tout ceci fut que les hôtes des Charmilles, après avoir prêté une certaine attention aux agissements de ce petit groupe, avaient fini par

s'en détourner, comme on fait de quelque aventure dont le commencement promettait, et qui menace de ne pas aboutir. Le monde est rempli de ces débuts qui ne mènent à rien, qui font un peu de bruit tout d'abord, et dont bientôt on ne parle plus.

Cependant, M. de Kermoine, plus intéressé que personne aux mystérieuses péripéties de ce drame intime et silencieux, dont il était, le ressort caché, tenait, en face des deux sœurs, une conduite aussi correcte que prudente. Il lui eût été difficile de ne pas s'apercevoir qu'un très-réel changement était survenu dans les façons d'être de Jeanne et de Valentine avec lui. Il n'en pouvait deviner la raison ; mais il lui suffisait d'avoir constaté le fait pour que la réserve qu'il mettait dans ses rapports avec toutes les femmes, et dont il ne s'était jamais départi avec Mme et Mlle d'Avray, lui parût plus indispensable encore. Si grande que fût sa modestie naturelle, et on ne l'avait jamais trouvée en défaut, il lui eût été bien difficile de ne pas comprendre que c'était lui qui avait jeté dans ces belles âmes les germes des troubles et des perturbations dont il ressentait maintenant les effets. Mais, ce premier point accordé et nous avouons qu'il est capital, il restait encore à M. de Kermoine bien des secrets à deviner, bien des mystères à éclaircir. Il lui eût été difficile d'admettre qu'une enfant comme Valentine, encore dans la prime-fleur de sa jeunesse, et à laquelle il n'avait accordé d'autre attention que celle dont la politesse d'un homme bien élevé lui faisait un devoir, pût s'être éprise pour lui d'un feu qu'il n'avait point allumé. Cette supposition ne pouvait même pas entrer dans son esprit. Quant à Mme d'Avray, bien que sa conduite envers elle eût été toujours empreinte du plus profond respect, il était bien forcé de convenir avec lui-même que s'il ne lui avait point manifesté trop ouvertement ses sentiments, – il savait quels égards il devait à sa robe de deuil, – il les avait du moins assez peu cachés pour qu'elle les devinât.

Elle les avait devinés, et elle n'en avait pas moins continué à lui témoigner, pendant quelque temps du moins, la plus aimable bienveillance. Pourquoi donc avait-elle changé ? Telle était la question qu'il se posait sans pouvoir se faire à lui-même aucune réponse satisfaisante.

Mais, en de semblables circonstances, sa ligne de conduite était indiquée, tracée d'avance. Puisqu'il n'avait pas été assez habile pour empêcher

l'aimable jeune femme de prendre ombrage d'une assiduité tempérée par tant de respect, il ne lui restait plus qu'une chose à faire, c'était de lui témoigner plus de réserve encore, et de ne point rendre même le plus discret de tous les hommages à une créature qui semblait les mériter tous, et qui ne daignait en accepter aucun. Il voulait désormais tout attendre du temps, qui plaiderait pour lui, et de Mme d'Avray, qui finirait peut-être par rendre justice à la loyauté comme à la chaleur de ses sentiments.

Une telle conduite devait être la sienne, puisqu'elle était tout à la fois la plus habile et la plus digne. Il était impossible, d'ailleurs, que l'intelligente jeune femme n'en devinât point les motifs, et que, les devinant, son âme délicate ne fût point touchée du sacrifice que l'on faisait pour lui témoigner une soumission si chevaleresque.

Le calcul se trouva juste. En présence de cette abnégation presque héroïque, Jeanne ne put s'empêcher de se faire tout bas cette réflexion, qui eût été pour M. de Kermoine, s'il l'avait connue, la plus douce des récompenses :

« Voilà donc un homme qui mériterait d'être aimé ! »

Quant à Valentine, qui était absolument étrangère à la tactique imposée aux passions, dans l'atmosphère raréfiée du monde où elle était appelée à vivre, elle ne pouvait pas comprendre les motifs secrets auxquels obéissait M. de Kermoine. Elle en était encore à cette période de la vie qui, malheureusement, dure si peu, où nous ne voyons en toute chose que la ligne droite, et où nous croyons volontiers que les autres ne sauraient agir autrement que nous-même. Il ne lui venait pas à l'esprit que l'on pût jamais avoir des raisons de changer, et qu'après avoir fait deux pas en avant, on sentît le besoin d'en faire trois en arrière.

Elle se sentait donc en ce moment toute dépaysée, et les suppositions de son jeune esprit, depuis quelques jours singulièrement en éveil, ne trouvaient point où se fixer. Elle se voyait livrée à cette complète incertitude qui, pour certaines âmes, est un véritable supplice, et après s'être demandé laquelle des deux, elle ou sa sœur, aimait M. de Kermoine, elle en arrivait à se dire que, sans doute, il n'aimait ni l'une ni l'autre.

Cette dernière conjecture, qui lui parut la vraie, jeta la jeune fille dans une sorte d'atonie découragée qu'elle ne connaissait pas encore, et qui lui

parut plus triste que tout le reste. Elle se demandait maintenant, elle à qui la vie prodiguait tous ses sourires, si c'était bien la peine de vivre ! En vain l'avenir se montrait à elle plein de promesses et d'espérances, sa pensée s'obstinait à ne voir que le présent, qui n'avait pour elle que des tristesses sans compensation. Elle n'éprouva bientôt qu'un immense ennui, et l'ennui est peut-être le sentiment que supportent le moins facilement les jeunes âmes.

Un événement inattendu vint lui apporter tout à coup, et quand déjà sans doute elle ne l'espérait plus, une distraction plus vive, peut-être, qu'elle ne l'eût souhaité.

XVI

Par une après-midi brûlante, où l'atmosphère, embrasée sous un ciel torride, faisait penser à du plomb fondu, les amis de Mme de Parsis, intimidés par la menace trop certaine d'un orage prochain, devisaient dans le salon, n'osant sortir, quand le valet de pied, qui était toujours de service dans l'antichambre, ouvrit la porte à deux battants, et annonça d'une voix retentissante, et bien convaincue de la grandeur de l'office qui lui était confié en ce moment :

« Madame la baronne d'Erlange ! »

Ce fut un tourbillon qui se précipita dans le salon : on eût pu croire que pas une table, pas un fauteuil, pas une chaise, depuis le seuil de la porte

jusqu'à l'angle opposé, où se tenait Mme de Parsis, n'allait rester debout sur son passage.

Après une de ces embrassades sonores, dans lesquelles les femmes trouvent parfois le moyen de se témoigner plus de tendresses encore, qu'elles n'en ont dans l'âme, le tourbillon se recula un peu, et voyant une douzaine de personnes en toilettes élégantes autour de la maîtresse des Charmilles :

« C'est une trahison, dit-elle, et Antoine n'aurait pas dû me laisser entrer, faite comme me voilà ! Je vous croyais seule, ma chère baronne, et dans mon désir bien naturel de vous embrasser plus tôt, je me suis présentée comme j'étais, c'est-à-dire sans être présentable !. J'en demande bien pardon à ces dames. que je suppose d'ailleurs l'indulgence même !

– Voulez-vous qu'on vous fasse conduire à votre appartement ? demanda Mme de Parsis, avec la courtoisie empressée d'une maîtresse de maison parfaite.

– Mon Dieu ! puisqu'on m'a vue, j'aime mieux jouir encore un peu de votre chère présence ! » fit la nouvelle venue.

Et, tout en parlant, elle se débarrassa d'un de ces grands surtouts en étoffe grise légère, dont les Anglaises et les Américaines se servent assez volontiers en voyage, pour se préserver de la poussière, et auxquels leur destination même a fait donner le nom qu'ils portent, car on les appelle des *dusters*. La baronne d'Erlange ne s'en tint pas là, et elle enleva d'une main leste le minuscule toquet penché sur son oreille gauche, passa la main dans ses cheveux pour en rétablir l'harmonie, et se tournant vers Mme de Parsis :

« Je-crois, lui dit-elle, que maintenant tout est en règle, et que nous pouvons procéder aux présentations. »

Mme de Parsis lui prit la main, et avec son bon sourire :

« Je vois, ma chère Rozane, que vous êtes toujours la même, vive comme le salpêtre et insaisissable comme le feu-follet... Vous êtes de celles avec qui l'on n'a pas le droit de laisser échapper l'occasion, car il pourrait fort bien se faire qu'on ne la retrouvât plus ! »

Et se tournant vers les femmes :

« Mesdames, dit-elle, je suis charmée de pouvoir réunir à vous une excellente amie, Mme la baronne d'Erlange, dont je n'avais pas voulu vous

annoncer l'arrivée, de peur de vous causer une déception, car elle m'a bien souvent promis de venir, sans jamais tenir parole.

– Cela prouve, chère amie, que je fais bien rarement ce que je veux, » répondit Mme d'Erlange, avec un enjouement plein de grâce et d'un naturel parfait.

Puis, promenant sur les femmes un regard qui semblait naïvement admirateur :

« J'aurais été trop punie ! ajouta-t-elle, si j'avais été condamnée aujourd'hui à manquer une fois de plus à ma parole ! »

Mme de Parsis lui nomma successivement tous les hommes qui se trouvaient en ce moment dans le salon.

« C'est tout ? fit la nouvelle venue, quand le dernier lui eût tiré sa révérence.

– Vous n'êtes pas encore contente ? lui demanda Mme de Parsis en riant.

– On le serait à moins, chère amie ; mais, ajouta-t-elle en clignant de l'œil, je croyais que les Charmilles avaient encore l'honneur de posséder M. de Kermoine...

– En effet, il est ici !

– C'est Yvon, que je veux dire, le plus jeune de sa race, quoiqu'il ait passé fleur... Il faut bien lui donner son petit nom, si on tient à le distinguer des autres membres de la famille. Ces Kermoine forment en Bretagne une véritable tribu d'Israël !

– C'est précisément le vôtre qui est ici, Yvon lui-même, que j'ai vu naître, et que j'aime comme un fils ! Vous le verrez tout à l'heure. Il ne doit pas être bien loin ; il s'est pris d'une passion pour mes carpes, qui valent celles de Fontainebleau, et il doit être du côté de la pièce d'eau à les faire dîner... Elles mangent avant nous ! »

Mme d'Erlange resta encore une dizaine de minutes au salon, causant avec les uns, regardant les autres, occupant tout le monde de sa personnalité remuante et provocante, après quoi elle se rendit à l'invitation de la baronne et gagna ses appartements.

Rozane était une de ces femmes qui ne sauraient passer nulle part inaperçues. Elle avait quitté le salon depuis longtemps déjà qu'on parlait encore d'elle.

« C'est une Parisienne du genre évaporé, de l'esprit comme un ange, de la malice comme deux démons, et de la coquetterie comme dix femmes, fit Mme de Mareuil, la plus vieille amie de la baronne de Parsis, et qui avait son franc-parler avec et envers tout le monde.

– Comme dix femmes, c'est impossible ! fit M. de Presles en riant, et, à force de vouloir trop prouver, vous finirez par ne rien prouver du tout. »

La peinture de Mme de Mareuil, pour être un peu montée en couleur, n'en rendait pas moins assez fidèlement l'original.

L'œil au guet, la plume au vent, le chapeau si haut perché sur la tête qu'il semblait toujours prêt à s'envoler par-dessus les maisons, Mme d'Erlange était le type de ces femmes, comme il y en a tant aujourd'hui, qui semblent la démonstration vivante de l'existence du mouvement perpétuel, vainement cherché par les physiciens. L'agitation était son élément ; le repos la chose la plus antipathique à sa nature. La vivacité de son esprit lui permettait d'effleurer mille choses ; sa mobilité lui défendait de s'arrêter à aucune. Sa causerie ailée voltigeait sur tous les sujets, mais sans en approfondir un seul ; elle jetait des éclairs, mais ne donnait aucune lueur durable. En somme, c'était une de ces individualités un peu tapageuses, dont on se fatigue à la longue, mais dont le début dans une relation a toujours quelque chose qui vous éblouit. Il était difficile avec elle de se défendre tout d'abord d'un peu de surprise, et elle était bien certaine d'être remarquée partout.

Le plumage chez ce curieux oiseau répondait-il au ramage ? C'est une question qu'en général les gens d'esprit ne songeaient même pas à se poser, tant ce brillant ramage les séduisait tout d'abord. Ils se disaient qu'une femme qui avait tant reçu d'un côté pouvait vraiment laisser désirer quelque chose de l'autre. Ceci, j'en ai peur, équivaut à dire que Rozane n'était pas positivement belle ; mais elle était pire ! Il y avait des moments où il était difficile de lui refuser une véritable puissance de fascination. Assez grande, large d'épaules, avec une taille à tenir dans les dix doigts, des pieds et des mains d'enfant, elle était d'une grâce et d'une souplesse de mouvement qui ne se trouvent que chez les créoles, et chez certains animaux de la race féline, les tigresses, par exemple, et les panthères, avec lesquelles ceux qu'elle avait égratignés trouvaient parfois qu'elle n'était point sans quelque ressemblance. Franchement rousse, elle avait la blancheur éblouissante que

promettait la couleur de ses cheveux ; son front, sous son diadème de tresses fauves, avait l'éclat du marbre. Son visage, qui s'écartait trop notablement du bel oval, type idéal des races caucasiques, était trop sensiblement élargi aux pommettes, qui faisaient saillie ; on pouvait reprocher à son nez, un peu court et trop largement ouvert, le frémissement des narines mobiles accusant une sensualité trop prédominante. La bouche eût peut-être paru trop grande, si l'on avait eu le temps de s'en apercevoir ; mais on ne remarquait que la rougeur ardente de deux lèvres qui tranchaient comme un trait de pourpre sur la pâleur de la joue. Quand le rire les ouvrait, on voyait briller deux rangées de dents un peu irrégulières, trop petites et trop pointues, mais dont le ton d'ivoire annonçait la solidité. Si celle que la nature en avait armée avait vu le jour dans une autre condition sociale, on aurait peut-être eu la preuve une fois encore que les plus petites dents sont celles qui croquent le mieux les plus gros héritages. Le menton court, fort et un peu relevé, annonçait tout à la fois et l'énergie et le caprice d'une volonté bien trempée. Les deux yeux qui éclairaient ce visage achevaient de lui donner le caractère saisissant d'originalité qui frappait tout le monde. Frangés de longs cils bruns et surmontés de sourcils superbes d'un ton plus foncé, qui contrastait avec la nuance mordorée de la chevelure, quand le voile des larges paupières se soulevait, ils laissaient voir deux prunelles étincelantes, qui avaient la lueur vive et verte de l'émeraude. Cet éclat tout particulier, qui jetait un feu de pierreries, surprenait toujours et troublait quelquefois les infortunés sur lesquels ces yeux de magicienne dardaient leurs rayons.

Telle était la femme dont l'arrivée imprévue venait de jeter un nouvel élément d'émotion dans un milieu où déjà ne manquait pas le *grain*, comme disent les matelots, d'où sort parfois l'orage.

Mme d'Avray la vit entrer, l'écouta babiller et la laissa sortir avec la parfaite indifférence qui semblait devenue le fond même de son âme, et dont bien peu de choses en ce monde paraissaient pouvoir la faire sortir.

Quant à Valentine, moins bien armée contre les chocs qui peuvent, à tout instant, assaillir la sensibilité d'une femme, elle n'eût pu se vanter de conserver en cette circonstance une aussi magnifique impassibilité. Le premier abord de l'inconnue eut le don de lui déplaire singulièrement. Son

ton lui parut exécrable, et elle se sentit pour elle une invincible antipathie. Elle était d'ailleurs, en ce moment, dans une disposition d'esprit qui la rendait hostile à tout nouveau visage. Assiégée déjà de tant de craintes, de tant de préoccupations et de soucis, elle n'était que trop portée à voir partout des menaces et des dangers pour les trop faibles chances de bonheur qui lui restaient.

Si elle eût été dans la pleine et paisible possession de ce bonheur, elle n'aurait pas voulu en laisser approcher Mme d'Erlange. Cette personnalité audacieuse et turbulente lui semblait un trouble-fête, dont toute femme prudente devait se garer. Elle lui faisait l'honneur, que celle-ci, d'ailleurs, méritait bien, de la trouver dangereuse. La façon assez cavalière dont Rozane avait parlé de M. de Kermoine, l'appelant familièrement de son petit nom, s'informant de lui dès l'abord, demandant de ses nouvelles, s'étonnant de ne le point voir aux Charmilles, comme si elle avait su de science certaine qu'il devait y être, – et qu'elle n'y fût venue que pour lui, – tout cela n'avait rien qui fût de nature à calmer les susceptibilités une fois mises en éveil de l'ombrageuse créature. Elle en voulait à Mme de Parsis d'avoir ouvert sa porte à une femme si prompte à se compromettre que, n'était le nom qu'elle portait, et sa position très-établie dans le monde, elle l'eût prise volontiers pour une aventurière.

Cette hostilité à première vue ne reposait, il est vrai, sur rien de sérieux, et Valentine eût été peut-être fort embarrassée pour en donner des raisons acceptables : ce n'était pour elle qu'une affaire d'instinct. Mais, chez les jeunes filles, l'instinct, cette chose spontanée, n'est-il point, presque toujours, plus fort que la raison !

Pour nous, qui connaissons le passé de la trop séduisante Rozane, nous sommes bien obligé de reconnaître que Valentine n'était que trop justement avertie d'un péril réel par ses secrètes défiances.

A une autre époque de sa vie, Mme d'Erlange avait rencontré M. de Kermoine. Ce gentilhomme de belle mine et de grande allure ne lui avait pas déplu. Dans ces cas-là, Rozane n'avait pas l'habitude de prendre d'ambassadeur : elle faisait savoir directement aux gens ce qu'elle avait à leur dire. Elle était de l'école qui prétend que les grandes affaires doivent se

traiter de puissance à puissance, et que les congrès n'ont jamais servi que les intérêts des neutres.

Malheureusement pour elle, M. de Kermoine n'avait pu mettre à profit ses excellentes dispositions. Il se trouvait alors sous l'empire d'un sentiment absorbant, exclusif et dominateur, qui ne lui avait point permis de remarquer suffisamment la préférence, si flatteuse pourtant, dont il était l'objet.

Des femmes d'un esprit moins indépendant se seraient peut-être senties froissées dans leur amour-propre, sinon blessées dans leur amour. Il n'en fut rien avec Mme d'Erlange : elle prit très-philosophiquement son parti de cette petite mésaventure. Elle comptait assez de succès à son actif pour oublier un échec ! D'ailleurs, à regarder froidement les choses, elle n'avait rien à reprocher à M. de Kermoine. Il ne l'avait point quittée pour une autre. Il était resté fidèle à ses sentiments : avait-elle le droit de le lui reprocher ? Son cœur à elle, n'avait pas été intéressé dans l'affaire, qui était une affaire de tête. Elle ne pouvait donc avoir ni amertume envers lui, ni rancune contre lui. Le souvenir qu'elle en gardait était bon. Cela seul faisait leur éloge à tous deux.

Ils ne se revirent qu'au dîner. M. de Kermoine, que personne n'avait averti de l'arrivée de la baronne, éprouva quelque surprise en la voyant, mais une surprise mêlée de plaisir. Un homme garde toujours un sentiment reconnaissant à la femme qui l'a distingué, alors même que les circonstances ont rendu sa bonne volonté inutile. Mme d'Erlange, de son côté, fut ravie de revoir l'ami qui ne lui avait jamais été indifférent, et elle ne le lui cacha point. Ceci n'avait rien que de très-naturel, et semblables choses arrivent tous les jours dans le monde. Tout ce que l'on eût pu reprocher à la joie de Rozane, c'eût été peut-être une expansion quelque peu bruyante. La note était, d'ordinaire, moins vive dans le milieu où elle se trouvait maintenant ; on y conservait plus de calme, et les sentiments pouvaient s'y exalter, sans pour cela que la parole haussât de ton.

Les hôtes des Charmilles sourirent discrètement de cette nouveauté, tout en se demandant quel effet des nuances aussi visibles allaient produire sur le beau ténébreux, « plus ténébreux encore depuis quelques jours ».

Une seule personne ne partagea point l'indulgente indifférence avec laquelle les témoins désintéressés de ce petit manège en suivaient les diverses péripéties, et en attendaient le résultat.

C'était Valentine.

Profondément honnête, et intransigeante comme toutes les jeunes filles, qui n'admettent pas que les femmes mariées (la baronne mal assortie dans son union n'avait pas encore l'avantage d'être veuve) se permettent de telles entreprises sur les hommes à marier, qu'elles considèrent un peu comme leur bien, et sur lesquels parfois elles jettent silencieusement leur dévolu, avec une franchise audacieuse et naïve, elle s'indignait contre Mme d'Erlange, comme si cette accapareuse lui eût dérobé son bien. Elle se tenait à quatre pour ne pas crier : Au voleur !

Nous devons avouer que M. de Kermoine se laissait voler assez tranquillement.

Sans qu'on pût voir là, de sa part, le plus léger calcul ; sans qu'on pût l'accuser d'aucune complicité volontaire et coupable avec l'agent provocateur, ni lui reprocher le machiavélisme de cette coquetterie mondaine, dont les hommes sont aussi capables que les femmes ; par ennui, par désœuvrement, peut-être aussi par la fatigue qui suit ces alternatives d'espoir et de désespérance, à travers lesquelles il venait de passer, M. de Kermoine semblait faire aux avances gracieuses de Mme d'Erlange un accueil qui contrastait avec sa réserve habituelle et sa froideur accoutumée.

Tout le monde s'en étonnait ; Valentine s'en irrita. Cette nouvelle venue, si malvenue, la mettait hors d'elle-même ; jugeant les choses sous l'influence de sa propre passion, elle eût volontiers qualifié ces tentatives de criminelles ; soupçonné d'une connivence blâmable ceux qui ne s'y opposaient pas, et condamné à une peine sévère M. de Kermoine lui-même, qui, au lieu de se défendre comme il l'aurait dû, imitait l'exemple de ces places mal fortifiées qui aiment mieux capituler que de s'exposer au bombardement, et se rendent à l'ennemi dès la première sommation.

La rivalité de Mme d'Erlange avait ceci de particulièrement insupportable pour Valentine que Rozane était fort spirituelle, qu'elle visait juste, que tous ses coups portaient, qu'elle avait la riposte aussi prompte

que l'attaque facile, et que l'on courait toujours risque de payer les frais de la guerre que l'on aurait eu l'imprudence de lui faire.

Ajoutez que son entrain, sa verve, sa gaieté, et cet esprit argent-comptant qu'elle jetait à pleines mains, comme un prodigue qui sait bien qu'il en aura toujours, lui donnaient une position très-forte dans cette réunion des Charmilles, où l'on aimait la vie joyeuse, et où la robe noire de Mme d'Avray eût fait tache, sans la beauté, le charme et la distinction de celle qui la portait.

On fut donc ravi de voir passer le dé de la conversation entre des mains qui le tenaient si bien.

Retenue par sa timidité naturelle, et par la modestie dont une jeune fille comme elle ne doit se départir sous aucun prétexte, Valentine comprenait bien qu'elle aurait commis une faute de conduite aussi impardonnable que dangereuse en engageant une lutte quelconque, sous quelque prétexte que ce fût, avec une ennemie qu'il était plus aisé de détester que de vaincre. Ce qu'il y avait de plus simple, c'était de lui céder la partie, avant d'avoir essayé les chances que l'on pouvait avoir de la gagner soi-même.

Le résultat de cette nouvelle manière de vivre fut que l'heure des repas, qui réunissait tous les hôtes de Mme de Parsis, et les soirées que l'on passait ordinairement ensemble, si agréables autrefois à Valentine, qui en attendait impatiemment le retour, devinrent bientôt pour elle un insupportable supplice. Elle y retrouvait Rozane, étincelante d'esprit, l'éclair aux yeux, le sourire aux lèvres, amusant tout le monde, lançant une épigramme à celui-ci, décochant à celle-là un compliment qui cachait un trait acéré sous ses fleurs, toujours entourée d'un cercle que chacun s'empressait de grossir, et ne laissant aux autres femmes que les hommes dont elle n'avait pas voulu.

M. de Kermoine n'avait pas même le soupçon de ce qui se passait dans le jeune cœur de l'aimable enfant, qui s'était si follement donnée à lui. Toujours occupé de Mme d'Avray, mais, en ce moment, ne se faisant plus guère d'illusion sur ses sentiments, assez indifférent à ceux qu'il pouvait bien inspirer à la piquante Rozane, il ne lui demandait pas autre chose que la distraction d'une soirée trop longue, ou l'oubli momentané des soucis trop réels que lui causait une ingrate trop charmante. Mais il ne prenait point à ces vives causeries l'intérêt que Valentine se persuadait qu'elles

avaient pour lui. Cependant, comme toutes celles dont le cœur souffre, la jeune fille, mécontente des choses qu'elle voyait, cherchait dans son imagination des explications qui ne la satisfaisaient pas davantage, et qui l'éloignaient de plus en plus de la vérité.

Jeanne, en femme qui vit pour les autres, et qui n'a plus aucun intérêt personnel et direct à défendre en ce monde, se trouvait dans une situation d'esprit excellente pour tout observer, car rien ne venait troubler la justesse de son coup d'œil. Elle voyait bien que les coquetteries de Mme d'Erlange n'effleuraient que l'épiderme de M. de Kermoine, et qu'un seul mot d'elle aurait vite effacé des impressions bien passagères. Mais, ce mot, pouvait-elle donc le dire sans manquer à la noble franchise qui avait été la règle de conduite de toute sa vie ? Ce mot n'eût-il pas réveillé chez l'honnête Breton des espérances qui ne devaient aboutir qu'à la plus amère des déceptions ? Quel remords pour elle si elle devait jamais se reprocher d'avoir causé volontairement le malheur d'un homme droit et loyal entre tous, esprit élevé et cœur simple, facile à tromper, et incapable de tromper les autres, d'autant plus prompt à la souffrance qu'il avait déjà plus souffert ? Est-ce que l'ardeur et la sincérité des sentiments qu'elle lui avait inspirés méritait une telle récompense ? Non sans doute ! C'était assez, c'était trop déjà qu'une première fois elle eût failli compromettre son repos ; elle ne voulait point charger sa conscience d'une seconde faute, qui s'aggraverait en se renouvelant. En songeant au mal dont elle était ainsi parfois la cause involontaire, la noble et loyale créature se prenait elle-même en horreur, et se regardait comme un être fatal, né pour la perte des autres, et qu'il aurait fallu retrancher du commerce des humains...

Mais Valentine était là ; Valentine, la sœur de ce mari adoré ; Valentine, pour qui elle se sentait vraiment un cœur de mère, et à laquelle, en ce moment, il fallait bien qu'elle se l'avouât, elle était plus nécessaire que jamais. Elle voyait clairement ce qui se passait dans cette âme tourmentée. Elle en était peut-être aussi surprise qu'affligée. Elle ne l'avait pas crue capable d'un sentiment aussi intense, si voisin de la passion.

« Eh ! n'était-ce point de la passion, en effet, que la chère créature portait maintenant les stigmates trop reconnaissables ? La pâleur envahissait ses joues, et le sourire fuyait sur ses lèvres. C'était à peine si, dans les heures de

solitude et d'intimité qui jadis leur étaient si chères à toutes deux, Mme d'Avray parvenait à lui arracher quelques paroles. La pauvre enfant eût voulu fuir les Charmilles, et un attrait puissant et douloureux, plus fort que sa volonté, l'y retenait toujours. Si malheureuse qu'elle y fût, elle sentait bien qu'ailleurs elle serait plus malheureuse encore ? Est-ce qu'un œil tant soit peu clairvoyant pouvait se tromper à de tels signes ?

Jeanne n'en était donc plus aux suppositions ; c'était l'évidence absolue qu'elle avait devant elle. Valentine aimait M. de Kermoine, autant qu'une créature de Dieu peut en aimer une autre.

Mais, en des conjonctures si délicates, que pouvait donc faire la sœur même la plus dévouée ? Une première expérience ne laissait point que de rendre Mme d'Avray quelque peu craintive. Bienveillante autant qu'une femme pût l'être, ne souhaitant rien plus vivement au monde que d'assurer le bonheur de celle qui lui avait été confiée par une main toujours chère, incapable de la moindre rancune, elle ne pouvait cependant oublier tout à fait qu'elle avait surpris un regard de défiance dans les yeux de la jeune fille, un pli amer sur ses lèvres, une inconsciente jalousie dans son âme.

Ceci, je le sais bien, n'avait eu que la durée d'un éclair ! mais Jeanne avait autant de sensibilité que de délicatesse ; il n'était pas besoin d'un grand effort pour la blesser, et il était trop certain qu'une récidive de la part de la jeune fille eût porté un coup bien cruel à sa tendresse. Elle eût d'ailleurs détruit à tout jamais cette confiance si nécessaire à deux êtres qui vivent de la même vie intime, l'un près de l'autre, et, pour ainsi parler, l'un dans l'autre !

Jeanne attendait donc l'occasion de servir efficacement sa jeune sœur... mais, cette occasion, elle n'osait pas la faire naître.

Elle n'en continuait pas moins attentivement son rôle d'observatrice ; elle voyait bien que l'abîme allait se creusant toujours. Le moment ne tarderait pas à venir où il serait impossible de le combler. On comprend sans peine que tout cela devait rendre Mme d'Avray assez perplexe ; elle ne savait plus à quel parti s'arrêter. Le mieux, sans doute, eût été de quitter immédiatement les Charmilles. Il est des dangers qu'il ne faut pas aborder de front ; le courage consiste à s'y dérober. Il est des ennemis que l'on ne doit combattre que par la fuite. C'est la maxime des sages.

Malheureusement la fuite n'était déjà plus possible. On avait dit bien haut que l'on achèverait le mois chez Mme de Parsis ; ceci remettait le déplacement à une dizaine de jours. Un départ trop brusque pouvait inspirer des idées fâcheuses, et donner lieu, peut-être, à des jugements qui ne seraient qu'à demi téméraires. Si l'on a dit avec raison que le plus bel éloge que l'on pût faire de la femme, c'était de n'en parler ni en bien ni en mal, combien ce mot profond n'est-il pas plus juste encore lorsqu'il s'agit d'une jeune fille ! La jeune fille, c'est la glace qu'un souffle ternit ; c'est la fleur que flétrit le plus léger contact. Mme d'Avray ne voulait point que Valentine fût l'objet d'aucune supposition fâcheuse, le texte d'aucun commentaire malicieux. Elle se disait, d'ailleurs, qu'il y a des épreuves que certaines âmes hautes et fières ne sauraient supporter longtemps. Il lui semblait impossible que Valentine, se voyant ainsi dédaignée, et s'apercevant que M. de Kermoine prenait si peu de souci d'elle, n'en éprouvât tout d'abord un dépit qui finirait par se changer peu à peu en indifférence. On partirait au moment convenu. Ceci vaudrait mieux qu'un éclat, de quelque nature qu'il fût, dont il serait toujours resté quelque chose sur la robe virginale de la sœur de Julien d'Avray. N'était-elle point encore à l'âge où l'on oublie ?

Très-juste en soi, le raisonnement de Jeanne eût été peut-être d'une application possible dans toute autre circonstance ; mais avec Valentine il péchait par la base. Valentine était de celles que le ciel a faites pour n'aimer qu'une fois. Ses émotions vives étaient aussi trop profondes pour que rien pût les effacer. L'absence même n'avait point de prise sur elle. On l'a dit avec raison : l'absence ne détruit que ce qui serait mort sans elle. On l'a comparée au vent, qui éteint les petites flammes, et qui rend les incendies plus terribles : jamais comparaison ne fut plus juste.

M. de Kermoine, cependant, fidèle à la résolution qu'il avait prise de ne point fatiguer Mme d'Avray d'un hommage qu'elle n'agréait pas, tout en gardant vis-à-vis d'elle l'attitude respectueuse et courtoise de l'homme bien élevé devant une femme du monde, mettait autant de soin maintenant à éviter tout ce qui eût pu rappeler un tête-à-tête ou un *à-part* qu'il en eût apporté jadis pour faire naître l'occasion de l'entretenir un instant. Et comme Valentine était toujours avec Jeanne, en fuyant l'une, il fuyait

l'autre également. Valentine ne pénétrait pas les motifs de cette conduite, qui, du reste, n'auraient eu rien de consolant pour elle : elle ne voyait que les résultats, et elle en souffrait.

Elle avait, du reste, en ce moment, plus d'un sujet d'être malheureuse.

M. de Kermoine, bien qu'il ne fût pas d'humeur folâtre, avait cependant pour principe que, dans le monde comme à la cour, il faut porter son deuil en rubans roses. Déjà plus maître de l'impression que Mme d'Avray avait produite sur lui, il cherchait par tous les moyens d'en effacer jusqu'aux dernières traces. Dans la journée, il était de toutes les parties que l'on voulait faire, et, le soir, après le dîner, il se mêlait volontiers à la portion la plus bruyante et la plus folle de la compagnie et tenait tête aux plus gais compagnons. Il est sans doute bien inutile de dire que, dans cette mêlée brillante, Mme d'Erlange se trouvait toujours au premier rang. C'était d'ordinaire entre elle et M. de Kermoine qu'avaient lieu les plus belles passes d'armes de ces tournois, dont les lances étaient des traits d'esprit, et qui avaient pour juges de camp Mme de Parsis et ses amis.

Valentine prenait assez rarement part à ces jeux, qui se trouvaient assez peu de son goût. Il lui semblait maintenant que son rôle était de s'effacer de plus en plus. Absorbée volontairement dans quelques-uns de ces élégants et futiles petits travaux, auxquels les femmes demandent surtout une contenance, elle se perdait en quelque sorte dans l'ombre de sa sœur. Mais, si elle ne disait rien, elle écoutait tout, et les moindres détails de ces petites scènes étaient observés, saisis, commentés par elle avec une finesse et une sûreté d'analyse qui ne laissaient rien échapper.

Ces épreuves trop répétées finissaient, en se prolongeant, par épuiser la dose de patience, assez modeste d'ailleurs, que le ciel avait départie à l'aimable enfant.

« Est-ce que vraiment tu comptes t'éterniser ici, ma chère Jeanne ? demanda-t-elle à Mme d'Avray un soir que peut-être elle se sentait encore plus irritée que de coutume.

– Mais quelques jours encore, si tu veux bien, répondit celle-ci. Nous ne pouvons avoir l'air de fuir comme des coupables ; on mettrait la gendarmerie à nos trousses pour s'assurer que nous n'emportons point la coupe de Benjamin.

– Nous n'emporterons rien, et nous n'enlèverons personne ! » répondit Valentine avec un peu de sécheresse.

Jeanne lui mit une main sur l'épaule et la regarda avec une attention profonde.

Elle avait le front pâle, les traits légèrement contractés, un sourire amer sur ces lèvres roses, si bien faites pour exprimer l'épanouissement du bonheur. Un léger cercle de bistre cernait ses beaux yeux, et la fièvre brûlait et troublait ses prunelles, dont Jeanne avait admiré plus d'une fois la transparence et la pureté.

« Tu souffres donc bien ? lui demanda sa sœur, qui lui passa un bras autour des épaules, et l'attira contre sa poitrine, où elle l'étreignit longtemps.

– Oh ! oui, répondit la jeune fille, beaucoup ! je hais les autres, et j'ai horreur de moi !

– Voilà de mauvaises paroles ! dit Mme d'Avray avec une douceur extrême, et je regrette de te les entendre prononcer... Je crois que tu souffres, en effet ; mais la souffrance n'est-elle pas la loi de ce monde ? Tu aurais pu l'apprendre, continua-t-elle, en regardant tout près de toi. »

La prunelle de Valentine prit tout à coup l'éclat sec et froid de certains aciers, qui semblent percer et couper ceux qui les regardent. Elle demeura un moment silencieuse, glaciale et hautaine ; puis, tout à coup, comme si elle eût répondu, non pas à ce qu'on lui disait, mais à sa propre pensée :

« Comme il m'a trompée ! murmura-t-elle à demi-voix.

– Es-tu sûre qu'il t'ait trompée tant que cela ? répondit Jeanne doucement.

– Il me semble que tu l'as bien vu ! » reprit la jeune fille.

Jeanne eut un mouvement de tête sur la signification duquel il n'eût pas été impossible de se tromper ; mais elle ne prononça pas une parole.

Valentine fut quelque peu surprise de ce silence, et, se rapprochant de sa sœur :

« As-tu donc oublié notre promenade en forêt, aux gorges d'Apremont ? Tu n'as donc pas vu comme il m'entourait de prévenances et de soins ! Je lui en voulais presque de ne pas s'occuper de toi davantage !

– Tu es bien bonne ! fit Jeanne avec un imperceptible sourire ; mais quitte ce souci... Tu sais que je suis en dehors de toutes ces questions et que je n'attends plus rien de personne... ni de M. de Kermoine. ni d'aucun autre !

– Il y a eu des jours où il ne parlait qu'à moi ! continua la jeune fille toute à sa pensée, et s'exaltant peu à peu dans la fièvre du sentiment qui remplissait son âme en la dévorant.

– C'est vrai ! » fit Mme d'Avray d'un ton indifférent, visiblement distraite, en femme résolue à faire toutes les concessions, plutôt que de soulever une controverse dangereuse ou seulement inutile.

Valentine remarqua-t-elle le son de la voix, l'accent de la parole, l'expression du visage de sa sœur au moment où cette réponse lui fut faite ? Je ne sais ; mais un éclair traversa ses yeux, si doux quand son âme était tranquille, si orageux quand elle était troublée, et ils vinrent chercher ceux de Jeanne, et se fixèrent sur eux, tout pleins de muettes questions.

Le regard de Jeanne, jusqu'au fond duquel on pouvait lire, était si loyal et si pur, il y avait tant de bonté compatissante sur sa bouche pensive et triste qu'il sembla à Valentine qu'un voile se déchirait devant elle, et que la veuve de son frère se révélait pour la première fois à son âme sous un aspect de grandeur dont elle n'avait pas encore eu le soupçon. Elle rougit d'elle-même ; elle eut honte d'une supposition injuste, également indigne et de celle qui se la permettait et de celle contre qui on osait se la permettre. Aussi, avec un de ces mouvements emportés, irréfléchis, fougueux, qui étaient bien dans sa nature vive et violente, mais dont la spontanéité généreuse lui faisait pardonner tant de choses :

« Ah ! lui dit-elle, je sais ce que tu vauds, âme grande et belle ! et je me demande comment j'ose me tenir debout devant toi, car je me sens indigne de baiser la terre que tes pieds ont foulée !

– Tais-toi, folle ! » dit Jeanne, qui la prit dans ses bras et l'étreignit contre son cœur.

Valentine sentit que des larmes chaudes tombaient sur son front, et elle tint un moment sa tête cachée dans la poitrine de sa sœur.

Doucement, mais pourtant avec une certaine force, Mme d'Avray la contraignit à relever son front, et, la tenant toujours dans ses bras :

« Voyons ! lui dit-elle avec une certaine fermeté, un peu de raison maintenant ! et, tout de suite, promets-moi de ne plus recommencer !

– Je te le promettrais bien... mais...

– Mais tu recommencerais encore ! enfant terrible, méchante enfant, qui fais tant de mal, à toi d’abord, et à ceux qui t’aiment !

– Oh ! si je n’en faisais qu’à moi !

– Il n’y a jamais soi toute seule ! il y a toujours les autres. à qui l’on ne pense point assez !

– S’il n’y avait que moi, la souffrance ne me ferait pas peur... je la braverais volontiers... Il y a des moments où je voudrais l’appeler !

– C’est inutile ! fit Mme d’Avray, je t’assure qu’elle vient bien toute seule. Mais ne répète jamais ces paroles impies... déraisonnables... insensées... tu t’en repentirais cruellement un jour... le jour des vrais malheurs !

– Tu as raison, toujours raison ! mais, va ! je ne te ferai plus de peine, à toi si bonne, si noble, si généreuse... si sublime !

– Tu vas toujours plus loin que le but, fit Jeanne en s’efforçant de sourire. Je voudrais être tout ce que tu dis là. J’y tâche... sans y parvenir. Je tâche aussi de faire ton bonheur... mais je commence à trouver que ce n’est pas très-facile !

– Je te jure que si ! fit Valentine avec une adorable ingénuité ; il faudrait, au contraire, bien peu de chose pour me rendre la plus heureuse des femmes !

– Bien peu de chose... et lui ?

– Eh ! sans doute, méchante, tu le sais bien !

– Malheureusement, je ne l’ai pas dans ma poche, moi, ce monsieur-là, et il ne me paraît pas si aisé à prendre que tu te l’imagines !

– Oh ! ne peux-tu pas tout ce que tu veux, ma petite fée ?

– Je ne m’en aperçois guère ! fit Mme d’Avray, dont le beau visage prit une expression singulièrement mélancolique.

– Ne trouves-tu point cette baronne d’Erlange absolument insupportable ? fit Valentine, passant à un autre ordre d’idées, comme disent les philosophes, avec une pétulance d’enfant gâtée.

– Mais, ceci ne me semble pas l’avis de ces messieurs, fit Mme d’Avray avec un sourire assez fin.

– C’est qu’ils ont vraiment bien mauvais goût ! poursuivit la jeune fille ; une femme sans retenue, sans pudeur... Je ne comprends même pas que Mme de Parsis, dont on n’a jamais dit de mal, se permette de la recevoir.... et avec nous, encore !

– C’est vraiment impardonnable !

– Tu ne remarques pas comme elle se jette à la tête des hommes !

– Il y en a à qui ces manières-là ne déplaisent pas trop ! Ils trouvent que cela leur évite l’ennui des premiers frais.

– Et c’est toi qui oses dire de telles horreurs ! s’écria Valentine, avec une surprise à laquelle se mêlait une réelle indignation.

– Peut-être exagères-tu quelque peu les choses ! fit Jeanne en prenant la main de sa belle-sœur ; mais vous êtes par trop absolues, mesdemoiselles, parce que vous ne connaissez pas la vie, et que vous n’admettez jamais les transactions qu’elle impose parfois. et que subissent même les plus fières.

– Je ne te comprends pas ! est-ce que, par hasard, tu trouverais bien ce que fait cette femme ?

– Non ! seulement j’ai peut-être moins de raisons que toi de le trouver mauvais ! Il y a, d’ailleurs, une chose à laquelle je crois que tu ne prends pas assez garde.

– Laquelle donc ?

– C’est que, très-souvent, ces femmes, qui ont dans le monde une très-grande liberté de parole, sont aussi, très-souvent, celles dont la conduite est le moins reprochable. Avec elles, tout se passe, comme on dit, en conversation. Rappelle-toi la fable de la rivière et du torrent. Il n’est souvent pire eau que l’eau qui dort. Je ne connais pas beaucoup Mme d’Erlange, et je n’accepterais point d’être sa caution, mais il ne serait peut-être pas très-juste de conclure de ses paroles à ses actes.-Tu sais que les jugements téméraires sont de gros péchés.

– Je sais aussi, fit Valentine en s’animant peu à peu, que sa façon d’être avec M. de Kermoine est celle d’une femme qui ne craint point de braver l’opinion des autres..... et j’avoue que je suis étonnée de l’indulgence qu’il lui montre.

– Indulgence que tu t’attendrais à retrouver chez tous les hommes... si tu les connaissais un peu mieux.

– Je ne leur en fais pas mon compliment.... Triste espèce, en vérité !

– Dont il est vraiment fâcheux qu’on ne puisse se passer ! » fit Mme d’Avray, en comprimant un sourire.

Un mouvement d’épaules, qui n’avait rien de flatteur pour le sexe qui donne des sapeurs à l’armée, fut toute la réponse de Valentine.

La conversation languit un moment entre les deux belles-sœurs, puis elle tomba tout à fait. Mais Valentine n’avait point épuisé encore un sujet qui lui tenait tant au cœur ; aussi, faisant un effort sur elle-même, reprit-elle bientôt :

« Je croyais vraiment M. de Kermoine moins banal, et je sens que j’aurai quelque peine à lui pardonner l’erreur dans laquelle je suis tombée à son sujet.

– Voilà, reprit Jeanne, une sévérité dont, à sa place, j’aurais tout lieu de me sentir flattée.

– Qu’il en savoure donc la douceur à son aise, dit Mlle d’Avray avec autant d’impétuosité que de hauteur ; car ce sera, j’imagine, la dernière marque de préférence qu’il aura reçue de moi.

– Je voudrais pour lui qu’il pût te voir et t’entendre, quand tu parles ainsi, dit Mme d’Avray, en regardant Valentine, et je crois qu’il aurait vite oublié Mme d’Erlange... si tant est qu’il s’en souvienne quand elle n’est plus là. »

L’animation des sentiments qui remplissaient son âme, amour et colère, désir et dépit, indignation et jalousie, donnaient, en effet, à la physionomie de la jeune fille, pour quiconque savait lire les mystères d’une âme à travers les hiéroglyphes du visage, une expression toute nouvelle et singulièrement intéressante, et Mme d’Avray était sincère quand elle exprimait le regret que l’homme qui soulevait en elle ces tempêtes ne pût du moins en contempler le reflet sur ses beaux traits passionnés. Mais elle ne pouvait envoyer chercher l’honnête Breton pour lui dire :

« Voyez votre ouvrage, monsieur ; applaudissez-vous du mal que vous avez fait... ou tâchez d’y porter remède ! »

La seule chose qui fût maintenant en son pouvoir, c’était de calmer un peu la contrariété vive éprouvée par Valentine, – et elle n’avait pas de plus

sûr moyen d'y réussir que d'atténuer à ses yeux les torts d'un trop cher coupable, torts qui lui semblaient si cruels, et qu'elle exagérait pourtant, avec je ne sais quel plaisir farouche.

Cela même ne laissait point que d'offrir quelques difficultés, et il ne fallait pour réussir rien moins que le tact, la réserve et la discrétion que Jeanne savait mettre à toute chose. Il fallait excuser l'homme, sans pour cela détruire, ni même diminuer chez la jeune fille aucun des principes de haute morale, de droiture absolue et de scrupuleuse loyauté qui sont pour la femme ce qu'est pour l'homme la fleur intacte de l'honneur. Il fallait la faire pénétrer dans les mystères un peu profanes de la vie mondaine ; l'amener à comprendre que tous les hommes n'étaient pas destinés à peupler les couvents, et qu'on ne pouvait condamner M. de Kermoine à faire preuve d'un puritanisme exagéré vis-à-vis d'une femme qui ne lui montrait que de la bonne grâce.

« Trop de bonne grâce ! répliqua Mlle d'Avray avec une vivacité qui eût fait sourire toute autre personne que la sœur aimante qui lui portait, jusque dans les égarements de son esprit, un si constant et si tendre intérêt.

– Trop de grâce, si tu le veux ! fit Mme d'Avray, docile comme un écho.

– Et dire que cette femme est mariée ! s'écria Valentine.

– Aimerais-tu mieux qu'elle fût veuve ?

– J'aimerais mieux qu'elle fût à cent lieues d'ici !

– Il n'est pas en mon pouvoir de l'y envoyer !

– C'est vrai ! mais ne pourrais-tu pas inventer un moyen de la rendre moins dangereuse ?

– Crois-tu que ce soit possible ?

– Oh ! je ne sais pas, moi ! Je ne suis pas si habile que ma petite sœur... et ce que je chercherais en vain, elle le trouverait aisément, dit Valentine avec une câlinerie de ton et de geste que personne ne prenait mieux qu'elle, quand elle voulait séduire ou charmer.

– On essaiera, fit Mme d'Avray avec la condescendance d'une mère indulgente pour l'enfant qu'elle idolâtre... Mais ne parlons plus de cela ce soir... Tu t'énerves inutilement, et demain tu auras les yeux rouges et battus... Mauvaise condition pour livrer une bataille, quand la bataille doit rester à la plus belle. Va dormir, malheureuse ! ou va rêver, folle ! »

Je ne sais si Valentine rêva beaucoup ; mais, ce qui est certain, c'est qu'elle ne dormit guère. Si les bonnes paroles de sa sœur l'avaient calmée quelque peu, il s'en fallait de beaucoup qu'elles l'eussent tirée de toute inquiétude. Non-seulement Mme d'Erlange lui paraissait une rivale bien autrement sérieuse que sa sœur ne l'imaginait, mais il n'était que trop certain que M. de Kermoine accordait une complaisante attention à cette dangereuse sirène. Comment l'en détourner maintenant ? Comment le rendre ou, pour mieux dire, le donner à celle dont, sans le vouloir, sans le savoir, il avait pris l'âme et la vie ?

Voilà ce que Valentine n'aurait certainement pas pu dire. Bien qu'elle eût tourné et retourné le problème sous toutes ses faces, il ne lui était pas encore possible d'en trouver la solution.

Rendons-lui du moins cette justice qu'elle avait dans sa sœur une très-grande confiance, et qu'elle ne demandait pas mieux que de s'en rapporter uniquement à elle pour sauver la situation. Elle était bien disposée à lui obéir les yeux fermés.

La nuit de Jeanne ne fut pas moins troublée que celle de Valentine. Il y a des gens qui savent souffrir des malheurs d'autrui, s'inquiéter pour eux, et attacher à leurs succès le même prix que s'il s'agissait d'eux-mêmes.

Mme d'Avray savait bien qu'elle n'aurait eu qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, pour arracher M. de Kermoine aux nœuds galants que la baronne d'Erlange lui avait jetés autour du cou. mais non autour du cœur ; – elle voyait bien qu'il ne s'agissait là que d'une coquetterie à fleur de peau, – à laquelle son âme, cette âme profonde, si sérieusement passionnée, ne prenait aucune part. Mais pouvait-elle vraiment dire ce mot, pouvait-elle faire ce signe sans engager quelque peu sa liberté, sans faire à M. de Kermoine une de ces promesses tacites, dont il pourrait venir un jour lui demander la réalisation, et qu'elle ne pourrait pas tenir ? Une telle conduite était-elle vraiment honnête ? Que pourrait-elle répondre à ce galant homme, s'il lui reprochait un jour cette sorte de double jeu où elle aurait incontestablement perdu quelque chose de cette dignité morale, de cette loyale franchise, sans lesquelles une femme comme elle ne pouvait pas vivre ? Elle avait donc plus que jamais besoin d'un tact exquis et d'une prudence consommée. Est-ce qu'une fois déjà elle n'avait pas donné lieu à

une de ces interprétations fâcheuses qui, en se répétant, pouvaient la faire juger sévèrement ? Malgré la droiture d'une conduite dirigée par les motifs les plus nobles et les plus généreux, ne donnerait-elle point aux autres le sujet de l'accuser d'une coquetterie condamnable ? Sa réputation était-elle donc un bien qu'elle pût compromettre légèrement et comme à plaisir ? Elle sentait que le nom qu'elle portait devait être respecté par les autres comme par elle-même. Mais il fallait pour cela qu'elle le rendit toujours respectable.

Ce n'était pas tout encore !

Elle connaissait M. de Kermoine : elle savait, depuis longtemps déjà, ce que valait ce cœur loyal, ardent et chevaleresque ; elle avait pour lui une réelle sympathie, et une estime qui devait la conduire à l'affection : dans cette âme fière et contenue, elle retrouvait une sœur de son âme ; en s'examinant elle-même, elle se rendait compte de ce qu'il pouvait souffrir... et elle ne voulait point qu'il souffrît par elle. Elle savait le mal que lui ferait une déception nouvelle, et elle était bien résolue à éviter tout ce qui pourrait la lui causer. Elle devait donc s'imposer une circonspection extrême, ne se jamais départir de la prudence dont elle s'était fait une loi, et ne se permettre ni un mot trop significatif, ni un regard qui pût être une promesse, ni un sourire que l'on pût regarder comme un aveu. Elle ne voulait ni lui causer une souffrance, ni s'attirer un ennui... et elle voulait en même temps qu'il pût trouver auprès d'elle un attrait assez grand pour se détourner de Mme d'Erlange : il fallait qu'elle pût l'arracher à celle que déjà peut-être il regardait comme une conquête, sans l'autoriser à croire qu'il remplacerait cette conquête-là par une autre. On comprend maintenant les difficultés de la situation, et la rare habileté dont elle avait besoin pour les vaincre. Mais cette sorte de politique transportée dans la vie intime en emportait tout le charme. Elle était d'ailleurs absolument antipathique à la franche nature de Jeanne, toute de premier mouvement, ennemie des compromis et des détours.

Mais la vie a parfois de ces duretés, contre lesquelles on protesterait en vain ; elle nous force à les subir comme le plus cruel, et en même temps le plus inévitable châtiment de ces positions fausses, dont on ne prévoit point

le péril au moment où l'on s'y engage, mais dont on ne se dégage jamais sans y laisser quelque chose... souvent le plus cher et le meilleur de soi.

Mme d'Avray s'endormit donc, ce soir-là, en proie à un trouble profond. Elle sentait la nécessité d'agir, et d'agir promptement, si elle ne voulait point voir tomber Valentine dans une mélancolie désespérée. Mais dans quel sens agirait-elle ? C'est ce qu'elle-même ne savait pas encore. Se confier à l'événement, et s'en remettre à l'occasion, c'était peut-être ce qu'il y avait de plus sage encore. L'occasion ne vient-elle pas toujours à qui sait l'attendre ?

M. de Kermoine, cependant, beaucoup trop modeste pour s'imaginer qu'il fût capable de préoccuper tant de gens, et trop persuadé, par malheur, de la profonde indifférence de la seule personne qu'il eût voulu intéresser à lui, laissait faire et laissait passer. Il eût fallu vraiment le connaître bien peu pour s'imaginer que Mme d'Erlange pût lui inspirer rien de sérieux. Il avait deviné depuis longtemps que l'étoffe aimable mais légère dont elle était faite eût promptement plié et rompu sous le poids d'une passion véritable, digne du nom d'amour. Elle n'était pas de celles à qui un homme comme lui se décide jamais à engager sa vie. Il ne lui témoignait donc, à vrai dire, que la courtoisie un peu banale et l'empressement sans conséquence que tout homme d'un certain monde ne peut, sous peine de passer pour un rustre, refuser à la femme qu'il a connue jadis, et que le hasard lui fait rencontrer dans une société où elle a d'autant moins d'amis qu'elle y est une nouvelle venue. Il y a des choses commandées ; des situations forcées ; des obligations auxquelles on n'a pas le droit de se soustraire.

Forte d'une expérience de la vie que, plus jeune, Valentine ne pouvait avoir encore, Jeanne ne se trompait point sur la nature des impressions et des sentiments de M. de Kermoine, et elle ne s'effrayait point pour sa sœur de l'apparente préférence qu'il accordait à Mme d'Erlange. Elle savait qu'il lui serait bien aisé de le détacher d'elle, et, si elle redoutait quelque chose, c'était de réussir trop vite et trop bien dans cette tâche facile, quand il lui plairait de l'entreprendre. La crainte des conséquences était la seule chose qui l'arrêtât.

Pour le petit groupe choisi des privilégiés qui menaient la vie châtelaine dans ce beau domaine des Charmilles, dont Mme de Parsis avait fait la plus

aimable résidence de la grande banlieue parisienne, le moment qui suivait le déjeuner était certainement un des plus agréables de la journée. On laissait couler, en attendant la promenade, deux ou trois heures de causerie indolente et de flânerie paresseuse. Les femmes s'abritaient dans deux jolis salons, qui communiquaient entre eux par des portières toujours relevées, tandis que les hommes prenaient lentement leur café, ou savouraient des puros, des londrès ou des panatelas sous la verandah, protégés contre les feux du midi par les festons odorants des clématites, les touffes embaumées des chèvrefeuilles remontants, qui fleurissaient comme dans leur première saison, et par des pampres retombants, que déjà l'automne teintait des riches couleurs de l'or et du pourpre. C'était l'instant propice à la causerie familière et aux gais propos, qui s'entrecroisaient d'un groupe à l'autre.

C'était ce moment-là que Mme d'Erlange choisissait d'ordinaire pour s'abandonner à sa verve la plus brillante, et à sa plus éclatante fantaisie ; c'était aussi l'heure de ses plus vives attaques dans la petite guerre, toujours menée si lestement, qu'elle aimait à faire à M. de Kermoine. Celui-ci, sans la moindre arrière-pensée, et ne se proposant d'autre but que de faire passer le temps le plus gaiement possible, lui répondait sur le même ton, au grand amusement de la galerie, qui prenait plaisir à marquer les coups, et qui criait : « *Touché !* » quand elle voyait qu'on avait frappé juste.

Mme d'Avray n'accordait d'ordinaire à ces ébats que le degré d'attention nécessaire pour ne pas sembler impolie ; mais elle ne se mêlait point à ces jeux d'esprit, dont la gaîté forçait parfois la note qu'elle-même s'était juré de ne jamais dépasser. Valentine, vivement contrariée de voir le trop complet accaparement de M. de Kermoine par Mme d'Erlange, mais qui n'avait pas l'aplomb nécessaire pour le lui disputer, prenait un petit air réservé, quelques-uns auraient dit pincé, qui l'eût rendue quelque peu ridicule, si une fille aussi charmante qu'elle avait jamais pu l'être.

Cet état de choses étant bien établi depuis quelque temps déjà, on fut assez étonné de voir un jour Mme d'Avray prendre tout à coup à la conversation une part très-vive et très-animée. Mais, comme elle avait beaucoup d'esprit, et du meilleur, cet étonnement se mélangea de beaucoup de plaisir. Si l'on se plaignait de quelque chose, c'était à coup sûr de la

réserve extrême qui lui faisait cacher des trésors dont tout le monde eût voulu jouir.

Sans s'attaquer à M. de Kermoine, tactique trop simple, et qui aurait eu le tort de découvrir immédiatement son jeu, elle saisit au bond une des balles audacieusement lancées par Mme d'Erlange, et la lui renvoya avec une justesse et un à-propos qui mirent du premier coup les rieurs de son côté.

La baronne, quelque peu surprise, ne perdit point pour cela son sang-froid de belle joueuse ; elle répliqua vivement, et, bien qu'il n'y eût eu aucune déclaration préalable, la guerre se trouva tout d'abord allumée.

Ce n'était point l'esprit qui manquait aux parties belligérantes. Toutes deux en avaient à revendre. Mais celui de Mme d'Avray était plus fin et de meilleur aloi : il avait surtout le mérite d'être frappé au coin de la belle monnaie qui circule toujours dans le monde avec une suprême aisance, sans qu'il soit jamais nécessaire de décréter le cours forcé. C'était l'esprit qu'on aime dans la bonne compagnie, où l'on n'admet que celui-là ; un esprit plein de justesse, de goût et de mesure ; s'arrêtant toujours une minute avant que les plus prudes n'eussent envie de l'arrêter ; ne dépassant jamais les limites permises ; sachant mieux que personne et ce qu'il fallait taire et ce qu'il fallait dire.

Mme d'Erlange, à laquelle jusqu'ici personne n'avait osé tenir tête, et qui, pareille en cela à tous les conquérants, avait peut-être abusé de ses forces, commençait à fatiguer le monde de sa domination, parce qu'elle avait joui de ses triomphes sans modestie et sans modération. Il en est de ces brillants *conversationnistes* (le mot est fait), habitués à tout éclipser dans les salons, comme de ces victorieux sur les champs de bataille, à qui de trop nombreux et de trop faciles succès finissent par donner une sorte d'infatuation personnelle, et qui en arrivent bientôt à ne plus douter de rien et à tout se permettre. C'est là, dans la vie des conquérants et dans celle des gens d'esprit, un moment des plus dangereux. C'est, en effet, celui où les vanités froissées et les amours-propres blessés forment pour se défendre, ou pour se venger, des coalitions terribles, sous lesquelles tombent parfois les plus puissants et les plus heureux. Austerlitz d'abord. et puis Waterloo !

Mme d'Erlange avait de l'esprit depuis trop longtemps pour que ce monde changeant ne fût pas charmé de voir qu'une autre allait en avoir plus

qu'elle. C'est l'histoire de tous les longs règnes.

Mme d'Avray, avec cet infailible instinct qui, en pareil cas, ne manque jamais de nous avertir, comprit que son intervention soudaine, inattendue et hardie, avait fait plaisir à toute la compagnie. Elle devina que la faveur mondaine, cette girouette mobile, qui tourne alors même qu'il n'y a pas de vent, venait maintenant de son côté ; elle sentit qu'elle aurait tous les succès qu'elle voudrait avoir.

Elle en fut heureuse.

Non point, certes, pour elle-même, à qui ces choses étaient désormais si absolument indifférentes, mais pour Valentine, dont elle crut pouvoir ainsi mieux servir les intérêts. Il lui fallait une auréole au front ; mais c'est sur une autre qu'elle en voulait projeter le vif et doux rayonnement.

L'événement sembla tout d'abord lui donner raison, car M. de Kermoine prêta une attention visible à cette phase nouvelle, dans laquelle Mme d'Avray entrait si résolûment. Cette seconde manière d'être lui plaisait beaucoup plus que la première ; mais il ne s'abandonnait point sans réserve à sa joie. Une expérience cruelle lui avait appris qu'avec une femme comme celle-ci on pouvait toujours craindre et des retours brusques et des revirements complets. Est-ce qu'une fois déjà l'intérêt qu'elle prenait à sa conversation ne lui avait pas fait croire à l'intérêt qu'elle lui portait à lui-même ? Quelle déception cependant avait suivi cette trop flatteuse erreur !... Il ne voulait point perdre le fruit de cette leçon sévère, ni se livrer à de trop folles espérances.

Lui aussi, cependant, subissait l'influence de la vivacité d'esprit et de l'entrain tout nouveau qu'il remarquait chez Jeanne. Il n'avait point sans doute une confiance absolue et une sérénité parfaite : ces dons précieux ne dépendent pas de nous, et on les retrouve malaisément quand une fois on les a perdus. Mais, à force d'expérimenter la vie, il avait fini, malgré la très-vive et très-réelle sentimentalité de sa nature, par acquérir une sorte de philosophie pratique dont il se trouvait assez bien. Il voulait maintenant jouir un peu du bonheur présent, tant qu'on le lui permettrait. Il comprenait que les joies humaines, toujours de courte durée, sont des fleurs qu'il faut cueillir à l'heure où elles s'épanouissent, sans songer à l'orage qui troublera le lendemain... peut-être ! Heureux celui qui sait prendre de telles

résolutions, et qui, les ayant prises, sait aussi les tenir ! Il donne moins qu'un autre barre sur lui à la destinée.

Un peu étonnée tout d'abord, Mme d'Erlange avait bondi sous la riposte de Jeanne. Mais ce n'était point la crainte qu'elle éprouvait en ce moment ; c'était l'impression joyeuse d'un champion vaillant qui ne redoute pas les coups bien portés, et qui va gaiement à la bataille contre un lutteur digne de lui. Reconnaisant le mérite de l'adversaire qu'elle avait à combattre, elle ne voulut point rester au-dessous de sa brillante réputation, et tout le monde trouva qu'elle se surpassait elle-même. On n'eût pu lui reprocher qu'une chose, c'était peut-être d'apporter dans la lutte trop d'empportement et d'ardeur.

Mme d'Avray, avec non moins de dons naturels et plus de dons acquis, avait aussi l'avantage d'une plus grande possession d'elle-même. Si ses traits semblaient moins rapides, ils étaient dirigés par une main plus sûre ; aucun d'eux ne s'égarait loin du but. Mais, comme il arrive souvent dans ces passes d'armes courtoises, elle finit par se piquer au jeu : elle fut spirituelle pour le plaisir de l'être, avec une verve que Mme d'Erlange elle-même n'avait jamais égalée dans ses plus beaux moments.

« Vous nous tirez, ma chère, un véritable feu d'artifice, lui dit Mme de Parsis en manière de remerciement ; vous éclatez comme une fusée ; je vois tournoyer des soleils, et je suis obligée de mettre mon éventail devant mes yeux pour ne pas être éblouie ! »

Il est vrai que, pour la première fois peut-être depuis la mort de son mari, Mme d'Avray, dont on avait longtemps cité dans son monde les mots heureux et les vives reparties, se retrouvait en possession de ses moyens. Elle osait enfin être franchement elle-même. C'était une véritable résurrection.

Valentine ne reconnaissait pas sa belle-sœur. Elle était comme fascinée par ce succès : elle en était heureuse aussi, parce qu'elle était persuadée que Jeanne ferait servir ce succès au triomphe de ses plus chers désirs, et puis aussi parce qu'elle l'aimait véritablement.

Instinctivement, M. de Kermoine s'était rapproché de Mme d'Avray, comme on fait d'une artiste qui vient d'exécuter un morceau à sensation, et

que les spectateurs privilégiés veulent voir de plus près et féliciter tout particulièrement.

Jeanne entra dans son rôle, et elle accueillit ce revenant avec le sourire aimable et quelque peu stéréotypé de la virtuose qui fait le dénombrement consciencieux de ses admirateurs, et qui veut se les attacher à jamais.

Quant à Valentine, assise auprès de sa sœur, toujours facile à l'illusion, et que l'on rendait heureuse avec peu de chose, elle montra à M. de Kermoine ses beaux yeux brillants de plaisir... comme si c'était pour elle qu'il fût revenu. Celles-là sont faciles à tromper, qui commencent par se tromper elles-mêmes.

On se trouvait si bien ensemble aux Charmilles ce jour-là que, pour ne point se séparer, peut-être aussi par galanterie pour Mme de Parsis, qui ne sortait jamais, et que l'on ne quitterait point si l'on restait ainsi au salon jusqu'au dîner, on renonça, d'un commun accord, à la promenade habituelle.

« Où serait-on mieux qu'ici ? avait demandé M. de Lesparre.

– Nulle part ! répondit un chœur de voix joyeuses.

– Alors, demeurons-y ! fit M. de Presles ; seulement n'y dressons point trois tentes, comme dans l'Évangile, car chacun de nous voudrait être dans celle de Madame !.

– Encore deux heures de représentation ! se dit Mme d'Avray, en dissimulant sa contrariété. Si cette chère enfant me doit un jour son bonheur, elle ne se doutera pas de ce qu'il m'aura coûté. Enfin, ce que je fais là, ce n'est pas seulement pour elle, c'est encore pour *lui* qui l'aimait tant ! »

Si modeste qu'elle fût, Jeanne était bien forcée de convenir avec elle-même de ses triomphes, et de s'avouer que tout ce monde ne renonçait aux chevaux, aux voitures et au clipper, que l'on apercevait se balançant sous voile, à son mouillage, de l'autre côté de la rivière, que pour avoir le plaisir de l'écouter plus longtemps.

« Ces gens-là sont vraiment bien bons ! se dit-elle, et à leur place je ne m'accorderais pas tant d'attention ! »

Mais, quoi qu'elle en eût, Mme d'Avray sentait bien qu'elle ne pouvait se dérober à sa gloire : il fallait la subir jusqu'à l'heure où la cloche du dîner

sonnerait le premier de ses deux coups, celui que ces dames appelaient l'*habillé*, parce que c'était lui qui leur donnait le signal de commencer ou d'achever la toilette du soir, qui était ordinairement la troisième de la journée.

Après les preuves de gaieté, d'entrain et d'esprit qu'elle venait de donner à tout le monde, Jeanne eût regardé comme chose d'absolument mauvais goût de rentrer maintenant dans son rôle de veuve éplorée. Elle avait un autre personnage à soutenir... et elle le soutint.

XVII

Cependant, comme il est difficile, pour spirituel que l'on soit, de maintenir éternellement une conversation à l'état aigu, et de renouveler sans cesse ce bouquet du feu d'artifice, dont nous parlions tout à l'heure, il vint un moment où une causerie plus grave, plus sérieuse, moins montée de ton, mais aussi plus sensée, succéda naturellement à ces éblouissements de la première heure.

Sous cette nouvelle forme, incontestablement plus sympathique à sa manière d'être, de voir et de sentir, Mme d'Avray se montra supérieure encore à ce qu'elle avait été tout d'abord. C'est que maintenant elle ne forçait plus aucune note : c'est qu'elle était complètement elle-même ; c'est qu'elle restait dans la vérité absolue de sa nature. On avait commencé par admirer la vivacité étincelante de son esprit : on finit par rendre hommage à ses qualités solides et sérieuses.

Si le premier aspect avait de quoi séduire tout le monde, il faut bien avouer que la seconde manière devait charmer davantage et retenir plus sûrement un homme comme M. de Kermoine. Il avait pu être surpris tout d'abord par cette soudaine expansion, à laquelle il était loin de s'attendre ; cette verve et ce brio, qu'il n'avait même pas soupçonnés chez une femme réservée d'ordinaire jusqu'à la froideur, l'avaient surtout étonné. Il trouvait là quelque chose de surprenant à force d'être nouveau. Mais, au fond, son étonnement s'était mêlé de quelque effroi. Ce n'était point là l'idéal de femme qu'il avait rêvé. Pour la vie de tous les jours, il eût préféré, chez l'*aimée*, plus de douceur et moins d'éclat ; un cœur plus tendre et un esprit moins scintillant. Jeanne lui plaisait donc beaucoup mieux *maintenant* qu'au début de sa joûte brillante avec Mme d'Erlange. Il lui semblait retrouver ainsi la femme des premiers jours, celle qui lui avait tant plu ; c'était le même sérieux dans les sentiments, la même grâce réservée et contenue dans leur expression, mais sans ce voile de tristesse, jeté sur ses traits, et dont l'ombre glaçait vite, dans une âme timide, la naissante sympathie. Maintenant, au contraire, tout l'attirait vers Mme d'Avray ; rien ne l'en détournait. La seule chose qu'il souhaitât, c'était de la voir rester toujours la même, je veux dire, ce qu'elle était à présent.

Quant à lui, sa nature discrète, réservée, et même un peu timide, l'empêchait toujours de se livrer entièrement : il ne prit donc pas une part plus active à cette seconde phase de la conversation, bien qu'elle fût beaucoup plus dans ses goûts. Mais, recueilli pour ainsi dire en lui-même, il ne perdait point une seule des paroles de Jeanne : on eût dit qu'il les buvait sur ses lèvres, et qu'il les gravait dans son cœur... où il devait les retrouver toujours.

Cette après-midi s'acheva pour lui dans un enchantement.

« Oui, se dit-il en manière de conclusion, et comme pour résumer les diverses impressions que lui avait fait éprouver tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait entendu, oui, c'est bien la femme que je dois aimer ! c'est bien celle en qui je trouverai toutes les conditions de bonheur que peut souhaiter un homme... Elle a souffert... cela se voit trop ! Sa douleur a été vive et profonde, et elle ne songe pas plus à la montrer qu'à la cacher... Mais quelle femme peut donc se vanter de porter un deuil éternel ? Elle

commence à se consoler ! N'ai-je pas vu tout à 1 heure d'aimables éclaircies dans son ciel ? Heureux celui qui pourra la réconcilier avec la vie !... Heureux celui qui pourra l'arracher pour jamais à ces idées sombres, qui viennent trop souvent l'assaillir ! Une affection profonde et dévouée, les douceurs d'une existence dont une main amie s'efforcerait de bannir tous les soucis, est-ce que cela ne suffirait point pour effacer chez elle toutes les traces du malheur, et sécher les dernières larmes dans ses beaux yeux, où je voudrais voir briller encore l'éclair du bonheur, mais rallumé par moi ! »

Pendant que M. de Kermoine se livrait à ces réflexions, assis sur un banc rustique, à l'ombre d'un berceau de jasmin, dont les étoiles parfumées tombaient à ses pieds comme une pluie d'argent, laissant errer ses regards sur la Seine frissonnante et sinueuse, qui s'enfonçait au loin sous les grandes arches du pont de Valvins, Jeanne, retirée dans sa chambre, s'était jetée sur un canapé, et pressant son front dans ses deux mains :

« Dieu ! se disait-elle, quel ennui qu'une pareille vie ! quand donc pourrai-je la quitter ? quand me sera-t-il permis de rentrer dans cette chère solitude, où tout me parle de lui, et où je puis être à lui seul... à lui tout entière ? »

Mais Valentine, dont le jeune cœur se gonflait de folles espérances, avait suivi sa sœur, et craignant de la voir se plonger de nouveau dans ce courant d'idées noires dont il était aussi difficile de l'arracher que dangereux de l'y abandonner trop longtemps, elle s'agenouilla doucement à ses pieds, écarta ses deux mains, et baisant ses yeux que la fièvre brûlait :

« Courage, petite sœur ! lui dit-elle tout bas ; cela finira bientôt. Et puis ! si tu savais comme tu étais belle, tantôt ! On ne regardait plus que toi !

– A quoi cela sert-il d'être belle, quand on ne l'est pour personne ? » répliqua Mme d'Avray, en renversant sa tête pâle sur le dossier du canapé.

Mais Jeanne était une vaillante nature, incapable, quand elle se proposait un noble but, de s'abandonner longtemps à des émotions amollissantes. Ce n'étaient là que les surprises d'un moment, sur lesquelles sa rare énergie avait vite fait de reprendre le dessus. Elle se releva donc brusquement, rejeta en arrière sa longue chevelure brune qui s'était dénouée, baigna dans l'eau fraîche ses yeux brillants, et, répondant par un baiser sur le front, à la tendre caresse de sa sœur :

« C'est bien mal à moi, n'est-ce pas, de t'attrister toujours ? » lui dit-elle avec une douceur extrême.

Et comme Valentine essayait de protester :

« Oh ! non ! ne dis rien ! fit-elle ; je sais bien que c'est mal ! Mais, vois-tu, il y a des moments où mon chagrin est plus fort que moi. Il me reprend, et je suis vaincue de nouveau... Mais ce ne sont là que de passagères faiblesses ; tu sais bien que mon courage me revient toujours quand il le faut. »

Valentine serra ses deux mains, et lui jeta un regard profond : ce fut toute sa réponse.

« Allons ! essayons nos yeux et mettons du rouge ! la représentation va commencer ! reprit Mme d'Avray, d'une voix nerveuse et un peu sèche : il ne faut pas manquer notre entrée. »

Valentine, en entendant ces mots, qui lui révélaient toute entière cette âme ardente et profonde, ne put se défendre d'un mouvement involontaire d'admiration attendrie.

« Grand cœur ! s'écria-t-elle, si le monde te connaissait, il serait à tes pieds. C'est toi qu'il faut aimer ; c'est toi qui mérites d'être heureuse !

– Je l'ai été, murmura la veuve de Julien d'Avray d'une voix faible comme un soupir ; je l'ai été, mon cher ange, et maintenant c'est ton tour ! Ne t'occupe donc plus de moi, et ne songe qu'à te faire belle ! »

Une heure plus tard, les deux femmes rejoignaient au salon le reste de la compagnie. Leurs émotions les avaient encore embellies, et jamais peut-être elles n'avaient paru plus charmantes l'une et l'autre, égales mais non pareilles, chacune fidèle à son type, et offrant avec l'autre un contraste qui les rendait plus piquantes toutes deux. Chose rare, et qui n'arrive pas toujours, même avec les femmes qui s'aiment le mieux, et se plaisent davantage ensemble, elles se faisaient réciproquement valoir.

Mme de Parsis leur savait gré à toutes deux du lustre qu'elles donnaient à sa petite réunion intime. Avec elle, on était sûr que la maîtresse de maison ne perdait jamais ses droits. Elle fit de son mieux pour que le feu sacré ne s'éteignît point à l'heure du dîner, et elle y réussit à ce point que la table des Charmilles ne fut jamais animée d'une gaieté plus franche et plus communicative. Depuis le premier service jusqu'au dessert, la conversation

eut un tour nerveux et une vive allure, qui la maintinrent à la hauteur où elle s'était élevée le matin.

Mme d'Avray n'avait pas trompé Valentine, en lui disant qu'elle allait continuer à jouer son rôle, et qu'elle le jouerait jusqu'au bout. Elle n'eut pas une minute de défaillance, et resta toujours sur la brèche, prompte à l'attaque, alerte à la riposte, toujours au guet, jamais en défaut, répondant à tout le monde, et faisant face partout à la fois.

Mme d'Erlange, de son côté, n'était pas femme à céder la partie, tant qu'il lui restait une chance de la gagner. La difficulté, loin de l'abattre, doublait ses forces par l'excitation un peu fébrile qu'elle lui donnait. Elle aussi, jusqu'à la dernière minute, tint son drapeau d'une main haute et ferme, en face du drapeau ennemi. Mais si, comme Valentine l'avait craint un moment, la sémillante Parisienne avait eu des visées sur M. de Kermoine, la sagesse lui ordonnait maintenant d'y renoncer, car sa conquête d'un jour semblait maintenant absolument sous le charme de Mme d'Avray. Était-ce là ce que la jeune fille avait voulu ?

Après le dîner, Mme de Parsis laissa entendre, avec discrétion, mais assez clairement, cependant, pour qu'il ne fût pas possible de s'y tromper, qu'on lui serait fort agréable si on lui ménageait, avant le thé, un petit intermède musical. Elle voulait bien finir une journée déjà si bien remplie.

C'était assurer un nouveau triomphe à Mme d'Avray et, cette fois, un triomphe éclatant, et sans rivalité possible, car Mme d'Erlange était absolument étrangère à la musique. Cette aimable personne trouvait sans doute que l'on ne chante que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, et comme elle avait une très-haute opinion de son esprit, opinion bien justifiée d'ailleurs, nous avons hâte de le dire, elle n'avait jamais accordé beaucoup d'importance à l'art de filer des sons ou d'enfiler des notes, comme elle disait elle-même avec une irrévérence de langage que nous ne saurions trop désapprouver. Les touches blanches et noires du piano avaient le don d'agacer particulièrement ses nerfs, et quand elle avait la malheureuse idée de fredonner un air, elle prouvait à tous ceux qui l'entendaient qu'elle avait la voix la plus fausse du Royaume, de l'Empire, ou de la République – selon la constitution qui régissait la France au moment où elle ouvrait sa jolie bouche.

Elle se vengeait de cette infériorité en traitant la musique de bruit incommode, qui nuisait à la conversation, et dont on avait grand tort de ne pas se préserver dans les salons.

Ces jolis paradoxes, fort bien lancés, d'une voix âpre et mordante, apte à tout dire, et qui, au besoin, emportait le morceau, pouvaient faire rire, et faisaient rire un moment, en effet. Mais quand un artiste d'un réel talent s'approchait du piano ; quand une virtuose digne de ce nom attaquait un morceau pathétique, qu'elle mettait son âme dans son chant, et que tous les cœurs vibraient avec le sien, les méchants bons mots de Mme d'Erlange étaient promptement oubliés, et l'émotion véritable l'emportait sur la raillerie sèche et dissolvante, qui règne, hélas ! trop souvent en despote dans nos salons.

Ce qui arrive souvent arriva une fois de plus ce jour-là.

« Si je ne craignais d'être importune, avait dit Mme de Parsis, en s'approchant de Jeanne d'Avray, je vous prierais de nous jouer quelque chose, car je suis certaine d'avance du plaisir que vous feriez à tout le monde.

– J'ai peur que ce plaisir ne soit moins grand que vous ne le croyez, répliqua Mme d'Avray, en quittant sa place ; mais j'ai trop peu de talent pour avoir le droit de n'être pas modeste, et ce que je sais ne vaut vraiment pas la peine de me faire prier pour le dire. »

Ses mains fines s'étaient déjà posées sur les touches d'ébène et d'ivoire, et plaquaient les premiers accords. Tout le monde se tut. Il se fit un de ces silences pleins d'attente, que l'on observe, même dans les foules, quand elles se préparent à entendre quelque chose de beau. Personne ne se souvenait déjà plus des épigrammes plus ou moins acérées de Mme d'Erlange contre la musique. Jeanne ne s'était pas encore fait entendre, et déjà elle régnait en souveraine sur les âmes vaincues. Elle aimait sans doute passionnément la musique ; mais ce jour-là, elle ne jouait pas pour elle ; elle jouait *contre* quelqu'un, ce qui donnait à son jeu une animation passionnée, qui ne lui était pas ordinaire. Elle essaya d'abord quelques préludes incertains et vagues, comme si son choix n'eût pas encore été fait ; puis se tournant vers Mme de Parsis :

« Que souhaitez-vous que je vous joue ? lui demanda-t-elle.

- Ce que vous voudrez.
- Trop aimable ! mais que préférez-vous ?
- Ce que vous jouerez !
- Je vois bien, dit-elle, qu’il me sera impossible de vous arracher la vérité. Ne vous en prenez donc qu’à vous, si j’ai le malheur de vous déplaire ! »

Elle releva vers le ciel, comme pour y chercher l’inspiration, ses grands yeux aux lueurs humides, puis, avec une ampleur et une sûreté qui, dès les premières notes, révélèrent l’artiste maîtresse d’elle-même comme de son sujet, elle attaqua l’introduction de la *Marche funèbre* de Frédéric Chopin, et elle rendit avec une intensité de douleur et un charme de mélancolie incomparables ce *lamento* sublime, qui semble mener le deuil de tout un peuple, en même temps qu’il donne une voix éloquente à toutes nos tristesses, et un accent poignant à tous nos désespoirs. N’est-ce point là vraiment le chant préféré de tous ceux qui ont souffert ?

Chopin est certainement une des physionomies les plus originales de notre galerie artistique contemporaine : il attire et il retient. Il y a dans son talent quelque chose de recherché et de mystique, qui fait que les initiés s’attachent à lui avec une sorte d’enthousiasme religieux. Personne plus que lui n’a su concentrer la douleur et l’amour dans ses compositions – âme profonde, que nul n’a sondée, – abîme couvert de fleurs, – rêveur voilant sa pensée sérieuse sous les grâces d’une forme exquise, – concentré et réservé, mettant dans sa musique ce qu’il ne voulait pas mettre dans ses discours ; faisant d’une sonate un poème de tendresse au milieu duquel éclatent tout à coup des sanglots désespérés ; jetant une interjection passionnée entre deux phrases d’un scherzo élégant, et mêlant les larmes au sourire. Personne n’a possédé à un égal degré le don fatal et charmant de la mélancolie ; il a de soudaines expansions de tristesse au milieu des effusions de sa tendresse rêveuse. L’amour troublé soupire dans ses chants expressifs, dont le rythme incertain et capricieux se presse ou se ralentit, en obéissant à des lois qu’on ne découvre point tout d’abord. Nul n’a su trouver des notes plus émouvantes et des accents plus déchirants. Organisation sensible au dernier point, saisissant les nuances subtiles et délicates qui font la femme, s’imprégnant des sentiments qui sont sa vie, et répandant à travers ses

œuvres comme une vapeur amoureuse, c'est un magicien qui évoque la passion : il la rend présente ; il en communique les frémissements ; il la fait passer dans les âmes, et il établit un magnétisme invisible entre les nerfs de ses auditeurs et les vibrations sonores de son clavier. Compositeur pathétique, il traduit sa pensée dans des formes nouvelles, et crée, pour la mieux rendre, des modes inusités. Mais il reste correct et pur, là même où il semble donner plus librement carrière à son originalité. La passion seule fait sa force, et au milieu des surexcitations maladroites qui le tourmentent, il sait lui donner une intensité d'expression vraiment rare. Les grâces auxquelles il sacrifie n'ont rien d'amollissant, et son inspiration impérieuse a toujours des allures indépendantes, parfois même un peu sauvages. Talent fait d'ombre et de lumière, de rêve et de réalité, partant du palpable pour arriver à l'immatériel, et se tenant toujours sur l'insaisissable limite qui sépare ces deux mondes, il vous étonne sans cesse par quelque chose d'inattendu, vous tient sans cesse en haleine, et règne tout à la fois sur l'imagination et sur le cœur.

Jeanne avait profondément étudié ce poète du piano, avec une femme de ses amies, compatriote du musicien, une de ses dernières et de ses plus brillantes élèves, qui avait reçu, comme le don précieux d'une main mourante, ses plus pures traditions. Elle les avait à son tour communiquées à Mme d'Avray, intelligence d'élite, et tout à fait digne d'en garder après elle le dépôt sacré. Jeanne avait pris à cette école sans pareille un jeu plein de nuances et de délicatesses, saisissant par son étrangeté, captivant par son charme, sous lequel on sentait toujours le feu contenu, mais près d'éclater. Le clavier, ce clavier insensible comme l'ébène et l'ivoire dont il est fait, prenait tout à coup sous ses doigts un frémissement ému. Son rythme entrecoupé, sa mesure étrange, brusque et languissante à la fois, vacillante comme la flamme sous un souffle, mais avec de renaissantes ardeurs, s'emparaient de votre âme dès la première note du morceau, et la gardaient jusqu'à la dernière.

Mme d'Avray avait toujours eu pour la musique de Chopin une prédilection secrète. Encore jeune fille et, plus tard, femme heureuse, elle l'avait préférée à celle de tous les compositeurs modernes. Mais, depuis que la mort de son mari, la détournant de ce monde, l'engageait à s'élancer vers

un autre, – celui que nous appelons *meilleur*, parce que nous désirons qu’il le soit, et que nous espérons qu’il le sera, – elle s’était éprise d’une sorte de culte enthousiaste pour ce maître qui ne laissera jamais personne indifférent, et en qui elle trouvait un doux confident de ses peines et un interprète éloquent de ses douleurs. Elle, si réservée dans ses paroles, elle s’abandonnait beaucoup plus dans son jeu. Pour ceux qui ne la connaissaient point absolument, c’était une véritable révélation. On eût dit qu’une autre femme se dégageait de la première, – une femme que personne n’avait vue encore, ni même soupçonnée, – toute pleine des ardeurs de la passion, toute frémissante des aspirations de la vie.

Ainsi fut-elle ce soir-là.

Mme d’Avray eut-elle conscience de ce qui se passait en elle et chez les autres ? Comprit-elle l’impression produite sur ceux qui l’entendaient, et dont l’admiration ne se traduisait que par le respect de leur silence, comme s’ils eussent voulu l’écouter encore alors même que déjà les chants avaient cessé ? C’est ce que personne n’aurait pu dire.

Quoi qu’il en fût, après avoir terminé cette marche funèbre, qui fut pour elle une marche triomphale, elle ne quitta pas encore le piano, et, sans qu’on lui eût rien demandé, mais bien certaine du plaisir qu’elle allait faire à tous, elle joua pour la seconde fois.

Elle avait choisi dans son riche répertoire une de ces fameuses *Romances sans paroles*, gloires de Mendellsohn, d’une inspiration constamment élevée, profondément chères aux âmes pures, dégagées des terrestres liens, qui en font l’accompagnement de leurs intimes et secrètes pensées.

Elle transporta ses auditeurs dans une autre sphère, et leur donna comme un avant-goût de la musique céleste et des concerts des anges, tant elle sut mettre dans son jeu de grandeur sereine et d’idéale pureté. On eût dit vraiment que toute passion humaine, que toute pensée de ce bas monde avaient disparu de son jeu, et qu’avec elle on pénétrait maintenant dans ces régions supérieures, où les âmes, débarrassées de leurs entraves matérielles, planent librement dans l’azur. Jeanne, comme pianiste, avait pour elle le mérite d’une qualité de son vraiment incomparable. Elle ne la recevait point de l’instrument indifférent : elle la faisait elle-même, en quelque sorte, et le

timbre du clavier que touchaient ses doigts faisait songer à des voix venues on ne sait d'où, mais que l'on n'avait jamais encore entendues.

Je ne dirait point que ce second morceau produisit plus d'impression que le premier. La chose eût été peut-être difficile ; mais cette impression fut plus conforme à celle que Mme d'Avray voulait laisser d'elle-même. Elle était en effet plus calme et plus pure. La Marche *funèbre* avait secoué du feu sur les cœurs ; la *Romance sans paroles* avait ramené la paix divine dans les âmes.

Jeanne quitta le piano, et alla s'asseoir près de Mme de Parsis, qui se levait pour aller à sa rencontre.

« Vous avez joué comme un ange ! lui dit la baronne ; mais reposez-vous, car vous devez être fatiguée.

– La musique ne fatigue pas ! » répondit Jeanne en riant.

Pendant tout le temps qu'elle avait joué, une animation quelque peu fébrile, à laquelle il eût été peut-être impossible qu'une artiste sincère échappât, avait donné à ses beaux traits et à sa physionomie expressive et mobile un éclat dont tout le monde autour d'elle avait été frappé. Ce fut comme une vive flamme, allumée à l'intérieur d'un vase d'onyx ou d'albâtre, et faisant transparaître les décors ménagés sous ses minces parois. Peu à peu, cependant, cette flamme s'éteignit, et le noble visage reprit et son calme profond et sa blancheur marmoréenne.

Mais, dans ces oppositions que, chez une autre femme, on eût pu croire calculées, et qui, chez cette créature adorable, simple et vraie comme la nature, n'étaient que la traduction toujours sincère de ses sentiments et de ses sensations, au moment où elle les éprouvait, il n'y avait ni jeu caché ni raffinement de coquetterie.

Jeanne était vraie toujours, vraie quand elle s'abandonnait à l'enthousiasme que lui inspirait cette musique presque divine ; vraie encore, quand, avec la timidité de la biche surprise au fond des bois, qui s'enfonce au plus épais des halliers, sans même savoir qui elle fuit, elle se déroba à l'admiration qu'elle avait inspirée. On eût dit qu'elle éprouvait comme un pudique embarras à la pensée que de profanes regards pouvaient pénétrer tout à coup dans le secret de ses intimes émotions, et qu'elle évitait la louange avec la même ardeur que d'autres mettent à la chercher. N'étaient-

elles point scellées, fermées pour toujours, les seules lèvres de qui elle eût voulu la recevoir !

Dans les bien rares circonstances où il lui était arrivé de faire de la musique devant quelques amis, elle n'avait pu se défendre d'un sentiment de malaise, en se reprochant tout bas le plaisir qu'elle avait fait aux autres, et plus encore celui qu'elle avait trouvé elle-même dans cette émotion artistique qui lui était toujours si chère.

Mais il n'en était plus de même aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui elle ne pouvait point remplir le devoir qu'elle s'était imposé sans conquérir une certaine influence sur ceux qui l'entouraient ; sans continuer par la parole ce que la musique avait si bien commencé.

Elle prit donc, pendant le reste de la soirée, une part plus active à la conversation. A vrai dire, ce fut elle qui la dirigea. Elle avait emporté tout ce monde dans des sphères supérieures, et personne ne semblait vouloir en descendre. L'entretien put se maintenir ainsi, naturellement et sans effort, à une certaine hauteur d'exaltation mystique, qui n'était pas le ton habituel de la causerie aux Charmilles, et dont quelques-uns des hôtes de la baronne devaient, au fond, se trouver assez surpris. Mais une fois n'est pas coutume, et l'on ne meurt point pour avoir respiré en passant l'atmosphère des hauts lieux.

Une seule personne s'y trouvait peut-être mal à l'aise. C'était Mme d'Erlange, qui avait certainement plus d'esprit que d'enthousiasme, et que cet accès de fièvre musicale, emportant tout le monde vers Mme d'Avray, contribuait à laisser dans l'ombre. Or, la belle Rozane se croyait faite pour la lumière, et elle n'aimait point qu'on la mît sous le boisseau. Mais elle avait trop de tact pour jamais faire une maladresse, et celle qu'elle eût commise en voulant rentrer maintenant sur la scène, si brillamment occupée par celle dont on faisait sa rivale, eût été véritablement sans excuse. Elle était d'ailleurs trop sûre d'elle-même pour avoir des impatiences : elle savait que son heure viendrait toujours, et elle était bien décidée à l'attendre paisiblement. Elle voulut même joindre sa petite note au concert d'éloges qui avait salué le triomphe de Jeanne. Mais ce fut une note aigre et discordante.

« Cette dame a vraiment un bien beau doigté ! dit-elle, d'une voix ironique et mordante, à M. de Kermoine, qui se trouvait à quelques pas

d'elle.

– Vous vous trompez, baronne, répliqua celui à qui elle s'adressait, et que révoltait cette injustice, Mme d'Avray ne joue pas avec ses doigts, elle chante avec son âme. et c'est une grande âme ! »

Cette réponse, faite avec un certain feu, fut entendue par Valentine, dont le beau regard se leva sur M. de Kermoine pour le remercier. Ce remerciement fut d'autant plus cordial et d'autant plus expressif que, depuis le moment où Jeanne s'était mise au piano, Yvon n'avait pas quitté la place qu'il avait prise tout d'abord à côté de la jeune fille, et qu'elle avait été la seule femme à laquelle il eût adressé la parole de toute la soirée. Il est vrai que leur causerie avait été assez indifférente, et que la sténographie eût pu sans danger la mettre sous les yeux du public. C'était presque toujours M. de Kermoine qui parlait le premier, pour hasarder une petite phrase, courte, simple, mais très-obligeante pour Mme d'Avray, alors au piano : « Quel talent ! Comme ce passage est donc bien rendu ! Il serait impossible d'avoir plus d'âme ! » ou bien encore : « Vraiment, madame votre sœur est une artiste de premier ordre ! »

« C'est bien mon avis ! » répondait en souriant Valentine, qui trouvait à ces propositions hardies un tour particulier, et une grâce d'expression dont M. de Kermoine avait seul le secret.

Aussi, quand il lui demanda, bien plus par politesse qu'avec l'envie de l'entendre, si elle ne chanterait point quelque chose :

« Si cela peut vous faire plaisir, lui répondit-elle avec la grâce timide et l'humilité touchante de l'esclave qui adore son maître, et qui sert par amour et non par crainte, ce qui est la seule manière de bien servir, j'essaierai... quoique cela semble bien téméraire, après ce que vous venez d'entendre.

– Quelle gentille enfant ! avait pensé le Breton ; on en fait vraiment tout ce qu'on veut... Avec son air mutin, elle n'en est pas moins douce comme un petit agneau...

– Il aime ma voix ! il aime à m'entendre chanter ! Je lui fais plaisir ! se disait Valentine de son côté. Quel bonheur que l'on m'ait fait apprendre la musique ! »

L'honnête créature savait se contenter de peu, et pouvait vivre toute une soirée de cette phrase insignifiante, dans laquelle il n'y avait autre chose,

après tout, qu'une banalité gracieuse, et une de ces amabilités sans conviction, qui sont la monnaie courante des salons

Il fallait bien de la modestie pour oser se faire entendre après Mme d'Avray, car elle écrasait toutes les prétentions et rendait toutes les rivalités impossibles et toutes les comparaisons humiliantes. Mais M. de Kermoine avait parlé, et il ne venait pas même à l'idée de Valentine qu'on pût lui dire non.

Aussi, dès les premiers mots que lui adressa la baronne, à qui M. de Kermoine avait fait un petit signe de tête, elle se leva avec la docilité d'une fille bien apprise, qui sait bien qu'il ne faut pas se faire prier, et prenant sur une table un volume des *Échos d'Allemagne*, où elle était sûre de trouver quelque mélodie tout à fait dans ses cordes :

« Si quelqu'un était assez bon pour m'accompagner ? demanda-t-elle en se tournant vers Mme de Parsis, cela m'aiderait beaucoup !

– Je crois, dit la baronne, que nous trouverons ici des gens qui ne demanderont pas mieux ; M. de Kermoine, par exemple, qui sait la musique comme celui qui l'a inventée.

– Pas tout à fait, baronne, dit celui-ci en se levant ; mais, pourtant, si mademoiselle veut bien me faire l'honneur de m'accepter pour partenaire, je ferai tout mon possible pour ne la point laisser en chemin, et ne priver personne du plaisir que nous aurons tous à l'entendre. »

Valentine devint rouge comme une cerise, et s'approcha du piano, le cœur battant haut dans la gorge. N'est-ce point, en effet, une bien profonde joie, un bien réel bonheur que de faire de la musique avec un être que l'on aime ? La musique, dans ces conditions-là, emporte avec elle je ne sais quel échange délicat de nos sentiments les plus intimes, une communication sincère de nos plus secrètes impressions. Les deux âmes se pénètrent l'une et l'autre, et, pour un moment, vivent l'une dans l'autre. Ce langage sans parole est peut-être celui de tous qui sait exprimer le plus de choses. C'est donc celui que l'on doit préférer, quand on est deux à s'en servir, et que déjà les deux ne veulent plus faire qu'un.

Comme toutes les jeunes filles qui en sont encore à leurs débuts dans le monde, Valentine était assez timide ; mais les encouragements de M. de Kermoine, en lui donnant confiance, lui rendirent peu à peu l'entière

disposition de ses moyens, et elle chanta avec beaucoup de goût et une sensibilité véritable. Elle avait, du reste, une voix sympathique et une émotion communicative, que rendait plus pénétrante encore le bonheur d'être écoutée par celui à qui elle voulait plaire. Elle fut donc applaudie, même après sa sœur, sincèrement, et pour elle-même. Mais elle n'avait pas l'ombre de vanité, et elle jouit très-modestement de son triomphe. A vrai dire, elle ne fut sensible qu'aux éloges d'un seul. Elle était de celles qui prennent volontiers pour devise ces mots que l'on voudrait retrouver dans le cœur de toutes les femmes : *tout pour un !* Elle était exclusive comme le sont presque toujours les êtres passionnés, et elle donnait tant à l'objet de son unique préférence, qu'il ne lui restait vraiment plus rien pour les autres. Mais comme elle aurait voulu lui dire, à celui-là :

« Si je chante bien, c'est parce que vous êtes là... car c'est pour vous... et pour vous seul que je chante ! »

Heureuse de la diversion qui venait de s'opérer, et plus charmée cent fois du succès de Valentine que du sien même, Mme d'Avray, qui ne demandait qu'une chose, c'était de se voir un peu oubliée, se réjouit d'autant plus du triomphe de sa jeune sœur que M. de Kermoine, par suite de la réserve qu'il s'était imposée, au lieu de venir à elle, comme il l'eût fait peut-être, s'il eût cédé aux impétueux mouvements de sa nature, demeura auprès de la jeune fille. Il causait doucement avec elle, lui faisant, à propos de son chant, les observations les plus justes, et, au lieu de louanges banales, aussi indignes d'elle que de lui, lui communiquant ses réflexions toujours judicieuses, dont la bienveillance n'altérait jamais la justesse. La façon dont Valentine les accueillait devait certes l'encourager à continuer. Elle n'eût pas écouté des oracles avec une attention plus profonde, avec une déférence plus respectueuse.

XVIII

Dans cette grâce naïve et cette foi sincère de la jeunesse, il y a je ne sais quoi de singulièrement touchant, auquel il est difficile de rester longtemps insensible, quand soi-même on n'a pas une âme sèche, froide et blasée.

Tels n'étaient point les défauts que l'on pouvait reprocher à M. de Kermoine. Il avait, au contraire, gardé tous les cultes et tous les enthousiasmes de la jeunesse ; il était plus jeune que ne le sont aujourd'hui bien des hommes de vingt ans. Il appréciait, en fin dilettante du mérite féminin, les qualités exquisés, et le charme et la grâce de cette aimable enfant ; ses paroles et ses façons d'être avec elle devaient nécessairement refléter quelque peu ses impressions. Sans qu'un tel sentiment fût le moindre tort à celui que Mme d'Avray lui avait inspiré, il était bien impossible qu'il échappât complètement à ce secret et doux empire que la jeunesse et la beauté exerceront toujours sur les hommes. Ce n'étaient sans doute que d'imperceptibles signes qui trahissaient de telles impressions : je veux dire plus de douceur dans l'accent de la parole qu'il lui adressait ; plus de complaisance dans le regard qu'il arrêtait sur elle. C'était tout, et c'était assez ! Jamais peut être Valentine n'avait souhaité plus, ni rêvé davantage. M. de Kermoine ne l'avait pas quittée de toute la soirée, et il n'avait guère parlé qu'à elle. Aussi le bonheur débordait de son âme, et elle avait peur qu'on ne s'aperçût qu'elle était trop heureuse.

« Ce serait un beau couple ! » se disait Mme d'Avray qui les regardait de loin.

En attendant l'heure du couvre-feu, les hôtes des Charmilles s'étaient dispersés et arrangés par petits groupes, livrés à une causerie vive et animée, dont les incidents de la soirée faisaient tous les frais.

« C'est donc une famille de musiciens ambulants que la baronne a fait venir pour nous amuser ? » murmurait Mme d'Erlange à l'oreille de M. de Presles, qu'elle avait accaparé. faute de mieux.

– Ce ne sont pourtant pas des Bohémiennes ! murmura celui-ci avec un sang-froid superbe. Les *d'Avray* ne datent que de 1407, mais ils ont de belles alliances. Quant à la jolie veuve, elle est *du Bouexic*, en son nom, et remonte aux Croisades. Vous pouvez donc, chère madame, rester encore quelques jours ici sans crainte de déroger ! C'est moi qui vous en donne mon billet ! »

Les craintes de Mme d'Erlange n'avaient point la cause que M. de Presles leur prêtait malicieusement. Ce qui rendait en ce moment Rozane irritable et quineuse, c'était de voir, qu'après avoir tenu un moment le premier emploi dans cette société où personne ne songeait à le lui disputer, elle allait tout à coup se voir réduite au second rôle. Mais elle n'était pas de ces femmes qui signent leur abdication ou qui acceptent leur déchéance, et l'on pouvait s'attendre à la voir quitter les Charmilles plutôt qu'à s'y montrer humiliée et amoindrie.

M. de Kermoine, qui ne l'avait certainement pas prise au sérieux autant qu'elle l'avait cru, et surtout autant qu'elle l'aurait voulu, tout entier à ses préoccupations actuelles, ne semblait même plus se souvenir qu'elle existât. Il comprenait bien la réserve extrême dont il devait entourer toutes ses démarches jusqu'au jour où Mme d'Avray autoriserait sa recherche. Elle était de celles qu'il ne faut pas compromettre légèrement. Ce jour arriverait : il n'en voulait point douter, et elle lui saurait gré alors de sa longue discrétion. En attendant, il prendrait plaisir à s'occuper de Valentine. Les deux sœurs s'adoraient, et l'intimité des liens qui les unissaient était si grande qu'il devait exister entre elles une continuelle communication de sentiments. Être avec l'une, c'était donc un peu être aussi avec l'autre. C'était sans nul doute pour cela qu'il se plaisait tant avec Valentine ; elle lui apportait quelque chose de Jeanne.

On continuait donc à vivre, aux Charmilles, dans un quiproquo perpétuel, dont Valentine recueillait maintenant le bénéfice, parce qu'il flattait ses secrets désirs, mais qui pouvait amener un jour de singuliers et cruels mécomptes. Les malentendus ne sont pas éternels de leur nature.

Qui le croirait, cependant ? Mme d'Avray, malgré la droiture de son caractère et la loyale franchise de son esprit, contribuait à la durée de celui-ci. Fièrre des succès de sa sœur, plus heureuse encore de l'effet qu'ils paraissaient avoir produit sur M. de Kermoine, confiante dans le pouvoir que tant de qualités séduisantes finiraient par avoir sur un homme à qui on laisserait le temps de les apprécier, instruite aussi par l'expérience des derniers jours, elle mettait une sourdine à l'expression de ses sentiments intransigeants : elle se montrait moins absolue, moins fortement retranchée dans son deuil, moins inaccessible au reste des humains. Ce n'était là qu'une affaire de nuances, – et de nuances très-déliantes. – Mais qui donc était plus capable qu'elle de les mettre dans sa conduite ? et qui, plus que M. de Kermoine, pouvait les observer et en tirer de justes conséquences ?

Jeanne n'était certainement pas femme à se permettre de rien faire qui ressemblât à des manœuvres de coquetterie. Elle eût rougi de laisser croire à des sentiments qu'elle n'éprouvait pas. Mais entre cette simulation coupable et une affectation de froideur propre à éloigner les gens, il y avait un abîme. Était-il donc défendu de chercher un moyen terme entre ces deux excès ? On ne lui demandait point de rien faire pour attirer à elle. C'était assez si elle permettait à un galant homme, dont les hommages devaient flatter toutes les femmes, de vivre dans son rayonnement, tout près de l'adorable jeune fille qu'il ne pourrait pas connaître sans l'aimer. Ces conditions, vraiment acceptables, étaient nécessaires pour assurer le succès de la délicate entreprise à laquelle s'était vouée la veuve de Julien d'Avray. Pourquoi vouloir qu'elle ne s'y résignât point ?

Dans ces conjonctures difficiles, la modestie de Jeanne lui faisait commettre une faute : elle oubliait trop aisément que la présence d'une femme comme elle près de Valentine devait nuire singulièrement à ses projets. Sans le vouloir, elle lui aurait fait tort auprès de tout le monde. Mais ce tort devenait presque irréparable avec un homme comme M. de

Kermoine, sur qui elle avait déjà produit une impression si profonde... et qui semblait devoir être si durable.

C'était là précisément ce que Mme d'Avray ne voulait pas croire ! Si parfois quelque souvenir un peu vif du passé venait troubler la douce quiétude de ses espérances, elle le rejetait loin d'elle comme une préoccupation importune à laquelle son esprit refusait de s'arrêter. Elle se disait que M. de Kermoine avait pu tout d'abord être victime d'une surprise de son imagination, mais qu'il s'apercevrait bientôt de cette erreur de son esprit et de son goût, erreur qui serait sans durée comme elle était sans consistance, dont il ferait prompte et bonne justice, et qui ne laisserait pas même de trace dans son âme. Est-ce qu'il ne comprendrait pas de lui-même que cette robe noire et ces crêpes devaient mettre en fuite les amours, tandis que leur troupe rieuse et folâtre voltigeait par essaims autour de la jeunesse en fleur de sa sœur charmante.

Jeanne, dans ses savants calculs, n'oubliait qu'une chose, c'est que, si *les amours* sont enfants des ris, *l'amour* est le père des larmes... et que M. de Kermoine était fait pour l'amour... et non pour les amours. Une fantaisie légère, un caprice à fleur de peau, une velléité galante, comme on en rencontre chaque jour dans le monde, ne résisterait point à cet appareil de deuil qu'elle emportait avec elle partout... Mais s'il s'agissait, au contraire, d'une de ces passions ardentes et profondes qui pénètrent jusqu'au plus intime de notre être et qui brûlent nos moëlles, qui changent les conditions de notre être et nous font une autre vie, la douleur même de Mme d'Avray, loin d'être pour lui un épouvantail, deviendrait au contraire une attraction nouvelle et puissante. Qui ne voudrait se faire aimer, – à tout prix, – d'une femme qui savait si bien aimer ! Jeanne se ménageait peut-être des repentirs, parce qu'elle ne faisait plus assez grande la part de cette tendance à l'idéal en toute chose, qui n'est certes point le lot de la foule, mais qui se rencontre encore dans certaines créatures privilégiées et nobles. Il faut tenir compte de tout, même des exceptions.

C'est pour ne l'avoir point fait que Mme d'Avray, dont les sévérités semblaient désarmées, laissa s'établir une certaine intimité dans les relations que M. de Kermoine était si heureux de nouer avec elle.

« N'ai-je pas mon paratonnerre à mes côtés ? » se disait-elle parfois en regardant Valentine.

Elle oubliait les caprices de la foudre qui frappe où il lui plaît, sans toujours suivre le chemin qu'on lui indique.

Disons toutefois que si Jeanne avait besoin d'excuse, cette excuse, elle la trouvait dans le bonheur de Valentine. Ce bonheur faisait plaisir à voir : il éclatait en quelque sorte aux yeux de tous. Il y avait en effet dans cette jeunesse honnête, vive, ingénue autant que charmante, une naïve et joyeuse expansion de tout son être que Mme d'Avray n'aurait pas voulu comprimer tout à coup par une exagération de sévérité puritaine. Elle eût trouvé cruel d'interrompre ce joli roman d'amour à son premier chapitre, quand, avec un peu d'habileté, elle pouvait conduire jusqu'au dénouement prévu son intrigue innocente. Aurait-elle même besoin d'habileté avec un cœur aussi loyal et un esprit aussi droit que M. de Kermoine ? Est-ce que toute autre passion ne se glacerait pas dans son âme, au contact de cette pure et fraîche jeunesse ? Quand il sentirait à portée de ses lèvres ce doux sorbet virginal, est-ce qu'il pourrait songer encore à les approcher d'une autre coupe ? Si c'était là une illusion, il fallait du moins convenir qu'elle était assez généreuse, et qu'elle venait d'une assez noble source pour que personne n'eût le droit de la lui reprocher.

On mena donc bientôt, au milieu d'une société élégante, raffinée et suffisamment malicieuse, une vie à trois d'une innocence digne de l'âge d'or, mais qui, pour deux de ces trois-là, n'en était pas moins toute remplie de sous-entendus.

Instruit par une première expérience, M. de Kermoine se gardait bien d'une précipitation qui, une fois déjà, lui avait porté malheur. Il avait appris, et ne l'oubliait pas, que Mme d'Avray était de celles avec qui l'on aurait tort de rien brusquer, parce qu'on ne saurait rien obtenir d'elles qu'avec le temps.

Ces femmes-là prouvent à tout venant que le monde est aux gens calmes ; que l'on n'arrive qu'avec la patience et en persévérant ; qu'il faut s'insinuer lentement, ménageant toujours et ne pressant jamais. M. de Kermoine était d'autant plus encouragé à persister dans cette conduite prudente qu'il en recueillait déjà les premiers fruits. Jamais il n'avait remarqué tant de

confiance et tant d'abandon dans les façons de Mme d'Avray. Il passait quelquefois toute une après-midi auprès d'elle, causant ou lisant pendant qu'elle travaillait, et ces heures-là ne leur semblaient trop longues ni à l'un ni à l'autre. Il ne lui avait pas été difficile de s'apercevoir de la profonde tendresse et de la vive affection de la belle veuve pour sa sœur. On eût dit une mère et une fille ! Et comme M. de Kermoine n'ignorait pas que le plus sûr moyen de plaire aux mères c'est d'aimer beaucoup leurs enfants, et même, au besoin, de les gâter un peu, il se montrait vis-à-vis de Valentine d'une prévenance attentive et d'une courtoisie que l'on n'eût jamais prise en défaut. Ces prévenances avaient peut-être un caractère de bienveillance paternelle et de calme tendresse, que les fins experts dans les choses du cœur n'auraient jamais confondu avec l'amour ; mais Mlle d'Avray n'avait pas tant de science : absolument incapable de feindre, elle supposait chez les autres la même franchise qu'elle avait elle-même ; elle n'eût pu s'imaginer qu'il y eût la moindre arrière-pensée chez un homme qui était pour elle comme le type de l'honneur même. Elle se livrait donc sans crainte au charme de son commerce, goûtait la joie de sa présence, et s'abandonnait sans défiance à la douceur de ces relations que Jeanne semblait encourager de ses regards indulgents. Quel bonheur pour elle de le voir s'occuper des mille petites choses qui l'intéressaient ! Avec quelle déférence elle écoutait ses conseils, quand il voulait bien lui en donner ! Il était devenu l'arbitre de sa vie.

Et il ne le savait pas !

M. de Kermoine était trop modeste pour se croire digne d'une telle influence, et on l'aurait beaucoup surpris si on lui avait dit que chacune de ses paroles était si anxieusement attendue, si avidement écoutée, si pieusement recueillie.

Mais personne ne songeait à le mettre à une telle épreuve. La confiante Valentine se laissait aller au courant des choses, comme une barque au fil de l'eau ; et Jeanne, bien résolue à toujours faire son devoir, comptait un peu sur le temps, et beaucoup sur la Providence, pour arranger bien des choses qui, peut-être, ne se seraient pas arrangées toutes seules.

Cet état douteux, et par cela même dangereux, mais que personne n'osait faire cesser, parce que l'on ne savait pas si ce que l'on eût mis à la place

aurait eu la chance de valoir davantage, ne laissait point, par cela même, que d'avoir quelque raison de durer.

XIX

Par malheur, M. de Kermoine, qui trouvait tant de douceur et de charme à cette intimité, reçut de Bretagne une lettre pressante qui le rappelait chez lui. Une tante, sœur de sa mère, dont il avait toujours été tendrement aimé, sentait approcher sa fin et ne voulait pas mourir sans le revoir. Elle avait besoin d'une main amie qui vînt lui fermer les yeux. Il n'y avait point de motif assez puissant pour empêcher un homme de cœur d'entendre un tel appel... et de s'y rendre.

Si Jeanne, étrangère désormais à toute passion humaine, et, nous le savons, indifférente maintenant à tout intérêt terrestre, reçut cette nouvelle avec assez de calme, il n'en fut pas de même pour Valentine, dont elle ajournait certainement, dont elle brisait peut-être les plus chères espérances. Cette lettre fut pour elle le coup de foudre sans éclair précurseur, qui tue avant d'avoir menacé. Celui qu'elle aimait d'un amour si exclusif et si absolu allait partir sans s'être engagé envers elle par une de ces paroles sacrées qui lient à jamais deux destinées... Oh ! elle était bien certaine qu'il l'aimait... mais elle était bien forcée de s'avouer qu'il ne le lui avait jamais dit... Il pouvait disparaître à jamais de sa vie, en lui laissant l'éternel regret de l'avoir perdu !... C'était une pensée qu'elle était incapable de supporter, et dont il faudrait qu'elle se débarrassât à tout prix.

M. de Kermoine n'était pas plus heureux. Il se voyait atteint, subitement et cruellement, à l'instant même où il se livrait avec le plus de confiance et d'abandon à la douceur d'une intimité longtemps désirée, obtenue enfin, et qu'il allait perdre aussitôt après l'avoir conquise.

Il comprenait bien que, malgré sa réserve et sa timidité, il n'avait pas le droit de partir sans avoir parlé. Une explication avec Mme d'Avray était devenue indispensable.

Cette explication, il voulait l'avoir, et il l'aurait.

Mme d'Avray connaîtrait son cœur tout entier. Elle ne se prononcerait pas sans l'avoir entendu. Elle saurait quel était l'homme qui s'était donné à elle, qui offrait et qui demandait vie pour vie ! Il ne s'en irait point avec la flèche du doute dans le cœur...

Il aimait mieux savoir la vérité, si cruelle qu'elle dût être pour lui. Mais il s'effrayait d'autant plus de cet entretien suprême qu'il savait bien qu'une parole imprudente, un mot audacieux, un aveu trop vif pouvaient renverser le fragile édifice de son bonheur, et qu'il n'aurait pas même le temps d'en relever les ruines. Il était bien forcé de s'avouer à lui-même que l'amabilité de Mme d'Avray n'avait pas franchi certaines limites, situées bien loin encore du but qu'il voulait atteindre. Rien ne lui donnait donc l'assurance qu'elle partageait ses sentiments. Était-il même bien certain qu'elle les connût ? Mille choses sans doute pouvaient les lui avoir fait soupçonner ; mais encore est-il qu'il ne les lui avait jamais nettement déclarés ! Il pouvait supporter cette incertitude quand elle était adoucie par la présence de la femme aimée ; il sentait bien qu'il ne s'y résignerait point quand il ne la verrait plus, parce qu'il perdrait ses forces en la perdant. Plus le moment fatal approchait, et plus son angoisse devenait cruelle. Il était bien résolu à ne pas s'éloigner sans avoir ouvert son cœur à celle dont l'image le remplissait tout entier. Mais il fallait pour cela qu'il pût trouver une occasion favorable, et il n'avait pas le temps de l'attendre ! Il eût voulu être assuré de l'entretien, sans avoir demandé le rendez-vous. Demander un rendez-vous à une femme aussi sévère que Mme d'Avray, ce n'était pas chose aisée : elle pourrait bien n'en pas sentir comme lui la nécessité, et le refuser absolument. Or, si le demander c'était brûler ses vaisseaux, ne pas l'obtenir, c'était se fermer à soi-même toute possibilité de retour.

Le hasard, qui ne fait pas toujours les choses aussi mal qu'on veut le dire, le servit mieux qu'il n'aurait osé l'espérer.

Le matin même du jour où il avait reçu la lettre qui le contraignait à quitter les Charmilles, quelques instants après le déjeuner, à cette heure précieuse où les hôtes de la baronne avaient la liberté de faire à peu près tout ce qu'ils voulaient, il eut la bonne fortune d'apercevoir Mme d'Avray, qui se promenait seule à l'extrémité du boulingrin, non loin du jardin anglais, dont les allées sinueuses, les épais massifs d'arbres et les discrets abris semblaient inviter à l'épanchement des confidences intimes.

Depuis qu'il était aux Charmilles, c'était la première fois que M. de Kermoine apercevait Jeanne sans Valentine, car la jeune fille ne quittait pas sa sœur beaucoup plus que son ombre. Il n'était pas homme à laisser passer, surtout en ce moment, une occasion si rare et si précieuse, sans en profiter. Il hâta le pas, et abordant Mme d'Avray assez résolûment :

« Seule ! lui dit-il, qu'avez-vous donc fait de votre chaperon, madame ?

– De grâce ! n'intervertissez pas les rôles ! fit Jeanne en souriant ; s'il y a un chaperon entre nous, à coup sûr c'est moi, bien que ma sœur n'en ait pas besoin pour se conduire comme une grande personne très-raisonnable !

– Eh ! c'est précisément à cause de cette sagesse éprouvée que je voulais faire d'elle un Mentor.

– Et de moi un Télémaque ! Ceci est sans doute très-flatteur pour une jeunesse à laquelle vous voulez faire croire qu'elle se prolonge indéfiniment... mais c'est un peu moins aimable pour ma raison, qui ne paraît pas vous inspirer une confiance démesurée.

– Si vous êtes décidée à me faire la guerre, il vaut mieux le dire tout de suite, dit M. de Kermoine, avec une bonhomie qui eût fléchi même un ennemi moins débonnaire ; je ne me sens pas de force à vous combattre, et je préfère vous rendre les armes tout de suite.

– Alors, la paix est faite, dit Jeanne avec une douce gaieté. Maintenant, malheur à qui recommencera les hostilités !

– Voulez-vous des otages ?

– A votre place, je n'en donnerais pas ! On les traite trop mal en France, depuis quelque temps !

– Vous avez beau faire, je ne craindrais pas d'être le vôtre.

– C’est le tort que vous auriez ! Il ne faut jamais se fier aux apparences. Je ne suis peut-être pas aussi bonne que j’en ai l’air.

– J’en voudrais faire l’épreuve ! »

Tout en parlant ainsi, à demi-voix, et d’un ton léger, M. de Kermoine, sans trop paraître y prendre garde, avait conduit Mme d’Avray jusqu’à l’extrémité d’une allée qui aboutissait, par une oblique assez vive, à un de ces épais massifs où l’on ne trouve plus que des sentiers furtifs et pleins de surprises, comme on les aimait fort au siècle dernier ; et que l’on décorait du nom prétentieux et mythologique de labyrinthes.

Si un autre homme eût essayé de mener Mme d’Avray par ce chemin-là, il est bien certain qu’elle l’eût arrêté dès le premier pas. Si M. de Kermoine eût tenté l’aventure quelques jours plus tôt, sa témérité fût demeurée sans succès. Mais Yvon partait le soir même. Jeanne était heureuse qu’il sentît le besoin de lui parler. Valentine était dans sa pensée. Elle allait se trouver sur les lèvres du voyageur ! De cet entretien suprême dépendrait peut-être le bonheur de cette chère enfant. ou son malheur !

Elle se laissa donc insensiblement emmener où il voulut, et comme il voulut.

Cette facilité indulgente contrastait si fort avec la timidité fière et la froide réserve que Jeanne lui avait montrées si longtemps, que M. de Kermoine ne laissa point que d’en être quelque peu étonné.

« Il est donc vrai, se dit-il, qu’il faut toujours oser... de l’audace, et encore de l’audace ! »

Hâtons-nous de dire que les audaces de M. de Kermoine n’allaient pas jusqu’à lui donner les *airs avantageux*, que les jeunes hommes d’aujourd’hui prennent si volontiers avec les femmes, et qu’elles n’enlevèrent rien au respect qu’il montrait toujours à la jeune veuve. Elles l’enhardirent à pousser plus loin sa promenade dans les sentiers mystérieux du labyrinthe : voilà tout !

Ils arrivèrent bientôt, par une suite de dédales enchevêtrés les uns dans les autres, au centre même de l’édifice de verdure.

En cet endroit, qui avait été longtemps la retraite favorite de la baronne de Parsis, les grands arbres poussant en hautes futaies, et les taillis plus modestes qui croissaient à leurs pieds, mêlés à de jeunes arbustes de toutes

les essences, formaient une sorte de clairière, d'un recueillement profond, où n'arrivaient plus les murmures et les voix du monde, et qui semblait, par son calme discret et sa solitude profonde, encourager les aveux les plus difficiles. Un banc rustique se trouvait là :

Étroit pour un, large pour deux !

comme dit la chanson, cachant ses pieds sous une mousse épaisse, qui formait comme un tapis de verdure, et s'appuyant au tronc d'un vieux chêne, dont les rameaux, pareils à de longs bras noueux, s'étendaient dans toutes les directions, et offraient l'abri protecteur d'un dôme de feuillage à ceux qui venaient chercher sous son ombre le mystère et la paix.

« Si nous nous asseyions un peu ? » demanda M. de Kermoine, sans oser regarder sa compagne.

Jeanne n'était pas venue si loin pour montrer des scrupules tardifs.

« Asseyons-nous ! » dit-elle.

Elle se mit au bout du banc, arrangea sa robe avec grâce, et montra à M. de Kermoine une place auprès d'elle. Celui-ci s'assit à une certaine distance, presque à l'autre extrémité du banc, comme s'il eût craint de l'alarmer par un voisinage plus rapproché. Il garda un moment le silence, silence embarrassant pour tous deux, et que ni l'un ni l'autre, cependant, n'osait rompre ! Il y avait bien longtemps qu'il souhaitait ardemment ce tête-à-tête, et maintenant qu'il l'avait, et dans les circonstances les plus favorables, il n'en profitait pas. Il avait tant de choses à dire qu'il ne savait pas par laquelle commencer, et qu'il n'en disait aucune. L'occasion si vivement désirée était là... Il n'avait qu'à étendre la main pour la saisir... et il hésitait ! Il eût voulu pouvoir reculer encore le moment de l'explication décisive. Qui n'a pas connu les mêmes angoisses ne s'est jamais trouvé comme lui sous l'empire d'un sentiment absolu, exclusif et dominateur.

Ce silence, en se prolongeant, parut sans doute trop éloquent à Mme d'Avray, car ce fut elle qui le rompit la première.

« Voici, dit-elle, un des plus charmants endroits du parc de notre amie, et nous ne le connaissions point !

– C’est vrai ! répliqua M. de Kermoine. Moi-même, qui suis un des familiers des Charmilles, je n’y étais jamais venu, et c’est le hasard qui m’y a conduit avec vous aujourd’hui... C’est bien là l’histoire de la vie ! On passe quelquefois tout près de son bonheur... et l’on s’en va sans même se douter qu’il était là...

– Ceci regarde ceux qui croient encore au bonheur ! murmura Mme d’Avray un peu tristement.

– Est-ce que j’aurais mal choisi mon temps ? se demanda M. de Kermoine. Avec les femmes on ne sait jamais ! » Mais il s’était trop avancé pour reculer maintenant ; pouvait-il, d’ailleurs, quitter les Charmilles sans avoir le mot de sa destinée ?

« Vous avez, madame, un désintéressement de toutes choses qui afflige profondément vos amis, » dit-il avec une émotion qui n’avait rien de forcé, et en essayant de prendre une main qu’on ne lui abandonna pas.

Un léger mouvement d’épaules fut toute la réponse de Mme d’Avray. M. de Kermoine continua :

« Je sais que la vie a eu pour vous des rigueurs sans égales.

– Elle m’a tout repris, répondit la jeune femme, en tenant toujours ses larges paupières baissées ; mais elle m’avait beaucoup donné.

– Elle vous doit les joies pour lesquelles vous êtes faite... que vous méritez si bien... et que l’on serait si heureux de vous offrir... »

Une faible rougeur teinta les joues de Mme d’Avray, blanches comme un beau lis. Cette fois elle releva les yeux, et ne craignit point de chercher le regard de M. de Kermoine.

« Vous vous trompez, monsieur, dit-elle avec beaucoup de douceur, mais en même temps avec beaucoup de fermeté ; la vie ne me doit rien ; j’ai reçu ma part : elle est maintenant quitte avec moi ; j’aurais tort de me plaindre ; j’aurais tort de lui rien demander par surcroît. Je serais alors exigeante et ingrate. Si mes félicités n’ont eu qu’une durée bien rapide, elles ont été si profondes et si vives que je dois encore de la reconnaissance au souverain dispensateur de mes biens et de mes maux.

– J’admire votre résignation : elle est digne d’une âme noble et belle comme la vôtre ; mais la condition humaine a des lois auxquelles nous devons tous nous soumettre.

– Je n’ai jamais, que je sache, cherché à m’y dérober !
– Nous avons une destinée qu’il nous faut accepter.
– J’ai subi la mienne !
– Votre place, que personne n’a prise, vous attend toujours au banquet de la vie, où vous ne vous êtes assise qu’un moment.

– Le banquet de la vie ! répliqua Jeanne avec plus de feu, ah ! j’en ai bu d’un trait la capiteuse ivresse, et j’ai brisé la coupe d’or où je l’avais puisée... Je ne l’approcherai plus de mes lèvres !

– Vous avez encore de bien longs jours à demeurer sur cette terre.

– J’en ai peur, quelquefois !

– Vous ne pouvez les passer dans la solitude.

– On n’est pas seule quand on est avec ses souvenirs.

– Je n’ignore pas que vos souvenirs vous sont chers et sacrés, et celui-là ne serait pas digne d’être votre ami, qui chercherait à les effacer de votre âme. Mais un souvenir, si grand qu’il soit, peut-il donc suffire à toute une existence ?

– Il suffit à la mienne !

– C’est là une illusion généreuse ; mais, j’ose le dire, c’est une illusion ! fit M. de Kermoine en s’animant un peu. Je crois comme vous, madame, à l’éternité de nos sentiments. quand ils sont dignes d’être éternels. »

Jeanne, en entendant ces mots, jeta à M. de Kermoine, un regard superbe, profond et indigné. Si le comte eût pu le voir, peut-être eût-il perdu un peu de l’assurance qu’il avait reconquise ; mais lui-même, en ce moment, avait les paupières baissées. Il ne vit rien ; il continua donc :

« Oui, je crois à l’éternité de nos sentiments... mais je crois aussi à leur transformation. Ils persistent, mais ils se modifient... Oui, vous aurez toujours un culte pour *celui* que vous avez tant aimé... et que vous aimerez toujours... Mais, à côté de ce culte, saint comme une religion, il y aura place chez vous pour une autre affection plus humaine, réelle, présente ! »

Mme d’Avray ne répondit rien. On eût dit qu’en ce moment elle avait peur du son de sa voix. Mais elle fit un signe d’énergique dénégation. Le Breton opiniâtre n’en continua pas moins :

« Vous êtes jeune, madame !

– Détrompez-vous, monsieur ! fit Jeanne avec un visible découragement ; il y a longtemps que je ne suis plus jeune. La douleur vieillit : aujourd'hui, j'ai cent ans !

– Vous êtes jeune, vous dis-je ! fit M. de Kermoine avec une certaine exaltation ; oui ! jeune ! jeune malgré votre douleur, malgré vos vœux, malgré vous-même ! Ah ! vous niez votre jeunesse ! Mais elle éclate dans vos yeux qui brillent. elle frémit dans votre poitrine qui palpite... elle gonfle votre cœur qui bat !

– S'il bat, c'est pour lui seul... pour lui toujours ! » répliqua Jeanne avec une soudaine énergie, le front pâle, mais la flamme à la joue et l'éclair dans l'œil.

En entendant ces derniers mots, M. de Kermoine eut un haut-le-corps involontaire, et il fit comme un soubresaut sur lui-même. Sa sensation eut quelque chose de comparable à celle du duelliste, recevant le coup droit qui lui perfore le poumon... ou le cœur. Il demeura quelques instants sans paroles : *la réplique lui manquait. Il souffrait, et cette souffrance se peignit sur son visage en traits si poignants, si visiblement douloureux, que Jeanne en fut frappée. Elle avait pour le noble Breton toute l'estime et toute la sympathie qu'il méritait : elle se disait que si un homme ici-bas méritait d'être heureux, c'était bien celui-là... et elle causait son malheur ! Elle se rendait du moins cette justice qu'elle n'avait rien fait pour encourager une passion qui se manifestait par d'aussi effrayants sympômes. Rien chez elle qui ressemblât aux manèges de coquetterie, si perfidement mis en œuvre par quelques femmes, quand elles ont résolu de s'emparer de la tête ou du cœur d'un homme. Non, pas une heure, pas une minute, elle n'avait franchi les limites de la bienveillance polie que se doivent les uns aux autres les gens d'un certain monde. Elle pouvait s'affliger du malheur qu'elle prévoyait ; mais elle en avait le regret sans en avoir le remords.

Disons-le, toutefois, ses propres souffrances ne l'avaient point endurcie contre les souffrances des autres, et, malheureuse, elle savait encore compatir aux malheurs. Elle eût beaucoup donné en ce moment pour rendre à celui qui était devant elle le calme et la sérénité, en lui évitant les rudes épreuves qui l'attendaient. Aussi, se tournant vers lui, le regardant bien en face, et lui tendant la main qu'elle lui avait refusée tout d'abord :

« Si, lui dit-elle de sa voix la plus douce, si un homme en ce monde, un seul, pouvait me faire changer de résolution, ce serait vous, sachez-le bien, monsieur de Kermoine !

– Merci pour cette parole, s’écria le comte en portant à ses lèvres la main qui s’était livrée aux siennes. Il me semble que vous m’ouvrez le ciel !

– Hélas ! je crois plutôt que je vous le ferme ! reprit Jeanne avec une certaine tristesse, mais aussi avec l’accent d’une femme dont le parti est irrévocablement pris ; cet homme-là n’existe pas !

– Vous vous trompez, madame, s’écria le Breton avec une certaine exaltation enthousiaste. Je suis certain, au contraire, que cet homme-là existe... Il ne demande qu’une chose, c’est qu’on lui permette de se faire connaître à vous et de vous dire enfin de quel culte, de quel respect, de quel... mais je ne veux même pas prononcer les mots qui pourraient vous déplaire, fit-il en s’arrêtant... de quelle tendresse, reprit-il, cet homme s’est juré à lui-même de vous entourer jusqu’à son dernier souffle !

– Croyez, monsieur, que je suis touchée comme je le dois d’entendre exprimer de si nobles sentiments. mais je ne puis les accepter, parce que je ne saurais les rendre.

– Je ne suis pas un créancier impitoyable, répliqua Yvon avec la douceur d’un enfant. Je vous accorderai du temps !

– Qu’importe le temps à qui compte sur l’éternité ? » fit Jeanne d’un ton si ferme et si convaincu, que M. de Kermoine ne put s’empêcher de tressaillir en la regardant. Ses yeux avaient l’éclat d’une flamme, et un enthousiasme soudain transfigurait son beau visage.

Bien que M. de Kermoine fût un homme d’instincts religieux et de foi profonde, ce mot d’éternité qui se trouve rarement amené dans les conversations légères des gens du monde, lui causa une assez vive impression de surprise.

Mme d’Avray s’en aperçut, et, répondant à sa pensée :

« Vous semblez étonné, lui dit-elle, de m’entendre parler ainsi : et cependant, n’avons-nous point, vous et moi, les mêmes croyances, les mêmes sentiments, les mêmes espérances aussi ? »

Yvon s’inclina en faisant un signe d’assentiment ; mais il ne prononça pas une parole.

« Ah ! sans doute, poursuivit Mme d'Avray, pour toute créature humaine la mort d'un être aimé est une douleur immense. sans égale. Je dirais sans consolation, si je n'étais chrétienne... mais je le suis, et c'est cela... cela seulement... qui m'a donné la force de vivre... ou plutôt de ne pas mourir ! Ma douleur, en conservant toute son intensité, a du moins perdu quelque chose de son amertume... Ah ! je le sens, si j'avais, ainsi que d'autres, regardé la mort comme une éternelle séparation, si j'avais cru que cet adieu déchirant fût sans retour et sans revoir, non, je n'aurais pas supporté l'horrible catastrophe qui m'arrachait le plus aimable comme le plus aimé des hommes, et je serais allée le rejoindre dans le néant ! Tandis que j'ai l'espoir... je me trompe, reprit-elle en posant une main frémissante sur sa poitrine, dont Yvon pouvait suivre les battements, – j'ai la certitude de le retrouver dans l'éternelle lumière de la vie qui ne finira plus... Quand je compare mon existence, telle qu'elle est aujourd'hui, à ce qu'elle était autrefois, je me fais l'effet d'un voyageur qui se serait mis en route avec un cher compagnon, dont il a été tout à coup séparé, mais qui va le retrouver au but. Il y est arrivé le premier. et il m'attend. La route me semble longue : voilà tout !

– Et cependant, vous voulez la faire seule !

– Est-on jamais seule avec une pensée qui remplit votre âme ? s'écria Jeanne, dont la soudaine vivacité étonna quelque peu le comte de Kermoine. Vous ne le croyez pas ! et, tenez ! c'est là, certainement, la première et la plus douce récompense de cet inviolable attachement à un souvenir de sentir que la pensée de celui qui n'est plus vous rend presque sa présence ! Oui, il y a des moments où il me semble qu'il est là, près de moi... avec moi. en moi !.. Oui, continua-t-elle en s'exaltant par sa parole, il vit de ma vie... il voit par mes yeux... il aime avec mon cœur... Il m'écoute... il m'entend... il sait ce que vous m'avez dit... il approuve ce que je vous répons... car il est entre nous deux ! »

Ici M. de Kermoine sentit comme un léger frisson qui courait entre ses épaules, et, instinctivement, il se recula, comme s'il eût voulu, par courtoisie, faire place à ce fantôme invisible, mais importun, qui le trouvait peut-être assis trop près de sa femme.

« Oui, continua Mme d'Avray, dont la bonne foi ne pouvait être mise en doute, il sait, il voit que je lui suis fidèle... et il en est heureux ! Dites, monsieur, quand une femme a de telles croyances, et qu'elle aime son mari jusque dans la mort, peut-elle prêter l'oreille aux paroles de tendresse que murmure une autre bouche... »

M. de Kermoine parut s'abîmer dans une rêverie douloureuse.

« Et pourtant, je vous aimais bien ! murmura-t-il à demi-voix, et comme en proie à un trouble involontaire.

– Je le sais ! et c'est parce que je le sais que je suis ici ! fit Mme d'Avray avec une noble fierté. Si je n'étais certaine de vos sentiments, vous répondrais-je, vous écouterais-je, moi qui n'ai jamais eu besoin d'imposer silence à un homme, parce que jamais un homme n'a osé me parler d'amour devant cette robe, qui portera jusqu'à la fin de ma vie le deuil d'un unique amour ! J'ai consenti à cet entretien suprême, douloureux pour vous comme pour moi, parce que j'aurais été malheureuse de vous quitter sur un malentendu... parce que je crois que vous pouvez avoir encore une belle vie !

– Sans vous, jamais !

– Même sans moi ! Nous n'avons pas eu, et je vous en félicite, les mêmes épreuves à supporter. L'irréparable ne s'est pas mêlé à votre existence, et, laissez-moi vous le dire, malgré votre bonne foi, que je ne mettrai jamais en doute, je veux croire que vous vous faites illusion à vous-même sur vos impressions actuelles... »

Le comte voulut protester. Mme d'Avray ne lui en laissa pas le temps.

« Loin de moi la pensée de nier leur force, continua-t-elle ; mais permettez-moi d'espérer que vous vous trompez sur leur durée...

– Non ! non ! murmura M. de Kermoine d'une voix basse, mais vibrante, – une de ces voix qui portent, comme disent les musiciens ; qui viennent de l'âme, et qui retentissent dans les âmes... J'ai passé l'âge des illusions ; je me connais... et je sais, je sens que je vous aime comme on n'aime qu'une fois dans sa vie.

– N'aviez-vous point déjà cru la même chose ? Qui peut vous assurer que vous ne vous trompez pas aujourd'hui, comme vous vous trompiez alors ?

– Ah ! madame, pouvez-vous comparer la fièvre d'un égarement passager avec un sentiment fait du meilleur de moi, qui réunit la tendresse à la passion, qui saurait immoler le désir au respect, et qui est aussi voisin de l'adoration que de l'amour ? Quand un tel sentiment s'est emparé de votre être, il n'y a plus de place en vous pour ce qui n'est pas lui ! »

XX

Quelque chose comme un gémissement, parti du plus épais du taillis, répondit à ces paroles brûlantes ; mais un bruit léger, comme celui de feuilles que l'on froisse et de rameaux que l'on dérange, étouffa ce gémissement, et, de nouveau, ce fut partout le silence profond de la solitude absolue.

Jeanne avait dressé l'oreille... Mais le gémissement, était-ce vraiment un gémissement ? ne se renouvela point, et elle crut s'être trompée, bien qu'une perception vague mais qu'elle ne pouvait se nier à elle-même eût attiré un moment son attention. Quant à Yvon, tout entier à ses paroles, il ne sembla point avoir rien entendu.

Jeanne reprit, avec non moins de fermeté, mais avec plus de douceur :

« Je ne partage point votre illusion... mais je la comprends ! Eh ! mon Dieu ! que serait donc l'amour s'il ne se flattait d'être éternel ! Un caprice misérable... et rien de plus ! Son honneur et sa moralité c'est, quand il commence, de croire qu'il ne finira pas. Hélas ! on peut être sincère sans

être vrai ! Dans ces cas-là, ce ne sont pas les autres que l'on trompe... c'est soi-même ! »

M. de Kermoine essaya une protestation timide, que Mme d'Avray ne lui laissa point achever.

« Que de fois, reprit-elle, on s'obstine dans l'entêtement d'une passion sans espérance, dont la seule raison d'être n'est trop souvent que l'impossibilité où elle est de se satisfaire... et qui, tout à coup, meurt comme elle est née... sans motif !

– Oh ! madame ! est-ce une femme comme vous qui peut, qui doit parler ainsi ?

– Je ne dis point cela pour vous, tant je vous sais loyal, généreux et bon ! Mais vous êtes en ce moment la victime de vos illusions... C'est ce que je ne veux pas ! Vous avez un grand cœur... Vous m'avez vue malheureuse, et mon malheur même a été pour vous la plus grande de mes séductions. C'est ainsi que se prennent les plus belles âmes. Je vous connais ! Vous avez cédé à l'inspiration d'une nature élevée... Vous avez senti le besoin de vous dévouer à moi... Vous avez voulu me consoler... me faire oublier de bien grandes douleurs... Je vous en suis plus reconnaissante que je ne saurais le dire... Mais je n'ai pas le droit d'accepter cet inutile dévouement. Vos forces s'y consumeraient en vain ! Un jour, bientôt, je l'espère, votre cœur s'apercevra qu'il s'était trompé ; vous comprendrez que ce n'était pas moi qu'il fallait aimer. et vous trouverez celle.

– Assez ! assez ! de grâce, n'en dites pas davantage ! s'écria M. de Kermoine avec une sorte d'emportement, et en étreignant convulsivement son front dans ses deux mains, comme s'il eût voulu l'empêcher d'éclater. Je ne puis pas, non ! je ne puis pas vous entendre parler ainsi ! »

Sa poitrine se soulevait, toute gonflée de sanglots. Jeanne se sentit émue d'une compassion douloureuse. Elle eût voulu le consoler. Mais elle ne trouvait pas les mots qu'il eût fallu lui dire. M. de Kermoine reprit, avec un peu plus de calme :

« Vous pouvez, madame, refuser l'offre de ma vie... mais vous n'avez pas le droit de calomnier mon cœur... parce que vous n'en voulez pas ! »

Mme d'Avray le regarda un moment en silence, puis, posant une main sur son bras, d'une voix très-douce :

« Laissez-moi, fit-elle, vous répéter – mais avec plus de vérité – ce que vous me disiez tout à l’heure : Le bonheur vous est dû, et la destinée, qui ne fait pas banqueroute tous les jours, paiera sa dette envers vous. Ce bonheur, vous l’aurez, le jour où vous aurez rencontré une femme... une jeune fille... je dis une jeune fille, car on ne saurait, croyez-moi ! bien aimer qu’une fois, une jeune fille libre de ses sentiments comme de ses actions. dont le cœur n’aura reçu aucune empreinte étrangère, aucune image qu’il faille effacer avant d’y mettre la vôtre. une âme qui puisse être à vous comme vous serez à elle – tout entière... sans arrière-pensée et sans partage, pas plus dans le passé que dans le présent. – C’est ainsi – et seulement ainsi – que vous pourrez développer à l’aise toutes les qualités de votre nature aimante... C’est seulement ainsi que vous trouverez la paix dans la vérité de la tendresse, parce que vous serez payé de ce retour complet qu’une femme comme moi ne peut pas vous donner, et sans lequel, cependant, vous sentirez toujours qu’il vous manque quelque chose.

– Permettez-moi de vous aimer, fit M. de Kermoine avec son obstination bretonne, et je suis sûr qu’il ne me manquera rien !

– Toujours vos illusions ! fit Mme d’Avray, avec un sourire doux et triste.

– Oui, toujours ! et elles ne finiront qu’avec moi ! »

Jeanne le regarda sans rien dire : elle commençait à comprendre qu’elle aurait difficilement raison de lui, et, du moment où l’entretien menaçait d’être inutile, elle ne voyait aucune raison de le prolonger indéfiniment. Elle se leva donc pour partir.

Ceci ne faisait point sans doute le compte de M. de Kermoine, car il prit sa main avec une force irrésistible, et la contraignant à se rasseoir :

« Permettez-moi de vous demander, lui dit-il, d’une voix où frémissaient encore ses émotions mal contenues, comment il se fait qu’avec des sentiments si exclusifs, des résolutions si implacables, une douleur si profonde, une âme si bien fermée à toutes les consolations comme à toutes les espérances, vous ne soyez pas dans un cloître ! Pourquoi, morte à l’amour, vous exposez-vous de gaieté de cœur à vous faire aimer ? Pourquoi ne cachez-vous pas sous la bure cette robe qui secoue du feu ? Pourquoi promenez-vous dans le monde cette beauté irrésistible et fatale, qui fait le

malheur de tous parce qu'elle ne veut pas faire le bonheur d'un seul ?... –
Oui, madame ! pourquoi ? pourquoi ? »

M. de Kermoine se tut, comme épuisé par sa violence même, attendant une réponse à toutes ses questions. Jeanne garda le silence pendant quelques instants ; puis, d'une voix lente et grave, et avec une dignité imposante :

« Si tout autre que M. de Kermoine m'interrogeait, dit-elle, je ne daignerais pas répondre. Mais à vous, monsieur, à vous qui m'avez témoigné des sentiments dont j'ai peut-être le droit d'être fière, je vous dois une explication franche et loyale, et je veux vous la donner. »

Yvon releva les yeux, regarda Jeanne fixement... et attendit.

« Je suis restée dans le monde, quoique n'étant plus du monde, poursuivit Mme d'Avray, parce que j'ai encore un grand devoir à remplir ; parce que c'est seulement en y restant que je puis satisfaire le vœu suprême de celui qui n'est plus. mais auquel, pourtant, je veux obéir dans la vie et dans la mort. Vous n'avez pas su apprécier le trésor que j'ai près de moi, parce que, en ce moment, vous ne voulez pas voir ; mais Valentine, la sœur unique et adorée de mon mari, est la créature la plus sympathique, la plus franche, la plus charmante et la meilleure que je connaisse. Elle est aussi la plus digne d'être heureuse... c'est-à-dire d'être aimée !... Eh bien ! moi partie, la pauvre enfant serait seule au monde... Comprenez-vous maintenant le devoir qu'elle m'impose, et oseriez-vous dire que j'aie le droit de m'y soustraire ? Voilà pourquoi je ne suis pas encore dans un cloître !... Mais j'irai, monsieur, ne craignez rien ! J'irai dès que j'aurai assuré le bonheur de celle qui m'a été confiée par une main mourante, et sur laquelle j'ai veillé jusqu'ici comme sur un dépôt sacré. »

M. de Kermoine avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et il écoutait silencieusement ces paroles empreintes d'une raison si haute, de sentiments si élevés, et qui se gravaient au plus profond de son cœur.

Mme d'Avray continua :

« Dans les premiers temps de mon veuvage, et pendant le paroxysme de ma douleur, j'aurais hésité à demander un refuge à ces asiles pieux. Je ne m'en sentais point digne. J'y aurais apporté les troubles et les flammes d'une âme trop orageuse et trop brûlante. J'en aurais agité le calme ; j'en

aurais embrasé la froide austérité, et, comme vous le disiez tout à l'heure, j'aurais secoué du feu sous les arceaux du cloître ! Dieu lui-même m'aurait repoussée de ces saintes demeures, où je serais devenue, peut-être, avec mon désespoir et mes larmes, un sujet de scandale pour celles qui se sont données à lui tout entières... Un jour, bientôt sans doute, ma douleur, sans être moins grande, se sera pacifiée dans sa profondeur même ; j'irai alors achever de mourir à l'ombre d'une croix, essayant de me rapprocher plus sûrement, par la pratique du bien, de celui à qui je veux être réunie pour toujours. »

Mme d'Avray avait prononcé ces derniers mots avec une sorte d'exaltation enthousiaste, qui mettait une flamme dans ses yeux et une auréole autour de son front. Ses lèvres de pourpre étaient brûlantes, comme si le charbon d'Isaïe les eût touchées de son feu sacré. Jamais peut-être Jeanne n'avait été plus belle qu'au moment où elle disait à celui dont elle était adorée qu'aucun homme désormais ne posséderait cette beauté.

M. de Kermoine, vaincu, charmé, fasciné, n'avait plus la force d'en détacher ses yeux, et il la regardait avec une telle attention que l'on pouvait croire qu'il voulait fixer à jamais dans son âme cette admirable image de la grâce, de la séduction et de la douleur.

Jeanne baissa les yeux sous ce regard de flamme, et fit deux pas pour s'éloigner. Elle sentait bien qu'elle n'obtiendrait rien maintenant d'un homme si épris, et qu'il était inutile de lui parler d'une autre, quand c'était d'elle qu'il avait l'âme toute pleine. Elle eût voulu trouver quelques paroles capables de ramener un peu de calme dans cette grande âme, si digne d'un bonheur qu'il ne voulait recevoir que d'elle, et qu'elle ne pouvait pas lui donner. Hélas ! les seuls mots qu'il aurait voulu entendre étaient ceux qu'elle ne se croyait pas le droit de lui dire. La vie, méchante, prend parfois plaisir à vous enfermer dans ces impasses cruelles. Tous deux sentirent qu'il ne fallait point prolonger davantage un entretien qui était à la fois inutile et douloureux...

Et pourtant, au moment où Jeanne allait s'éloigner de lui, pour toujours peut-être, au moment de quitter cette enceinte de verdure solitaire et sauvage, où sa destinée venait de se décider en quelques instants, Yvon, comme s'il se fût trouvé dans l'impossibilité absolue de faire un pas de

plus, ou comme s'il eût voulu tenter un suprême effort pour fléchir cette âme superbe, retint Jeanne encore un moment, et n'osant plus la regarder :

« Savez-vous, lui dit-il d'une voix tremblante, savez-vous, au moins, que je vous aurais bien aimée ?

– Oh ! j'en suis sûre ! répondit-elle avec une sorte d'effusion involontaire, et dans laquelle son âme allait d'elle à lui ; oui, j'en suis sûre ! aussi, laissez-moi vous assurer de la sincérité des vœux que je fais pour que vous puissiez trouver un jour le bonheur dans l'amour d'une femme digne de vous.

– Je suis très-reconnaissant de vos souhaits, répliqua M. de Kermoine en hochant la tête, mais ils sont inutiles. Il n'y a plus pour moi de bonheur en ce monde. Je n'ai pas sans doute le droit de dire comme vous que je n'ai aimé qu'une fois. J'avoue, au contraire, que vous m'avez rendu infidèle à un souvenir douloureux et cher... Mais je ne suis point pourtant un cœur banal, et je ne saurais passer ainsi d'un amour à l'autre sans repos et sans trêve... Je sens que je me suis donné pour toujours à vous. Vous pouvez bien ne pas vouloir de moi... mais souvenez-vous du moins que je ne me reprendrai jamais !...

– Et c'est là ma peine ! Je ne puis penser sans un réel chagrin, croyez-le ! au bonheur que vous auriez pu recevoir. et donner. Il faut donc que je porte, comme un second deuil, le remords de votre vie perdue ?

– Que voulez-vous, madame ? dit M. de Kermoine en redressant tout à coup sa belle tête, vous êtes comme la foudre, et l'arbre que vous avez touché, ne fût-ce qu'en passant, ne portera plus jamais ni fleurs ni fruit ! Il ne donnera plus à personne ni son ombre ni ses parfums.

– J'espère que vous n'avez pas été assez atteint pour qu'il en soit ainsi de vous, dit Mme d'Avray avec une bonté compatissante. Vos blessures ont été plus cruelles que profondes : elles n'ont pas touché les sources mêmes de la vie. Ah ! je vous en prie, laissez-moi espérer que vous profiterez au moins de votre expérience. Croyez-moi ! le bonheur est la récompense de notre soumission aux lois sociales, œuvres de Dieu et des hommes... C'est pour l'avoir oublié qu'une fois déjà vous avez été châtié sévèrement... Quand on se révolte contre ces lois, on ne trouve partout que des mécomptes cruels, des troubles stériles, des agitations vaines ! Maintenant, donnez-moi votre

bras, et ramenez-moi ! Il y a vraiment longtemps que je n'ai fait une si longue absence. Je ne sais ce que ma chère pupille peut bien penser de moi. Peut-être l'ai-je inquiétée un peu... et c'est votre faute ! »

Tout en parlant ainsi, Jeanne, avec la grâce charmante qu'elle mettait à toute chose, passa une main sous le bras de M. de Kermoine, et tous deux reprirent en silence le chemin de la villa.

« C'est bon, l'amitié ! murmura Jeanne au bout d'un instant, comme si elle eût voulu laisser entrevoir à M. de Kermoine la douceur d'une secrète consolation.

– Oui, répondit-il, ce serait délicieux. si l'amour n'existait pas ! »

XXI

Comme M. de Kermoine achevait ces mots, les deux promeneurs arrivèrent au détour d'un massif épais qu'ils longeaient depuis un instant, et qui leur dérobait la vue de ce qui se passait à quelques pas d'eux, de l'autre côté.

Tout à coup, ils aperçurent une forme blanche, qui n'était autre qu'une femme, assise sur un banc rustique, qui leur tournait le dos, et dont, par conséquent, ils ne pouvaient distinguer les traits. Mais, au mouvement saccadé, presque convulsif de ses épaules, il était aisé de deviner que l'infortunée était livrée à une violente douleur. Elle était, on peut le dire, secouée par des sanglots qui ébranlaient sa frêle personne. On eût dit comme une tempête d'affliction qui passait en ce moment sur elle.

Un affreux pressentiment traversa tout à coup l'esprit de Mme d'Avray.

« Dieu ! murmura-t-elle à demi-voix... Valentine ! si c'était-elle !. Elle était en robe blanche, ce matin.

– Mme de Saint-Cyran aussi était en robe blanche ! fit le comte ; comment pouvez-vous croire ? »

Cependant il se sentait involontairement troublé lui-même.

Sans l'écouter, Jeanne se précipita vers le banc rustique, et mit une main sur l'épaule de l'inconnue, en disant tout bas :

« Valentine ! est-ce toi ? »

Il ne lui avait pas fallu si longtemps pour reconnaître sa sœur : elle ne doutait plus.

Cependant la jeune fille ne lui répondait point. Elle avait passé ses deux bras autour du tronc lisse et poli d'un frêne pleureur, qui laissait retomber autour d'elle ses longs rameaux en deuil, et elle tenait son visage caché contre le long dossier de son siège. Les douces paroles de Jeanne ne pouvaient la contraindre à quitter cette position étrange ; mais il n'était pas besoin de la mieux voir pour deviner la violence de la douleur à laquelle la pauvre enfant était livrée comme une proie.

M. de Kermoine et Mme d'Avray se regardèrent quelques instants en silence. On eût dit qu'ils hésitaient, ne sachant vraiment quel parti prendre, en face d'un désespoir plus terrible dans ses manifestations muettes, que s'il se fût exprimé par des éclats et des transports. Cependant, Mme d'Avray, qui connaissait mieux que son compagnon la nature de Valentine, exaltée, impétueuse et toute de premier mouvement, et qui savait aussi à quel degré de souffrance ses sensations toujours extrêmes pouvaient la conduire, eut vraiment peur des suites de cette crise terrible. Elle comprit que l'important maintenant c'était d'y apporter une diversion immédiate. Faisant donc signe à M. de Kermoine de se tenir de quelques pas en arrière, elle passa un de ses bras autour de la taille de la jeune fille, et elle essaya de l'attirer à elle. Mais plus elle faisait d'efforts, et plus sa sœur serrait étroitement le tronc du frêne, auquel elle s'était enlacée.

« Laisse-moi ! laisse-moi ! dit-elle enfin d'une voix pleine de soupirs et de pleurs.

– Valentine, ma chère Valentine, mais qu’as-tu donc ? Parle, je t’en conjure ! Tu me fais peur. et tu me fais mal !

– Tu me fais bien plus de mal, toi, puisqu’il t’aime ! répliqua la jeune fille d’une voix vibrante, mais sans se retourner encore. Tu l’aimes aussi, sans doute ?. Ah ! je le vois bien maintenant, vous vous entendiez tous deux pour me tromper !

– En vérité, tu es folle ! » dit Jeanne, effrayée de ce qu’elle prenait pour un véritable délire.

Et se penchant sur la jeune fille :

« Prends garde, je t’en supplie, lui dit-elle tout bas, je ne suis pas seule ! »

Ces simples mots produisirent sur Valentine l’effet du choc de la pile électrique sur un être nerveux. L’étreinte de ses deux bras se dénoua ; elle se leva de son banc comme par un soubresaut, et se trouva tout aussitôt sur ses pieds.

A ce moment, elle se tourna vers sa sœur, la vit, et aperçut M. de Kermoine, immobile, triste et grave, à trois pas derrière Jeanne. Elle les enveloppa tous deux d’un regard scrutateur, sévère et farouche. Ils ne s’en indignèrent point ; il n’y avait en ce moment de place en eux que pour la pitié. Le visage de la jeune fille, bouleversé par la douleur ; ses traits violemment contractés ; ses joues inondées de larmes et plaquées de taches rouges, qui se détachaient plus violemment encore sur la blancheur délicate de son teint ; ses yeux, enfiévrés et gonflés, leur inspira à tous deux un effroi d’autant plus grand qu’au repos et dans l’état habituel de la vie, sa belle et charmante physionomie ne connaissait guère qu’une expression aimable et douce.

« Comme elle souffre ! » pensa Mme d’Avray, véritablement stupéfaite du changement que quelques minutes avaient suffi à produire en elle.

M. de Kermoine, poussé par une curiosité trop naturelle pour n’être pas excusable, s’était rapproché de Jeanne. Il aperçut pour la première fois le visage bouleversé de la jeune fille.

Ce qu’il éprouva à cette vue, ce fut surtout de la surprise. Il ne comprenait pas bien encore, et c’était de bonne foi qu’il se demandait ce qui pouvait bien avoir fait tant de peine à l’aimable créature qu’il avait vue, une

heure auparavant, épanouie dans son bonheur et rayonnante de gaieté. N'osant pas l'interroger, il fixait sur elle un regard étonné, investigateur, plein de muettes questions, de prières silencieuses et de secrets reproches. On eût dit qu'en souvenir et en retour de l'espèce d'affection paternelle qu'il lui témoignait depuis quelques jours, il se croyait le droit d'attendre d'elle une confiance toute filiale, et qu'il lui en voulait de ne la lui point montrer.

Si ce fut là une complète illusion chez lui, elle eut du moins le mérite de se dissiper aussi promptement qu'elle était née. Valentine ne l'eut pas plutôt reconnu qu'il s'opéra chez elle une révolution complète. Les changements à vue des féeries ne sont pas plus soudains ! Les larmes se séchèrent tout à coup dans ses yeux, secs et brûlants ; ses traits devinrent rigides comme le marbre, et une expression dure et hautaine transfigura son charmant visage. Personne n'eût pu reconnaître, sous ce masque tragique, l'aimable et douce jeune fille qui, depuis quelques jours, faisait les délices des Charmilles. Un tel changement physique n'accusait-il point chez elle une révolution morale plus terrible encore ?

Son regard incertain, ne sachant où se poser, allait, avec une inquiétude visible, de M. de Kermoine à Mme d'Avray, et de celle-ci à celui-là, sans jamais s'arrêter ni sur l'un ni sur l'autre.

Jeanne était en proie à une anxiété douloureuse ; jamais elle n'avait vu sa sœur livrée à une telle surexcitation ; c'était là un état anormal, dont les symptômes la remplissaient d'effroi. Quelque chose lui disait que Valentine pouvait laisser sa raison dans cette crise sans pareille, dont elle commençait à soupçonner la cause. Elle se rappelait maintenant le bruit de feuilles poussées et de branches ployant et craquant, à quelques pas d'elle, un quart d'heure plus tôt, pendant son entretien suprême avec M. de Kermoine. La jeune fille avait sans doute surpris quelques lambeaux de leur causerie : assez pour être certaine de l'anéantissement de ses espérances ; pas assez pour être convaincue de l'énergie avec laquelle Jeanne avait lutté contre les désirs et les vœux de l'homme dont elle était si profondément aimée. Un grand jour se faisait ainsi dans l'esprit de Mme d'Avray. La vérité se révélait à elle toute entière. Elle se rendait bien compte de tout ce qu'avait dû souffrir cette jeune créature, excellente, mais romanesque, mettant sa vie

dans son amour, avant de savoir si cet amour pouvait lui donner le bonheur ; prenant ses désirs pour des réalités, et se voyant tout à coup précipitée du haut de ses illusions dans le plus affreux néant. Le mal était là. Mais où donc était le remède ?

Il était entre les mains de l'homme aimé ! Lui seul pouvait guérir la blessure qu'il avait faite ; lui seul, par de bonnes et tendres paroles, pouvait peut-être ramener un peu de calme dans cette âme désolée. Mais comment Jeanne pourrait-elle le mettre au courant d'une situation à la fois si complexe et si délicate ? Il n'était pas possible à la jeune femme de lui souffler ce qu'il aurait à dire, comme on fait à un écolier mal appris ; mais, dans la disposition irritée et nerveuse où elle voyait Valentine, elle était bien certaine que le moindre aparté qu'elle aurait avec M. de Kermoine aurait le don de l'exaspérer davantage encore. Il fallait donc se faire comprendre sans parler, ce qui n'est pas toujours chose aisée. Elle en eut bien la preuve, car ce fut en vain que son visage suppliant se leva vers Yvon ; en vain qu'elle chargea ses beaux yeux de lui dire dans leur silencieuse, mais pathétique éloquence :

« Allons ! monsieur, un bon mouvement, et sauvez-la, puisque vous seul pouvez la sauver, et que c'est vous qui l'avez perdue ! »

Sans doute M. de Kermoine ne comprit rien de tout cela, car il demeura silencieux, impassible et froid, regardant tous les détails de cette scène émouvante, qui restait pour lui une impénétrable énigme. Valentine, en ce moment, lui faisait un peu l'effet d'un de ces enfants gâtés auxquels il faut passer tous leurs caprices, sous peine de les voir trépigner, casser les vitres, grincer des dents et s'arracher les cheveux. Mais il n'aimait pas ce genre de produit, né de la faiblesse des parents et de l'imbécillité des nourrices, et il eût volontiers renvoyé Valentine au couvent, pour la faire mettre au cachot, en retenue, ou tout au moins au pain sec !

« Il faut l'emmener d'ici, se dit Jeanne, dont un soupir souleva la poitrine. Il n'y a rien à faire à présent. plus tard on verra ! »

Mais emmener Valentine ne semblait pas chose déjà si facile. Ses pieds s'étaient rivés au sol : on eût dit qu'ils y avaient pris racine. Jeanne, en face de cette jeune fille changée en statue, qui si longtemps n'avait eu d'autre volonté que la sienne, et qui maintenant semblait résister également à ses

prières et à ses ordres, laissa tomber ses deux bras le long de son corps, avec l'expression d'abattement du combattant vaincu dans sa lutte contre la destinée, qui sent que tout est fini et que c'est le moment de désespérer.

Droite, sombre, implacable, avec quelque chose de fatal dans sa contenance et dans sa physionomie, le front légèrement plissé, les lèvres serrées, ne daignant adresser ni un regard ni une parole à sa sœur et à M. de Kermoine : perdue en elle-même, étrangère et indifférente à tout ce qui pouvait venir du monde extérieur, Valentine semblait attendre, sans rien faire pour le hâter, l'apaisement de l'orage qui grondait encore en elle.

Compatissante et bonne jusqu'au bout envers cette chère ingrate, Jeanne prit sa main, et, la trouvant glacée :

« Tu souffres, ma pauvre chérie, lui dit-elle doucement, tu souffres bien ? Rentrons, je t'en supplie ! »

Pour toute réponse, Valentine eut un regard sec et un dédaigneux mouvement d'épaules.

Mme d'Avray ne se laissa point décourager par ce qu'il y avait de déraisonnable dans une telle conduite, et, voulant à tout prix empêcher sa belle-sœur de se compromettre davantage :

« Allons ! viens ! dit-elle ; il le faut, je le veux ! »

Valentine ne fit pas un mouvement. On eût pu croire que Mme d'Avray parlait à une sourde. Mais un frisson courut sur ses bras à demi nus, dont on voyait la chair blanche et ferme sous sa manche transparente, et sur ses fines épaules, encore un peu maigres, mais d'une grâce charmante. Tout son corps en fut secoué.

M. de Kermoine crut qu'il était temps d'intervenir et de joindre ses instances à celles de Mme d'Avray.

« Allons, venez, mademoiselle ! dit-il à son tour en lui offrant le bras.

– Ah ! fit-elle, vous aussi ! »

Et, comme pour mieux protester contre ce qui lui semblait sans doute une odieuse tyrannie, elle s'attacha d'une main crispée au dossier du banc sur lequel nous l'avons vue assise quelques minutes auparavant.

Mme d'Avray regarda M. de Kermoine avec une expression de découragement profond. Elle avait vraiment fait tout ce qui était en son pouvoir pour convaincre, pour persuader, pour ramener cette enfant

rebelle... Rien n'avait réussi, et maintenant, on voyait bien qu'elle était navrée de l'inutilité de tant d'efforts, effrayée des conséquences d'une telle obstination. Les yeux de M. de Kermoine répondirent aux siens, exprimant à leur tour une pitié douloureuse.

Valentine surprit cet échange de regards tout pleins de sa pensée, mais elle ne comprit pas la bienveillance et la compassion pour elle dont ils étaient remplis. Sa jalousie ne vit qu'une chose : l'entente trop certaine de ces deux âmes, qui semblaient si bien faites l'une pour l'autre, et dont les confidences, imparfaitement entendues, mal saisies dans leur ensemble, avaient été la première cause de sa violente douleur. Placée moins haut qu'eux dans l'échelle morale des êtres, elle ne pouvait s'élever jusqu'au sublime dévouement de Jeanne, ni jusqu'à la touchante abnégation de M. de Kermoine. Elle vit leur secret accord et ne vit que cela ! C'en était plus qu'elle ne pouvait supporter. Ces impressions nouvelles, s'ajoutant à celles qui l'avaient assaillie quelques instants plus tôt, achevèrent d'ébranler une organisation trop faible pour de pareilles secousses. Elle sentit ses idées se troubler et sa raison vaciller comme la lumière d'un flambeau prêt à s'éteindre. Ses forces l'abandonnèrent... Elle-même, sans doute, ne se rendit pas exactement compte de ce qui se passait en elle, mais elle dut éprouver presque simultanément une grande douleur au cœur et au cerveau, car elle porta la main presque en même temps à sa poitrine et à son front. Puis il se fit comme une soudaine détente de tous ses nerfs ; ses traits, tout à l'heure encore contractés et crispés, perdirent leur rigidité marmoréenne ; un nuage passa sur ses yeux qui ne virent plus, et ses jambes fléchirent sous elle, incapables de la porter. Elle tomba comme tombe un corps mort.

Affaissée d'abord sur le banc, elle eût promptement glissé jusqu'à terre, si Jeanne ne se fût élancée vers elle, pour la recevoir et la soutenir.

Mme d'Avray fut comme accablée par ce dernier coup, venant après tant d'autres. Aussi, tout en appuyant contre sa poitrine la tête pâle de Valentine toujours évanouie, et qu'elle s'efforçait de rappeler à la vie, en lui donnant les plus doux noms, elle eut comme un accès de secret désespoir. Mais elle était de celles à qui la souffrance n'arrache jamais ni un cri ni une plainte. La coupe était pleine : une goutte de plus l'aurait fait déborder ; mais, si

amère que fût la liqueur, elle n'essaya point de l'éloigner de ses lèvres. Se retournant vers M. de Kermoine, elle lui dit de sa voix d'or :

« Aidez-moi, monsieur, à sauver cette pauvre créature. J'en suis bien en peine ! Nous ne pouvons la laisser là. Et pourtant, que va-t-on dire en la voyant en cet état ?

– Eh bien ! madame, on dira qu'elle s'est trouvée mal. Une mauvaise disposition. une crise nerveuse. ces choses-là se voient tous les jours.

– Mais si l'on nous demande de plus amples explications ?

– Rien ne nous oblige d'en donner ! »

Tout en parlant ainsi, Yvon ploya un genou en terre, pour se trouver à la hauteur du banc sur lequel Mlle d'Avray gisait encore inanimée. Il passa un bras sous la taille flexible qui s'abandonnait à son étreinte, et, avant d'emporter ce fardeau, léger pour lui, gardant encore cette attitude de la prière, du respect et de l'adoration, et fixant sur la jeune veuve son regard clair, si honnête et si franc :

« Votre frère à toutes deux ! lui dit-il d'une voix où vibrait l'accent de l'honneur et de la loyauté.

– Merci ! dit Jeanne, visiblement émue ; d'un homme comme vous, je n'attendais pas moins ! »

Et, par un geste dont la noble confiance devait récompenser dignement le gentilhomme, elle posa une main sur son épaule, comme pour prendre possession de lui, à ce titre fraternel, qu'il venait d'invoquer avec un à-propos si heureux.

Mais ce n'était pas le moment de s'attarder en des langueurs sentimentales. L'heure présente demandait autre chose que des paroles. La petite scène que nous venons de raconter n'avait eu d'ailleurs que la durée d'un éclair.

M. de Kermoine enleva la jeune fille dans ses bras robustes, comme il eût fait d'un enfant, et, d'un pas assez rapide, il se dirigea vers la maison pour y demander du secours. La tête de Valentine avait roulé sur son épaule ; sa chevelure flottait autour de lui, éparpillée par le vent, qui, par des intervalles, lui promenait sur le front, sur les yeux cette soie vivante, parfumée, blonde et chatoyante comme l'or. De temps en temps, malgré lui peut-être, il jetait les yeux sur son précieux fardeau. La vie ne revenait pas

encore aux joues décolorées ; mais les plaques rouges et marbrées, qui avaient tant effrayé Jeanne, un moment auparavant, avaient complètement disparu, et la tête charmante prenait maintenant l'idéale pâleur des marbres.

Mme d'Avray marchait tout à côté ; de temps en temps, elle prenait la main inerte de Valentine, cette main fine et mignonne, et elle la pressait tendrement contre ses lèvres, comme pour y rappeler la chaleur et le sang.

On arriva bientôt en vue de la maison. Quand les hôtes de Mme de Parsis, qui se trouvaient dans le salon, ou sous la véranda, aperçurent M. de Kermoine, tenant entre ses bras la jeune fille évanouie, échevelée, semblable à une morte, il y eut chez tous un moment d'émotion indicible.

Un seul et même élan jeta tout le monde au-devant du groupe qui s'approchait. Chez quelques-uns une anxiété réelle et un intérêt sincère ; chez d'autres, une simple curiosité ; chez certaines femmes, l'envie de faire montre d'une sensibilité qui devait les embellir, tous ces motifs réunis rassemblèrent en un instant la compagnie tout entière autour d'Yvon, de Jeanne et de Valentine.

Les uns offraient leurs secours ; tous leur avis ; ceux-ci voulaient aller chercher le jeune docteur, récemment débarqué à Héricy, de l'autre côté de la rivière ; celles-là débouchaient leurs flacons. Les questions indiscretes allaient aussi leur train. On voulait savoir quand et comment l'accident était arrivé. Une si jolie fille ! un pareil malheur ! On n'aurait jamais assez de détails !

Les réponses de Mme d'Avray furent nettes et concises. Il n'y avait point à s'inquiéter ! Ce n'était là qu'un malaise passager qui n'aurait point de suite... un étourdissement, une migraine, comme Valentine en avait quelquefois... un peu plus forte seulement... et qui ne demandait que du calme, et quelques heures de repos absolu.

Une des qualités des gens du monde, c'est incontestablement de comprendre à demi-mot, de se contenter de ce qu'on leur dit, et de ne pas arracher les confidences qu'on n'a point envie de leur faire. Mais ceux qui avaient eu le temps d'ouvrir les yeux : ceux qui connaissaient les sentiments de M. de Kermoine pour Mme d'Avray, et à qui une observation intelligente avait permis de soupçonner la secrète et malheureuse inclination de Valentine, ceux-là eurent la conscience qu'ils assistaient au dernier acte

d'une de ces petites tragédies intimes comme il s'en joue assez souvent dans les familles. Mais on ne tenait pas à donner l'épilogue devant le public, et il faudrait probablement avoir des billets de faveur pour y assister.

On laissa donc la belle Valentine s'en aller, toujours évanouie, sur l'épaule de M. de Kermoine, qui l'emportait comme une proie, et suivie de Jeanne, qui ne la quittait pas des yeux.

Prétendre que, lorsqu'ils eurent disparu tous trois dans l'intérieur de la maison, il n'y eut point, entre ceux qui restaient dans le jardin ou sous la véranda, un échange de sourires et de regards malicieux, peut-être même de légères médisances murmurées à voix basse, ce serait avouer que l'on ne connaît guère l'espèce humaine, toujours portée à donner aux choses les plus simples comme aux plus extraordinaires, les interprétations les plus défavorables. Mme d'Avray ne se fit point la moindre illusion à ce sujet, et elle prévit bien que l'accident de Valentine servirait de texte ou de prétexte à toutes sortes de commentaires, dont elle-même ne sortirait pas intacte peut-être. C'est dans de pareils cas, pensait-elle, que l'on est heureux d'avoir pour soi le témoignage de sa conscience ! Elle n'en éprouvait pas moins une véritable contrariété en songeant au retentissement de cette aventure, qui attirait beaucoup trop vivement l'attention sur la jeune fille. Les jeunes filles devraient vivre comme l'Isis égyptienne, au fond d'un temple, et sous un triple voile. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'elles garderaient leur prestige, et cette fleur intacte de leur honneur virginal, qu'une parole tue et qu'un souffle ternit. Jeanne sentait bien que la réputation de Valentine recevrait un coup funeste de cette fâcheuse aventure, si elle n'en éteignait le bruit terrible dans la joyeuse sonnerie des cloches du mariage. Mais cette chance heureuse lui semblait maintenant, après sa conversation avec M. de Kermoine, si malheureusement surprise par Valentine, plus incertaine que jamais.

Quand elle arriva au seuil de son appartement, elle y trouva les femmes de service qui étaient accourues, prévenues par les valets de pied, et qui venaient donner à la jeune fille les soins que réclamait son état.

Au moment où M. de Kermoine allait la remettre entre leurs mains, Valentine ouvrit ses yeux tout grands et les promena autour d'elle. Il y avait dans son regard quelque chose de vague et d'incertain, qui annonçait un

esprit encore inconscient de lui-même. Tout à coup, cependant, une vive flamme brilla dans ses yeux, en même temps qu'une furtive rougeur empourpra sa joue. Elle avait reconnu M. de Kermoine. et elle se voyait sur sa poitrine, dans ses bras !... Tous les instincts de la pudeur alarmée se réveillèrent en elle ; elle eût voulu se dérober, se cacher à tout le monde, et elle ne trouvait d'autre asile que ces bras mêmes qu'elle voulait fuir... Elle voulait... et elle ne pouvait pas ! car son extrême faiblesse ne lui permettait vraiment point de faire un seul mouvement. Elle ferma de nouveau les yeux ; sa joue, un moment colorée, redevint pâle comme les pétales d'une rose blanche, et sa tête échevelée, qui ne se soutenait plus, retomba sur l'épaule de M. de Kermoine, et il sentit ce jeune cœur battre contre le sien avec une violence sans égale : c'était le seul mouvement, du reste, qui, chez elle, annonçât la vie. Elle vivait pourtant, et l'étrange sensation qu'elle éprouvait était un indéfinissable mélange de malaise et de bien-être, de plaisir et d'effroi ! Jamais dans toute sa vie elle n'avait rien éprouvé qui pût se comparer à cela. C'était comme un bonheur douloureux, et elle comprenait vaguement qu'elle regretterait ce moment unique dans sa vie, quand il serait passé... Elle persévérait donc dans cette sorte de léthargie, alors même qu'elle était devenue volontaire, parce qu'elle ne trouvait pas le moyen d'en sortir convenablement. Il lui semblait que si elle avait été contrainte en ce moment de dire un seul mot à M. de Kermoine elle serait morte de honte et de confusion dans ses bras. où il ne lui était pas permis de vivre !

Celui-ci, qui avait toutes les délicatesses, comprit sans doute ce qui se passait en elle, car il la déposa sur son lit avec toutes sortes de précautions, et l'abandonnant aux mains des femmes, il salua Mme d'Avray et, posant un doigt sur ses lèvres, il sortit du salon sans avoir prononcé une parole.

Quand il fut parti, la jeune fille ne craignit point de revenir à elle : elle poussa un long soupir, comme si on eût enlevé un poids de sa poitrine, et ses yeux qu'elle rouvrit ne se fermèrent plus. On dégraffa son corset qui l'étouffait, on la mit au lit ; on présenta un cordial à ses lèvres, puis les femmes de service se retirèrent, la laissant seule avec sa sœur.

XXII

Jeanne prit sa main, et se pencha vers elle, froide, silencieuse et triste. Elle n'aurait eu qu'à parler pour l'accabler sous le poids de ses fautes ; mais elle la sentait si faible et la voyait si malheureuse qu'elle n'avait déjà plus que de la pitié pour elle.

En ce moment il se fit comme une grande lumière dans l'âme de l'infortunée jeune fille. Elle eut enfin la conscience nette et distincte de ce qui s'était passé. Sa sœur lui apparut ce qu'elle était en effet dans la réalité de la vie, une générosité sans bornes, une affection sans défaillance, une bonté inépuisable, un dévouement qui allait jusqu'à l'abnégation, une tendresse dont la constance ne s'était jamais démentie, mais qui s'était, au contraire, affirmée dans toutes les épreuves. Et c'était cette femme qu'elle avait offensée par d'enfantines colères, outragée par d'injustes soupçons ! Ah ! si elle devait accuser quelqu'un, c'était elle-même ; c'était elle seule ! Qu'avait donc fait cette pauvre Jeanne, dont elle eût le droit d'être irritée ? Rien, en vérité ! M. de Kermoine lui avait dit qu'il l'aimait... Il l'aimait, en effet ! Cela même était un malheur sans doute. un très-grand malheur ! Mais Jeanne en était-elle la cause ? Avait-elle jamais encouragé cet amour ? Si elle avait laissé se rapprocher d'elle M. de Kermoine, si bien tenu à distance tout d'abord, n'était-ce point à son instigation et à sa prière qu'elle l'avait fait ? Qui donc l'avait suppliée de l'arracher aux séductions et aux pièges de cette infernale coquette, Mme d'Erlange ? Tout ce que Jeanne avait fait depuis leur séjour aux Charmilles, ne l'avait-elle point fait uniquement pour elle, à cause d'elle, toujours ? Et dans cette conversation émue, passionnée,

où tout s'était dit, où M. de Kermoine avait laissé parler son amour, son fatal amour, Valentine avait-elle donc surpris dans la bouche de la noble veuve de son frère autre chose qu'une protestation et un refus !

Toutes ces réflexions, si justes et si vraies, se présentaient maintenant à l'esprit de la jeune fille avec une telle force et une telle évidence qu'elle n'avait rien à se répondre à elle-même. Elle comprenait maintenant, mieux qu'elle ne l'avait jamais fait, toutes ses fautes, toutes ses erreurs, tous ses coupables emportements ; elle se rendait si bien compte du trop légitime mécontentement de sa belle-sœur qu'elle ne trouvait pas de mots, je ne dirai pas pour justifier, mais pour excuser sa conduite... Elle ne redoutait rien plus en ce moment qu'une explication, parce qu'elle sentait que cette explication tournerait contre elle. Elle savait bien qu'elle ne pourrait s'y soustraire... mais elle essayait du moins de la retarder. Pareille à l'oiseau naïf, qui cache sa tête sous son aile à l'heure du danger, et qui s'imagine qu'il n'est pas vu, parce qu'il ne voit pas, elle se glissa sous ses couvertures... et elle attendit.

Elle n'attendit pas longtemps.

Debout au pied de son lit, le sourcil légèrement froncé, laissant voir sur son beau visage une certaine inquiétude, mais aussi beaucoup de résolution, Jeanne épiait l'instant où il plairait à la folle enfant de lui donner au moins quelques marques de repentir.

Mais le silence convenait mieux sans doute à la belle coupable, car elle ne semblait pas disposée à le rompre. Jeanne, cependant, prit un de ses bras, et la contraignant à se tourner vers elle :

« Tu fais bien de te cacher ! lui dit-elle, car ta conduite aujourd'hui doit te couvrir de confusion... Je ne te parle pas de la peine que tu m'as faite... Je suis accoutumée à la peine ! Mais comment une fille bien née peut-elle donner à tout le monde l'occasion et le droit de la juger sévèrement ? Il y a des sentiments qui, pour être permis, n'en sont pas moins condamnés à une réserve absolue. On est à plaindre quand on les laisse deviner ; on est blâmable quand on les affiche. »

Ces reproches étaient justes sans doute, mais l'expression en était quelque peu sévère. La triste Valentine sentit bien cependant qu'elle n'avait rien à répondre, car elle continua de garder le silence.

Ce n'était point ce que voulait Mme d'Avray. Elle se disait que la jeune fille avait mérité une leçon, et elle voulait qu'elle la reçût. et qu'elle en profitât.

« Es-tu muette, lui dit-elle, et ne parleras-tu point ? »

Tout en disant ces mots, elle lui toucha l'épaule avec un geste plein d'autorité.

Une telle manière d'agir était en si complet désaccord avec les façons habituelles de Mme d'Avray, que Valentine en fut bouleversée. Elle ouvrit ses yeux tout grands, et les fixa sur Jeanne, hagards et troublés, mais aucune parole ne sortit de sa bouche.

A son tour, Jeanne eut peur. Il lui sembla qu'elle venait d'être bien dure envers une enfant plus malheureuse encore que coupable. L'expression toujours si franche et si sincère de son visage trahit-elle ce qui se passait en ce moment dans son âme ? On pourrait le croire, car Valentine prit sa main, et doucement :

– « Ah ! dit-elle, si tu savais ce que j'éprouve en ce moment, tu ne me tourmenterais pas encore ! »

Jeanne ne dit rien, mais elle se pencha sur elle pour la mieux voir. Les joues de Valentine avaient ces teintes enflammées qui dénotent aussi bien le trouble profond de l'esprit que l'altération des fonctions vitales.

« Tu souffres donc bien ? fit-elle en lui mettant un baiser au front, car sa colère s'était effacée pour faire place à la pitié.

– Oh ! oui... j'ai la tête en feu... et de la glace au cœur. »

Mme d'Avray la regarda plus attentivement, et, la trouvant assez mal :

« Veux-tu, lui demanda-t-elle, que j'envoie chercher un médecin ?

– Non ! pas de médecin... rien ! ce dont j'ai besoin, personne ne me le donnerait... pas même toi... pourtant si bonne !

– Eh ! que veux-tu donc ?

– Je voudrais le repos... je voudrais l'oubli... »

Jeanne hocha la tête et ne dit rien.

« Je voudrais la mort ! ajouta Valentine en baissant la voix...

– Tu n'es pas difficile, toi ! fit Mme d'Avray avec une exaltation soudaine. Tu veux la mort ! Mais en es-tu digne ? Quel bien as-tu fait ? quels mérites acquis ? quels combats soutenus ? quelles larmes essuyées ?

On n'a pas le droit de paraître les mains vides devant la face de son créateur !

– Oh ! sainte ! pardonne-moi ! » dit Valentine, qui prit une de ses mains sur laquelle, vivement, et sans qu'on pût l'empêcher, elle pressa ses lèvres.

Ses lèvres brûlèrent la main de Mme d'Avray, comme eût fait un charbon ardent. Jeanne oublia des fautes qu'elle crut expiées par tant de douleur ; elle prit la jeune fille dans ses bras, la souleva du lit, et l'appuya contre sa poitrine, où elle la tint longtemps serrée. Valentine sentit tomber dans son sein comme une tiède rosée de larmes.

Cette admirable bonté d'une femme qui valait mieux qu'elle toucha ce jeune cœur passionné, qu'aucune corruption n'avait effleuré, et auquel on ne pouvait reprocher que l'emportement de ses sentiments et la vivacité de ses impressions. Un immense sanglot souleva sa poitrine, qui sembla prête à se briser ; puis ses pleurs, longtemps contenus, commencèrent à couler avec l'impétuosité de ces torrents déchaînés dont la sauvage abondance brise tous les obstacles et renverse toutes les résistances. Jeanne en fut véritablement effrayée. Jamais elle n'avait vu pareille douleur, et, ce qui l'attristait davantage encore, c'est qu'elle cherchait vainement les mots qui auraient pu la consoler : elle ne les trouvait point.

Elle s'assit au pied du lit, en tenant dans ses deux mains la main que Valentine lui abandonnait, et elle attendit, patiente et résignée, la fin de cette crise, trop forte pour durer longtemps, et qui devait s'épuiser par sa violence même.

Ce que Mme d'Avray avait prévu arriva en effet. L'atonie succéda au paroxysme, et Valentine tomba dans une sorte d'accablement qui donna du moins à Jeanne le temps de la réflexion, et qui lui permit d'aviser au parti qu'elle aurait à prendre.

Ici, on peut le dire, commençaient pour elle les véritables difficultés. Il est certain que, depuis quelques jours, la pauvre Valentine avait été l'objet d'assez malicieuses observations. Elle n'avait pas fait parler d'elle dans le sens que l'on attache d'ordinaire à ce mot, parce qu'elle n'avait fait aucun acte qui fût véritablement répréhensible, mais elle n'en avait pas moins attiré sur sa personne une dangereuse attention. Elle s'était mise, en quelque sorte, sous la surveillance du monde, en laissant lire trop aisément dans son

cœur naïf et jeune. Or, le monde n'est pas bon, et il est rare qu'il n'abuse point des droits qu'on lui donne. Il en abuserait avec Valentine, trop charmante pour ne point exciter l'envie, et à qui ces derniers événements allaient donner dans Mme d'Erlange une ennemie intime et perfide. Sa position aux Charmilles allait donc devenir fort difficile, et sa nature irritable et nerveuse ne pouvait que l'aggraver encore. Mme d'Avray se disait tout cela avec son bon sens parfait et sa très-remarquable rectitude d'idées, en pensant aux folies de sa jeune belle-sœur et aux fruits amers qu'elle en recueillait maintenant. Bien que les hôtes de la baronne fussent tous de la meilleure compagnie et des plus aimables relations, Jeanne comprenait cependant que le tout-puissant intérêt qui s'attache, surtout pour les femmes, à une histoire d'amour, allait faire de Valentine une sorte d'héroïne de roman, but de tous les regards, objet de toutes les conversations. L'impatiente jeune fille n'accepterait point un tel rôle. Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était donc de partir avant le moment où il lui serait devenu insupportable. Il arriverait cette fois encore ce qui arrive si souvent dans la vie : on causerait un peu tout d'abord ; puis, quand on aurait tout dit, – et vraiment il n'y avait pas grand'chose à dire, – on finirait par se taire et par oublier. Ah ! si, au lieu d'être une jeune fille, faisant ses débuts dans le monde, et se laissant facilement désarçonner par les premiers chocs, Valentine eût été une vraie femme ; si elle eût déjà subi certaines épreuves, et, pour avoir soutenu l'attaque des méchants, sachant, selon la parole de l'Écriture, rendre œil pour œil et dent pour dent, Jeanne eût pris un tout autre parti. – Au lieu de se dérober par une retraite qui ressemblait quelque peu à une fuite, elle l'eût engagée à faire vaillamment tête à tout venant, et à forcer une fois de plus la victoire à se ranger du côté des audacieux.

Mais elle sentait bien qu'avec Valentine c'était là une chose tout à fait impossible. Valentine, mobile et nerveuse, n'avait ni la force ni l'aplomb nécessaires pour organiser la résistance : en ce moment elle n'était capable que d'obéir à qui saurait vouloir pour elle. C'était là, du moins, une disposition d'esprit heureuse, et dont Jeanne était résolue à profiter.

« Dors un peu ! » lui dit-elle en posant délicatement le bout de ses doigts sur les paupières fatiguées.

Docile comme un enfant, Valentine ferma les yeux ; bientôt sa poitrine se souleva doucement, et elle parut s'endormir. Assise à quelques pas de son lit, silencieuse, pensive et recueillie, Jeanne la veillait avec une sollicitude pleine de tendresse, épiait tous les symptômes que pouvait trahir son sommeil.

La pendule sonna cinq heures ; M. de Kermoine partait à six.

« Il faut que je lui parle ! se dit Jeanne, animée d'une résolution subite. L'état où il vient de voir Valentine n'aurait-il pas eu quelque influence sur ses dispositions ? »

Elle se leva pour passer chez Mme de Parsis, qui venait de faire demander des nouvelles de la jeune fille quelques instants auparavant. Les circonstances graves où l'on se trouvait semblaient admettre les partis les plus hardis. Mme d'Avray était décidée à faire appeler le voyageur chez la baronne, et à lui demander quelques minutes d'entretien. Elle sentait bien qu'ils ne devaient pas se quitter ainsi.

Le hasard, qui fait parfois les choses mieux que nous, lui épargna l'embarras des messages diplomatiques. Comme Jeanne sortait de son appartement, elle rencontra dans l'escalier M. de Kermoine qui allait lui-même prendre congé de Mme de Parsis. Il était un peu pâle et semblait préoccupé.

« Comment va-t-elle ? demanda-t-il à Mme d'Avray, en cherchant un regard qui ne se détourna pas du sien.

– Assez mal !

– Que dites-vous là ?

– Rien que la vérité !

– Vous m'effrayez !

– Je vous avoue que moi-même j'ai eu bien peur !

– Et maintenant ?

– Maintenant elle est un peu plus calme... puisque je suis ici. Mais elle a eu tout d'abord une crise nerveuse qui m'a mise hors de moi. Je ne suis pas encore rassurée pour sa nuit !

– Pauvre enfant !

– Oui, vous avez raison ! Pauvre enfant ! elle débute tristement dans la vie...

– Que voulez-vous dire ?

– Elle débute par un grand amour... qui sera, j'en ai peur, un amour malheureux !

– Un grand amour ! dit M. de Kermoine avec un étonnement sincère.

– Seriez-vous le seul à l'ignorer ? fit Jeanne en relevant la tête. Il est assez regrettable que le monde le sache : il serait peut-être plus fâcheux encore que celui qui en est l'objet ne le sût pas ! »

Ils étaient à l'entrée d'une longue galerie, desservant les deux salons et la véranda, et qui se trouvait à cette heure complètement abandonnée. Jeanne y entra, M. de Kermoine la suivit ; elle lui montra un siège vis-à-vis du sien. C'était la seconde fois dans la même journée qu'ils se trouvaient ainsi en tête-à-tête ; mais les circonstances particulières des deux entretiens étaient loin de se ressembler. Que de choses arrivées depuis le matin ! A quel point les situations étaient changées ! Quel jour nouveau éclairait les âmes !

« Comment tout cela a-t-il pu arriver ? se demanda à demi-voix M. de Kermoine d'un air rêveur, quand je n'ai rien fait pour qu'il en fût ainsi !

– Vous n'aviez besoin de rien faire ! dit Mme d'Avray avec un léger mouvement d'épaules. Les meilleurs amours sont ceux qui viennent tout seuls !

– Oh ! je le sais bien ! murmura le comte avec un accent convaincu.

– Voyez-vous, monsieur, reprit Jeanne, on ne connaît pas ces cœurs de jeunes filles, mystérieux abîmes couverts de fleurs ! Leur surface est paisible, mais d'effrayantes tempêtes bouleversent leurs profondeurs. Vos regards les effleurent, mais ne les pénètrent point, et leurs secrets ne cessent point de leur appartenir. Victimes de notre ordre social qui leur impose une sorte d'insignifiance officielle, elles s'en vengent par une réserve outrée et une dissimulation de leurs sentiments que j'appellerais coupable, si on ne l'avait pas rendue nécessaire. Il n'a fallu rien moins que la surprise de ce matin et l'erreur où l'avait jetée notre entretien dangereux et mal compris par elle, pour vous la livrer ainsi désarmée, et vous permettre d'arriver jusqu'à son âme !... Je connais sa réserve fière, moi depuis si longtemps sa confidente, et je puis vous assurer qu'elle serait morte cent fois plutôt que de révéler...

– Et moi, madame, répondit Yvon avec une vivacité extrême, en passant à deux reprises la main sur son front, je puis vous jurer que si j’ai vu... si j’ai su quelque chose, c’est bien malgré moi ! Mais croyez bien que.

– Eh ! monsieur, je croirai tout ce que vous voudrez, car, hélas ! je sais aussi bien que vous comment tout cela est arrivé. Avec tout autre que le comte de Kermoine, je regarderais cette triste aventure comme le plus grand, comme le plus irréparable des malheurs qui pût frapper cette pauvre enfant. Mais votre délicatesse et votre loyauté calment un peu mes vives inquiétudes ; je sais que, de votre côté, nous n’avons rien à craindre. Si ma vie dépendait d’un secret, je lui donnerais volontiers votre honneur pour tombeau ! Quant à elle. eh bien ! elle apprendra à souffrir.

– Elle est si jeune ! balbutia le comte.

– Elle n’en souffrira que plus longtemps ! répliqua Jeanne d’une voix si profonde que M. de Kermoine en tressaillit.

– A son âge, les impressions se succèdent et s’effacent.

– Il en est que rien ne saurait faire oublier !

– Étrange destinée ! On aime qui ne vous aime pas et.

– C’est que l’on n’aime pas qui l’on devrait aimer ! répliqua Jeanne avec plus de fermeté qu’elle n’en avait montré jusque-là.

– On aime comme on peut ! répliqua M. de Kermoine ; on ne choisit pas plus ses amours que ses malheurs.

– C’est vrai : on les subit ! C’est ce que Valentine saura un jour à ses dépens ! Puisse-t-elle du moins ne pas me reprocher de l’avoir imprudemment exposée au péril où elle succombe !

– Vous ne pouviez point le prévoir ! répondit le comte en baissant la voix ; il devait être aussi certain pour elle. que pour d’autres, que celui sur qui elle daignait jeter les yeux ne s’appartenait plus à lui-même ! »

Un léger frémissement autour des lèvres de Jeanne avertit le comte qu’il allait de nouveau mettre le pied sur un terrain brûlant, et que le temps était passé où l’on pouvait lui permettre ces entretiens douteux, devenus si inutiles aujourd’hui. Il comprit qu’il faisait fausse route, et revenant aussitôt sur ses pas :

« Je vais partir dans quelques instants, dit-il, emportant avec moi le souvenir et le regret – j’ai le droit de ne pas dire le remords – du mal que

j'ai fait. S'il était jamais en mon pouvoir de le réparer.

– Peut-être ! si vous le vouliez bien !

– Ah ! je ferais beaucoup pour cela ! »

Jeanne, en entendant ces mots, lui jeta un de ces clairs regards qui semblaient pénétrer jusqu'au fond des âmes, pour y lire leurs plus intimes pensées et discerner la vérité du mensonge.

Yvon ne détourna point ses yeux de ces yeux perçants, et pour prouver à Mme d'Avray la sincérité de ses paroles et la loyauté de ses résolutions :

« Si vous croyez, lui dit-il, que quelques mots de moi, doucement affectueux, puissent lui faire quelque bien, conduisez-moi près d'elle, je vais, avec mes adieux, exprimer à cette charmante créature l'affection bien tendre, bien paternelle qu'elle m'inspire.

– Vous êtes un trop jeune père pour que je vous conduise dans la chambre d'une si jolie malade, fit Jeanne avec un léger sourire. La chère enfant est d'ailleurs si faible en ce moment que je ne voudrais pas l'exposer à une nouvelle émotion.

– Je partirai donc sans l'avoir revue, et ce sera un véritable regret pour moi... Vous serez mille fois bonne de le lui dire !... Bien que la lettre de ma tante soit alarmante, je ne m'alarme pas encore, car la digne femme, quand elle veut me voir, grossit quelque peu ses maux et m'envoie des bulletins qui n'ont rien d'officiel... Mais ses dernières lignes étaient si pressantes que j'ai dû faire comme si je les croyais, et j'ai répondu par une dépêche annonçant mon arrivée à jour fixe. Si elle ne me voyait pas à l'heure où elle m'attend, j'aurais à me reprocher les conséquences de mon manque de parole... et si c'était une rechute de ma chère parente, je ne trouverais pas assez d'anathèmes pour me maudire !

– Partez donc ! fit Mme d'Avray ; cela vaut peut-être mieux ainsi... A quoi bon renouveler sans but des émotions inutilement douloureuses !

– Oui, dit Yvon, d'une voix singulièrement émue, je vais partir, emportant le regret du mal que j'ai fait à une autre, plus encore que celui du mal que je me suis fait à moi-même. Je vais partir, le cœur en deuil, dévorant des larmes que vous ne voudriez pas voir couler... Mais dites au moins que vous ne me laisserez pas absolument sans nouvelles de vous. »

Mme d'Avray le regarda ; il se reprit, et il ajouta :

« Et de cette chère malade ! J'ai peut-être droit à être consolé de la peine dont je suis l'auteur... bien involontaire... et que je partage !

– Eh bien ! oui, fit Jeanne, emportée par un irrésistible élan, oui, je vous donnerai des nouvelles de cette pauvre créature, dont, en ce moment, l'âme m'inquiète plus que le corps,... mais c'est à une condition...

– Laquelle ? parlez ! j'obéirai.

– Eh bien ! c'est à la condition que vous m'en demanderez par une lettre.

– Oh ! je m'y engage avec tous les serments...

– Attendez ! par une lettre que je pourrai lui montrer, fit Jeanne, qui avait hâte de couper court à des transports toujours renaissants. Elle savait qu'ils pouvaient devenir aisément dangereux.

– Soit ! fit le Breton d'une voix soumise, par une lettre que vous pourrez lui montrer !

– Ce que devra être cette lettre, après laquelle peut-être vous m'en écrirez d'autres, votre cœur vous le dira !

– Eh ! madame, vous savez bien que vous ne me permettez pas d'écouter mon cœur.

– J'espère qu'il aura un jour des inspirations dignes de vous. et de moi, et ce jour-là, c'est le mien qui vous répondra ! »

Un éclair d'enthousiasme brilla dans les yeux de M. de Kermoine. Il était d'une race chevaleresque, capable des plus généreux efforts pour atteindre un noble but.

« Je ferai tout mon possible, dit-il, pour rendre à cette aimable enfant un peu du bonheur que je lui ai pris... et je vous remercie, madame, de m'admettre en partage d'une bonne action faite avec vous.

– Faire le bien ensemble, répondit Jeanne en lui montrant son regard lumineux et doux, croyez-le, mon cher comte, c'est le plus puissant lien des belles âmes !

– Et quels que soient les liens qui m'uniront à vous, je les bénirai toujours ! » répliqua M. de Kermoine en lui baisant la main.

Les grelots des deux porteurs percherons attelés au petit omnibus qui allait conduire le comte au chemin de fer retentirent devant le perron.

Le voyageur tira sa montre.

« Dieu ! s'écria-t-il, cinq heures moins cinq !. et je n'ai pas encore fait mes adieux à la baronne, – en vérité, madame, vous me faites manquer à tous mes devoirs !

– Vous avouerez, monsieur, que c'est bien sans le vouloir ! » dit Jeanne avec son plus fin sourire.

XXIII

Elle remonta près de sa sœur, qui s'éveilla au bruit des roues de la voiture emportant celui à qui elle avait donné si imprudemment sa vie.

« Qui est-ce qui s'en va ? demanda-t-elle en se soulevant sur son coude.

– Lui !

– Ah ! déjà !

– Il le fallait ! Mais rassure-toi, chérie, ce n'est pas toi qui le chasses ! »

Valentine retomba sur son oreiller, et, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit, elle ne prononça plus une parole.

Jeanne croisa ses deux bras sur sa poitrine, et, la tête penchée en avant, elle épia le souffle inégal de la malade, et les couleurs changeantes de ses joues, tantôt colorées des vives rougeurs de la fièvre, et tantôt si pâles que l'on eût dit vraiment que le sang les abandonnait.

– Ah ! la pauvre ! murmura-t-elle à demi voix, elle aussi, elle a les griffes du vautour dans le cœur. »

Valentine, fatiguée, épuisée, énervée, s'agitait sur sa couche comme sur un sable brûlant, cherchant partout un repos qu'elle ne trouvait nulle part.

Ses mouvements brusques et convulsifs n'annonçaient que trop le trouble de son âme. Jeanne comprit qu'elle ne pouvait pas la quitter tant qu'elle serait dans un tel état. Elle se fit donc excuser auprès de Mme de Parsis, en la priant de permettre qu'elle ne descendît point pour le dîner, et elle s'assit au chevet de sa chère malade. Au bout d'une heure environ, tout mouvement parut cesser, et un souffle plus égal souleva ce jeune sein, qui déjà portait en lui le germe de tant de tempêtes.

« Allons ! elle dort, tant mieux ! c'est autant de pris sur l'ennemi, » se dit Jeanne, qui souleva un peu les couvertures, pour dégager la tête qui manquait d'air.

Valentine ne dormait pas : elle avait les yeux grands ouverts, et son visage était couvert de grosses larmes, qui lentement, silencieusement, coulaient jusqu'au bas de ses joues.

« Oh ! la folle, se dit Jeanne, mais c'est qu'elle serait capable d'en mourir... si on la laissait faire... Eh bien ! non ; je ne veux pas, moi ! Je veux qu'elle vive et qu'elle soit heureuse ! »

Elle lui passa un bras autour des épaules, la souleva des oreillers, et appuyant la belle tête dolente sur sa poitrine :

« Il nous écrira ! » lui dit-elle.

Un sourire faible et doux, pareil à un rayon de soleil perçant la nue, éclaira tout à coup le beau visage triste.

« Tu me donneras ses lettres ! dit-elle en jetant ses deux bras autour du cou de sa sœur.

– Oui, fit celle-ci ; mais à la condition que tu te porteras bien, et que tu m'obéiras en tout. Et je te préviens que si je vois encore une seule petite larme dans ces grands yeux-là, je supprime la correspondance.

– Je ne pleurais que pour en avoir ! répondit la malade, en serrant avec force les deux mains de Jeanne... Tu vois donc bien que, si tu m'en donnes, tu feras de moi tout ce que tu voudras !

– Elle séduirait un saint, cette petite masque ! » fit Jeanne en l'arrangeant pour la nuit.

Cette nuit-là fut meilleure qu'on n'eût eu le droit de l'espérer, et, dès le lendemain matin, tout danger de crise nouvelle avait disparu. Il ne restait plus à Valentine que cette lassitude profonde et cet accablement général qui

suivent les grandes secousses et les violentes émotions ; mais elle n'avait plus besoin que du repos de son corps et de la tranquillité de son esprit. On pouvait lui donner l'un : elle ne devrait l'autre qu'à elle-même. Il fut décidé qu'elle garderait la chambre encore une journée. Elle n'était certes pas assez forte pour reprendre dès maintenant le train habituel de la vie qu'on menait aux Charmilles ; et puis, s'il faut tout dire, il lui eût été assez pénible d'affronter les regards de tout ce monde, par qui elle avait laissé surprendre le secret de son cœur. La pudeur a ses fiertés.

La maîtresse des Charmilles possédait trop l'instinct des choses féminines pour ne pas comprendre tout cela ; elle avait aussi trop de bonté pour ne pas compatir à ce qu'il y avait de pénible dans cette position, et pour ne point faire tout ce qui était en son pouvoir afin de la rendre moins fâcheuse, et de faciliter les solutions les plus désirables. Son affection pour Mme d'Avray eût suffi à lui en faire un devoir. Aussi, dans une conférence secrète qu'elle eut le matin même avec elle, à l'heure discrète où la plupart de ses hôtes goûtaient encore les joies paresseuses de la grasse matinée, il fut convenu que l'on prétexterait, et la chose avait certes assez de vraisemblance pour être acceptée, l'état de santé de Valentine pour lui faire garder la chambre encore toute cette journée. Les deux belles-sœurs partiraient ensuite par le train du soir. Tout ceci ressemblait bien à une fuite ; mais la jeune fille n'avait de reproches à faire qu'à elle-même ; son imprudence et sa folie l'avaient seules mise dans la situation fausse où elle se trouvait aujourd'hui, et dont il fallait à tout prix la faire sortir. Certes, la baronne avait eu le droit d'espérer une fin meilleure d'une campagne si bien commencée ; mais elle avait une trop grande et trop pro – fonde expérience de la vie pour ne pas savoir qu'en toute chose il faut faire la part de l'imprévu, comme on fait celle du feu dans les incendies, et la lui faire assez large.

Quant à Jeanne, elle lui conseilla de se montrer : elle n'avait rien à cacher, elle ! Sa conduite ne s'était pas un seul instant démentie ; elle s'était toujours montrée ce qu'elle devait être, franche et loyale, simple et digne, gardée par sa douleur, inaccessible à toute séduction, idéal modèle de la constance dans les sentiments et de la fidélité aux souvenirs.

« Vous ne devez pas, lui dit la baronne, vous enfermer obstinément dans cette chambre de malade, où votre présence n'est plus nécessaire. Il faut, au contraire, payer de votre personne, vous montrer sur la brèche, et imposer silence à ceux qui auraient le mauvais goût ou la mauvaise foi de donner à votre conduite une interprétation malveillante.

– Les jugements du monde me sont devenus tellement indifférents que je ne sais trop s'ils valent l'ennui de subir sa présence, dit la belle veuve, avec un air de hauteur qui eût fait rentrer une rivale dans la poussière.

– Personne ne sait mieux que moi, répliqua la baronne, à quel point vous avez le droit de parler ainsi. Mais faites pourtant ce que je vous demande. Faites-le pour moi, que vous ne voudriez point priver un jour de votre présence. faites-le aussi pour cette enfant terrible, dont chacun va vous demander des nouvelles, et qui ne saurait être mieux défendue que par vous.

– Vous savez, répondit Jeanne avec sa grâce accoutumée, que j'ai toujours mis ma gloire à vous obéir. Je descendrai au déjeuner. Je dînerai encore avec vous. Vous ferez tantôt une petite morale à Valentine, vous la gronderez même un peu. mais pas trop fort. Elle est si sensible... et nous partirons ce soir !... Quand vous la reverrez, elle sera corrigée... ou mariée !

– Peut-être mariée *et* corrigée ! fit la baronne en riant, et c'est vraiment ce que je souhaite de tout mon cœur. »

Ce programme si raisonnable fut exécuté de point en point. Mme d'Avray descendit pour le déjeuner comme s'il ne se fût rien passé la veille. Mais elle descendit seule... On lui demanda des nouvelles de Valentine avec un empressement dont l'indiscrétion se voilait sous l'apparence de l'intérêt. Elle répondit avec un air de franchise et un naturel parfait, et de manière à rassurer tout le monde.

« Valentine, en se promenant avec elle et M. de Kermoine, avait éprouvé, la veille, un malaise passager, sans cause apparente, qui s'en était allé comme il était venu, et dont il ne restait déjà plus de trace : un peu de fatigue. et c'était tout ! »

Personne n'eut le mauvais goût d'insister, et s'il y eut des jugements téméraires, ils ne dépassèrent pas le huis-clos de chaque conscience.

Très-ébranlée par tous ces événements, Mlle d'Avray n'avait plus de volonté à elle. Elle était bien résolue maintenant à faire tout ce qui plairait à Jeanne. Elle ne souleva donc point la plus légère objection, lorsque celle-ci lui dit :

« Nous partons ce soir !

– Quand tu voudras ! » répondit-elle.

Jeanne, enchantée de cette docilité, en profita pour brusquer un peu les choses. Ainsi, au lieu d'attendre le soir, comme elle l'avait résolu d'abord, pour quitter les Charmilles, elle profita d'un moment où les hôtes de la baronne faisaient une promenade en forêt, et elle disparut avec sa sœur, évitant ainsi la scène toujours pénible et un peu ridicule des adieux, quand on s'éloigne après une aventure qui s'est présentée sous une face douteuse.

Quand les autres revinrent de leur excursion, les deux jeunes femmes n'étaient déjà plus là.

La baronne assura qu'elle était chargée de faire agréer leurs excuses et leurs regrets. On s'attrista poliment pendant un quart d'heure ; Mme d'Erlange fit deux ou trois mots aussi méchants que spirituels, que l'on eût pu appeler les mots de la fin, puis on parla d'autres choses, et la vie reprit aux Charmilles, dès le lendemain, son train ordinaire, comme si ces deux charmantes créatures n'y étaient jamais venues.

Pour des femmes d'habitudes élégantes, comme Mme d'Avray et sa sœur, ce n'était pas encore le moment de rentrer à Paris. Elles n'y eussent trouvé que le bruit, la poussière, une chaleur intolérable, et, plus intolérable encore, la province en vacances, qui faisait sa descente annuelle dans la « capitale ». Il n'y avait là vraiment rien qui pût les tenter. Valentine, d'ailleurs, pour remettre ses nerfs ébranlés, avait besoin plus que jamais de solitude et de calme, et Paris ne lui en aurait point donné.

Mais Mme d'Avray possédait aux portes de Chantilly, sur les bords de la Nonette, et à quelques pas des ombrages séculaires de la belle forêt qui fut si longtemps l'apanage des Condé, la villa de Champrosé qui, sans rivaliser avec le luxe grandiose des Charmilles, n'en était pas moins une très-agréable résidence.

Valentine aimait beaucoup Champrosé, où elle trouvait réunis de grands arbres, de jolis gazons, repos des yeux fatigués et des esprits malades ; des

fleurs partout, et des eaux admirablement ménagées, qui, comme dans les jardins princiers célébrés par Bossuet, ne se taisaient ni jour ni nuit.

Ce fut là que Mme d'Avray conduisit sa sœur.

Elle eût difficilement trouvé mieux, et pour la beauté du site et pour les doux et chers souvenirs d'enfance qu'il rappelait à la jeune fille. Mais on put voir une fois de plus que c'est le cœur qui fait la joie, et non les lieux où nous vivons. Valentine ne se remit point aussi vite que Jeanne l'aurait pensé. On eût dit que chez elle le grand ressort vital était brisé. Ceux qui l'avaient connue jadis, ardente, impétueuse, voulant toujours imposer aux autres sa volonté, ne la reconnaissaient plus dans cette créature douce et triste, qui se laissait mener comme un enfant, mais qui n'était devenue docile qu'en devenant indifférente.

Jeanne était véritablement effrayée d'un tel changement. Elle eût regretté volontiers les pétulances, les emportements, les fougues d'autrefois. Elle ne les retrouvait plus. On eût dit vraiment que Valentine éprouvait de sa conduite passée un remords mêlé de honte, et qu'elle voulait l'expier par l'humilité résignée de sa conduite actuelle. Jeanne en avait presque pitié. Elle trouvait sa conversion trop soudaine et trop complète, et elle avait peur d'une rechute.

« Eh bien ! voyons, petite sœur, es-tu contente de moi ? lui demanda un jour Valentine, d'une voix presque timide.

– Non ! répondit Mme d'Avray.

– Et pourquoi donc ? Tu me sembles bien difficile ! Est-ce que je ne fais pas tout ce que tu veux ?

– Je te trouve trop sage, à présent !

– Cela m'a changée, n'est-ce pas ?

– Tu n'avais pas besoin de changer tant que cela ; ni surtout de changer si vite !

– Jamais contente ! » reprit la jeune fille avec un mouvement d'épaules.

Jeanne avait raison, et une nature aussi affectueuse et aussi intelligente que la sienne devait, en effet, s'effrayer d'une transformation si complète et si soudaine. Elle ne pouvait avoir été obtenue, en effet, que par une profonde révolution de tout son être. Mais les révolutions ne

s'accomplissent jamais sans danger. Elles ébranlent l'organisme des individus, aussi bien que le tempérament des peuples.

A ce mal réel il n'y aurait eu vraiment qu'un seul remède efficace – une lettre de M. de Kermoine, puisque l'on ne pouvait espérer maintenant sa présence. une lettre comme Jeanne la comprenait. comme elle la sentait ! Oh ! si elle avait pu la lui dicter, quel bien cette lettre aurait fait à sa chère malade ! Elle lui eût rendu en deux heures ces belles couleurs de la santé qui, depuis son départ des Charmilles, avaient de plus en plus pâli sur ses joues ; elle eût rallumé dans ses yeux l'éclair de la vie, qui s'éteignait sous ses larmes cachées.

Mais cette lettre souhaitée, et que M. de Kermoine avait promise, cette lettre ne venait pas. Un sentiment de fierté, que tout le monde comprendra, empêchait la jeune femme de rappeler à l'absent qu'elle l'attendait... Elle eût vu là une indiscretion et une maladresse. Elle était également incapable de l'une et de l'autre.

Valentine n'était point de ces filles que l'on offre deux fois. c'est déjà trop d'une !

Depuis le retour des deux belles-sœurs à Champrosé, les lèvres de Mlle d'Avray n'avaient pas même prononcé le nom de celui dont le souvenir remplissait son âme, et Jeanne, bien qu'elle devinât ce qui se passait en elle, n'osait pas lui en parler la première. Toutes deux pourtant, sans se communiquer leurs réflexions, trouvaient Yvon bien silencieux.

Un matin, que la jeune fille se promenait dans le jardin anglais qui s'étendait entre la maison et la grille d'entrée, – elle y venait assez souvent à l'heure du courrier, – la vue du facteur lui donna un battement de cœur étrange. On eût dit que cet honnête et très-humble fonctionnaire lui apportait le secret de sa destinée. Elle s'arrêta pour le regarder passer. N'avait-il donc que les journaux indifférents dont il était chargé chaque matin ?

Elle ne le demanda point ; mais avec quelle anxiété ses yeux l'interrogeaient !

Le pauvre diable, modeste par caractère, mais observateur par état, et n'ignorant point l'intérêt avec lequel tout le monde attendait sa venue, comprit sans doute les muettes questions de ce regard, car il ouvrit sa boîte,

aussi mystérieuse que celle de Pandore, et contenant comme elle tous les biens et tous les maux ; puis, s'arrêtant devant la jeune fille :

« Il y a, dit-il, une lettre pour Madame ; si Mademoiselle la veut ?... »

Valentine ne répondit rien ; il lui semblait que les mots n'auraient pu passer à travers son gosier séché ; – mais elle tendit la main, par un mouvement machinal, et remercia d'un signe de tête et d'un sourire, qui eût donné du bonheur à un poète pour le reste de sa journée.

En échange de ce joli sourire, le facteur lui remit une enveloppe carrée, bordée de noir, et disparut du pas rapide de l'homme toujours pressé, qui craint de n'arriver jamais assez tôt à son but.

Les yeux de Valentine dévoraient cette enveloppe. Que n'eût-elle point donné pour la déchirer. et lire ! Elle n'avait jamais vu l'écriture du cher absent ; mais qui donc pouvait écrire à Mme d'Avray de Bannalec – la lettre portait le timbre de ce canton perdu au fond du Finistère – si ce n'est un aimable seigneur habitant le château de Kerlagadic, situé, comme tout le monde le sait – ou ne le sait pas – dans ce pays pittoresque, mais un peu sauvage ? Valentine, d'ailleurs, n'avait-elle pas vu – oh ! elle le reconnaissait bien ! – le blason de ce cachet sur le chaton de la bague-chevalière que le gentilhomme, Breton et bon chrétien, portait toujours à son doigt : la croix de gueules, potencée, cantonnée de quatre, sur champ de sable, comme dans les armes du Saint-Sépulcre, avec ce motto : *Semper fidelis* ? Valentine n'en pouvait plus douter : cette lettre était bien de lui... ces caractères élégants, allongés mais fermes, c'était sa main qui les avait tracés !...

Mais cette lettre était adressée à Mme d'Avray, et, en ce moment, Mme d'Avray était absente – c'était l'heure de la messe... elle était à l'église. La jeune fille, qui n'avait point, certes, à redouter les reproches de sa sœur, mais qui voulait se punir de ses impatiences d'autrefois par une discrétion à toute épreuve, si cher qu'elle lui coûtât, garda la lettre cachetée entre ses mains fiévreuses. Il est vrai que sa brûlante curiosité la tourna et la retourna dans tous les sens, comme si elle eût pu espérer que cette enveloppe, devenue transparente, allait enfin lui livrer ses secrets, sans qu'elle eût commis l'effraction du cachet.

Enfin, au moment où peut-être elle allait succomber à la tentation devenue trop forte, la voiture qui ramenait Mme d'Avray franchit la grille du parc.

Valentine alla au-devant d'elle, et, la rejoignant, lui montra la lettre.

« Pourquoi ne l'as – tu pas lue ? dit Jeanne, qui, sautant lestement à terre, la lui prit des mains.

– C'est une pénitence que je me suis imposée en expiation de mes vieux péchés ! fit la jeune fille qui laissa tomber sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur.

– Alors, lisons vite ! fit Mme d'Avray, presque aussi émue que Valentine ; péché avoué, péché pardonné ! »

Elles s'arrêtèrent à l'ombre d'un berceau de jasmins, qui laissait tomber sur leurs têtes ses étoiles d'argent parfumées, et, sans respect pour la croix de gueules, potencée et cantonnée de quatre du même, Valentine fit sauter le cachet.

M. de Kermoine écrivait :

« Je serais bien coupable, madame, si je l'étais seulement un peu. Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire... et, depuis mon départ des Charmilles, j'ai gardé envers vous un inexplicable silence... Hélas ! madame, je ne suis que trop excusé ! Le malheur a frappé cruellement chez moi. L'aimable et bonne parente dont la santé avait motivé mon brusque départ a déjoué cette fois tous les efforts de la science et tous les soins de la plus tendre affection. La baronne de Kermoine n'est plus. Aimante jusqu'au bout, elle a fait tout ce qu'elle a pu pour ne pas mourir avant de m'avoir revu. Je suis arrivé à temps pour recevoir son dernier soupir, et fermer ses yeux, qui avaient veillé sur mon enfance avec tant de sollicitude et de bonté. Maintenant, me voilà seul au monde, car nous n'avons de parents que ceux qui nous aiment véritablement, et la nuée de cousins portant mon nom, qui forment la tribu des Kermoine, ne laisse point que de m'être assez indifférente.

Les tristes soucis de ce grand deuil ont pris et dévoré tout mon temps : ils ne m'en ont point laissé pour accomplir les devoirs les plus doux. Je n'ose m'en plaindre, car je n'aurais voulu rien me permettre qui ressemblât à du

bonheur. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit. Vous me comprendrez, madame, parce que vous avez toutes les délicatesses ; vous me pardonnerez, parce que vous avez toutes les bontés.

Et maintenant que je me suis acquitté de mes pieux offices envers les morts, maintenant que la dernière baronne de Kermoine dort le long sommeil dans la tombe des aïeux, me sera-t-il permis de me détourner un moment vers les vivants, de me reporter aux jours trop rapides que j'ai eu la joie de passer près de vous, et de vous prier aussi de me tirer de peine au sujet d'une charmante enfant, bien digne d'être aimée de tous ceux qui la connaissent, et dont le seul tort est de prendre quelque souci de qui ne mérite pas tant d'honneur ?

J'ose croire qu'elle ne se ressent déjà plus d'un malaise dont la cause même est oubliée sans doute. Daignez pourtant m'en donner l'assurance, car je me trouverais plus malheureux encore s'il me fallait croire qu'une aussi aimable enfant est privée du bonheur qui lui est dû. Pour moi, madame, je suis d'autant plus touché de sa bienveillance, que je m'y reconnais moins de droits. Veuillez lui dire que je garderai toujours le souvenir de sa grâce, et la vive impression du charme qui est en elle, et que je la prie de partager avec vous l'expression d'une reconnaissance qui n'a d'égale que mon respect. »

KERMOINE. »

– C'est tout ? dit Valentine en tournant la page.

– C'est tout.

– Il n'en dit pas bien long !

– Eh ! chérie, pour une première lettre ! tu me parais bien exigeante !

– Donne, que je la relise ! »

Valentine recommença lentement sa lecture, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, prenant les mots l'un après l'autre ; les examinant, les pesant, les torturant parfois, pour arriver à leur faire dire ce qu'ils ne disaient pas.

Quand elle eut fini, elle rendit la lettre à sa sœur, et, d'un ton un peu découragé :

« Cela ne veut pas dire qu'il viendra ! fit-elle.

– Cela ne veut pas dire, en effet, qu’il viendra demain. et j’en serais bien fâchée, et pour toi et pour lui.

– Eh ! pourquoi donc, chérie ?

– Parce qu’il y a des choses qui ne s’improvisent point, mais qu’il faut, au contraire, faire mûrement, avec lenteur et réflexion... pour qu’elles soient bien faites.

– Peut-être as-tu raison ! mais alors on les fait si lentement... qu’on ne les fait pas !

– Ou je me trompe fort, continua Mme d’Avray, ou le post-scriptum que M. de Kermoine a oublié de mettre à sa lettre annonce un voyage plus ou moins prochain à Champrosé.

– Tu crois ?

– Eh ! petite folle ! te le dirais-je si je ne le croyais point ?

– Oh ! non ! car ce serait bien mal de me tromper... moi qui ai confiance en toi comme en Dieu ! Mais dis-moi, chérie, penses-tu qu’il tarde bien longtemps ?

– Pour ceci, ma belle, ce n’est pas mon secret. c’est le sien ! Tout ce que je puis te dire, c’est qu’il ne se décide jamais à la légère... C’est un homme profondément raisonnable, et qui met de la raison à toute chose. Je le comparerais volontiers à ces grands vaisseaux qui virent de bord difficilement, mais qui, une fois que le cap est mis sur un point de la rose des vents, ne se détournent plus de leur route avant de l’avoir atteint... Quelque chose me dit que tu deviendras un jour son étoile polaire... et que rien ne l’empêchera d’aller à toi ! »

Cette conclusion était trop du goût de Valentine pour qu’elle y contredît. Un secret espoir caressa son cœur qui, depuis trop longtemps, n’espérait déjà plus.

« Tu lui écriras ? fit-elle.

– Est-ce qu’une lettre ne demande pas toujours une réponse ? répliqua Mme d’Avray, et pourquoi veux-tu que je sois impolie avec un homme qui semble animé pour nous des meilleurs sentiments ?...

– Mais je ne le veux pas du tout ! dit la jeune fille, avec une vivacité qui fit sourire la belle-sœur.

– Alors, nous voilà d’accord !

- Et tu me montreras ta lettre ? ajouta Valentine.
- Comme je t’ai montré la sienne !... cela va sans dire. »

Jeanne écrivit en effet.

Dans sa lettre très-affectueuse et très-bonne où elle ne parla de Valentine qu’avec beaucoup de tact et de réserve, elle prit au deuil du comte une part très-sympathique, et elle termina en lui disant que, dans la disposition d’esprit où il se trouvait aujourd’hui, rien ne lui serait plus profitable qu’un petit voyage : il devait avoir besoin de changer d’air. Si quelque hasard l’amenait dans le Nord, elle serait bien charmée de le recevoir. Champrosé ne valait pas les Charmilles ; mais le pays était beau, et, à défaut d’autres mérites, son hospitalité aurait celui d’être franchement offerte, et cordialement donnée.

Il est inutile de dire que la dernière partie de cette lettre fut celle qui plut davantage à Valentine.

« Personne n’écrit comme toi ! dit-elle à sa sœur en lui sautant au cou.

– Je crois, en effet, répondit Jeanne avec un malicieux sourire, que tu ne trouverais pas dans les Œuvres complètes de Mme de Sévigné, un billet qui te plût autant que celui-ci ! »

Valentine en convint de bonne grâce, et les deux femmes rentrèrent au logis les bras entrelacés. Grandes, sveltes, élégantes, l’une blonde et l’autre brune, belles toutes deux, au milieu de ces verdure et de ces fleurs, sous ces grands arbres, dont les dômes s’arrondissaient au-dessus de leurs têtes, elles formaient le plus délicieux tableau qu’un peintre pût rêver.

XXIV

Est-il bien nécessaire d'ajouter que Jeanne n'eut garde d'envoyer une pareille lettre : elle ne l'avait écrite que dans le seul but de rendre à Valentine un peu de calme et de courage, en lui montrant, dans un avenir prochain, l'arrivée de M. de Kermoine à Champrosé. Mais elle avait trop de tact et de finesse pour la faire partir. Elle savait bien que ce n'est pas en jetant les filles à la tête des gens qu'on leur donne l'envie de les prendre.

Elle brûla donc soigneusement cette première épître, – et elle en composa une seconde.

« L'affection que vous portiez, monsieur, à madame votre tante, me permet de juger de la douleur que vous devez éprouver en ce moment. Les coups de la mort nous sont cruels : personne n'en a fait plus que moi la triste expérience. Vous resterez encore dans votre solitude, peuplée pour vous de tant de souvenirs. Ne la quittez que pour aller dans un milieu où votre douleur sera comprise et respectée. Il y a des âmes que l'indifférence froisse cruellement, et qui se sentent blessées d'un manque de sympathie. Ou je me trompe, ou la vôtre est de la famille de celles-là.

Je vous remercie pour ma sœur de l'intérêt que vous voulez bien lui témoigner. Elle en est digne. Il ne faut point la juger sur les apparences. C'est une nature sérieuse ; trop exclusive, pour son malheur, inhabile à reprendre ce qu'elle a donné, et condamnée, j'en ai peur, à n'aimer qu'une fois. Elle semble, du reste, entrevoir déjà le mystère de sa destinée ; ses regards se détournent d'un monde dont elle n'attend plus rien, et auquel je

crois qu'elle ne veut plus rien demander. Elle me suppliait, il y a quelques jours, de lui permettre d'entrer en religion avec moi. J'ai refusé. La vie qui commence à peine ne peut s'ensevelir avec celle qui finit ! Il y a trop de frémissements dans son cœur pour que j'ose les étouffer ; trop de flammes pour que j'essaye de les éteindre sous la robe de bure des veuves volontaires. Je ne la crois pas assez maîtresse d'elle-même pour qu'elle puisse s'offrir à Dieu. Dieu est jaloux et ne veut pas de partage. Elle en arrivera là, peut-être, avec le temps et un peu d'aide. La mienne ne lui manquera pas : au besoin je compte sur la vôtre. Vous me donnerez le moyen de vous chasser de cette jeune âme, puisque vous ne voulez pas la posséder tout entière. Vous êtes une nature trop grande et trop généreuse pour rechercher les triomphes de la vanité aux dépens du repos et du bonheur d'une créature vraiment jeune, exaltée, mais loyale ; dont le seul tort est d'avoir cru qu'il suffisait d'aimer pour être aimée !... Elle entre aujourd'hui dans la voie de la désillusion ; je l'y conduis par la main, en la faisant marcher à pas lents. Un jour viendra où elle sera complètement détachée de vous. Mais si je veux effacer peu à peu votre image de son cœur, je ne veux pas l'en arracher violemment. Je le briserais. Je l'accoutumerai à se passer de vous ; mais pas du jour au lendemain. Je la traite comme une faible convalescente, dont il ne faut changer le régime que progressivement. J'oserai donc vous demander, – si la chose ne vous semble point trop pénible – de continuer à m'écrire quelque temps encore. –

Ne forcez pas la note vraie de vos sentiments. Nous sommes fières, monsieur, et nous n'accepterions pas de telles grâces ! Mais une bonne parole, dite de temps en temps, ne vous coûtera pas beaucoup, et lui fera grand plaisir.

Adieu, monsieur, vivez en paix, en attendant que vous viviez heureux, dans votre belle solitude, qui, bientôt sans doute, s'animera et se peuplera pour vous. Je sais où vous êtes, et je vous vois d'ici. N'en soyez pas trop étonné ! Il y a quelques années, à une époque plus heureuse de ma vie, j'ai visité votre poétique terre de Bretagne, la terre du granit et du chêne ! – Je me suis arrêtée, au milieu de votre beau pays de Bannalec, dont le grand aspect m'avait séduite, chez des amis qui m'ont conduite non loin du château de Kerlagadic, que vous habitez aujourd'hui. J'ai admiré sa noble

architecture ; ses hautes tourelles, noyées dans la nue ; ses grands bois profonds, et ses deux étangs, en de certaines saisons orageux comme la mer. Qui m'eût fait croire alors qu'un jour ces murs sombres abriteraient un homme qui veut bien trouver quelque plaisir à se dire mon ami !

Valentine ne verra point cette lettre. Je ne saurais donc que vous parler ici en son nom ; mais je puis vous assurer que, depuis qu'elle vous a quitté, elle n'a pas encore trouvé le temps de changer. Elle aussi pourrait prendre pour devise le cri de guerre de vos ancêtres : *Semper fidelis* !

« J. D'AVRAY.

P.S. – S'il survenait dans votre existence quelque-une de ces résolutions dont les célibataires ne sont pas préservés, et qui modifient profondément leur situation dans le monde, je vous prierais de m'en avertir à temps, car je ne voudrais pas *qu'elle* en fût informée par quelque hasard brutal. Je ne vous ai pas caché qu'elle était faible encore, et qu'elle avait besoin de ménagements. Dans ce cas-là, vous seriez assez bon pour m'écrire, non pas à Champrosé, mais bureau restant à Chantilly, – sous le couvert de M. Jean Dobel. Jean Dobel est un vieux valet de chambre qui m'a vue naître, et qui veut bien avoir autant de confiance en moi que j'en ai en lui. Ce sera la première fois qu'il m'aura rendu et que je lui aurai demandé un service aussi délicat ; mais nous nous connaissons assez, lui et moi, pour n'en être gênés ni l'un ni l'autre. »

Mme d'Avray jeta elle-même cette lettre dans la boîte, et elle ne le fit point sans quelque émotion. C'était la première fois qu'elle se permettait une semblable démarche, et elle avait beau se dire qu'elle était guidée par les intentions les plus droites et les plus loyales, cette correspondance clandestine n'en avait pas moins pour elle je ne sais quel caractère d'intrigue qui lui répugnait.

« Cette affreuse petite me fait faire des choses ! se dit-elle, avec un mouvement d'humeur. Je crois, en vérité, que je deviens aussi folle qu'elle... Ah ! quand une fois on est sortie du droit chemin, on ne sait vraiment plus où l'on va !... Si encore toutes mes imprudences me

conduisaient au but si vivement souhaité ! Mais tout cela est vraiment bien douteux encore. »

XXV

Kerlagadic est le point extrême de la course du facteur rural, qui va prendre ses lettres au bureau de Bannalec. Il n'arrive donc à destination qu'assez tard dans l'après-midi.

Le jour où il y apporta la lettre de Mme d'Avray, il rencontra Yvon sur le bord de l'étang qu'il devait longer pour arriver au château. M. de Kermoine aimait particulièrement ce site grandiose, un peu sauvage, qui convenait si bien à la gravité et au recueillement de ses pensées.

Assis sur un fragment de dolmen, oublié là, depuis plus de deux mille ans, au milieu d'un cercle de pierres druidiques, que de grandes herbes folles envahissaient de tous côtés, il jetait en ce moment un coup d'œil calme, froid, sans illusion, sur sa destinée. Elle lui paraissait assez sombre. Il était encore un homme jeune ; mais il n'était plus un jeune homme. Les années venaient, avec la rapidité foudroyante qu'elles savent si bien trouver pour précipiter l'homme sur le penchant de la vie. Il allait se voir à peu près seul au monde, dans un lieu où il ne serait pas bon d'être seul !... C'est peut-être au sein d'une nature austère que certaines âmes, faites pour l'amour, sentent le besoin d'avoir auprès d'elles un être cher qui leur fasse un paradis de la solitude.

Les derniers événements dont les Charmilles avaient été le théâtre se représentaient à son imagination avec une telle force qu'il croyait assister encore à cette grande scène pathétique qui l'avait si profondément ému. Il revoyait Jeanne, grande, belle, poétique, éloquente, exprimant dans les termes les plus émouvants les sentiments les plus élevés, digne entre toutes les femmes d'inspirer l'affection la plus ardente et la plus profonde... Mais il voyait en même temps, derrière elle, ce fantôme d'un mari toujours adoré, qui, de sa main de spectre, la défendait contre toute atteinte des vivants, et la réservait pour les morts comme une victime sacrée...

Cependant, ses souvenirs ne s'arrêtaient point là, et, près de sa sœur, il revoyait aussi cette jolie Valentine si touchante dans sa douleur, si naïve dans sa passion, si sincère dans sa tendresse, Valentine qui l'aimait à en mourir ! et les hommes, même les plus dignes d'être aimés, sont-ils jamais certains de l'être ainsi ?...

Outre ce qu'elle avait de flatteur pour lui, une telle affection n'était-elle pas la plus sûre garantie de bonheur qu'il pût souhaiter ? Où trouver un plus sérieux attachement, un dévouement plus profond, une plus réelle sympathie ?

Pour peu que l'on soit doué d'une étincelle de raison, peut-on rejeter loin de soi tant de chances de bon-heur ? M. de Kermoine était bien certain maintenant de ne jamais faire un mariage d'amour. Quelque chose lui disait que l'on n'aime pas deux fois comme il avait aimé Mme d'Avray. Que pourrait-il faire, cependant, lui qui n'était pas l'homme des intrigues faciles et des liaisons banales, s'il n'avait plus qu'à choisir entre l'absolue solitude du cœur, avec ses tristesses sans nom, ou le mariage avec une fille douée de tous les avantages que l'on recherche dans une union assortie, et si charmante que tout autre que lui l'aurait aimée follement ? Il devait bien quelque reconnaissance à une créature accomplie, qui avait daigné le choisir entre tous, sans qu'il eût rien fait pour cela. Si la reconnaissance n'amenait pas chez lui la passion, elle amènerait, du moins, une tendresse si grande qu'elle en pourrait tenir lieu.

Le comte en était là de ses réflexions, dont le cours, en ce moment, n'avait certes rien de désagréable, quand le facteur lui remit la lettre de Mme d'Avray.

« Chantilly ! C'est *d'elle* ! » s'écria-t-il en regardant le timbre du bureau de départ

Elle, pour lui, c'était toujours Mme d'Avray : ce n'était pas encore Valentine !

Il brisa le cachet et déchira l'enveloppe, puis, s'arrêtant avant de lire :

« Il me semble, se dit-il, que j'aime beaucoup les lettres de ma future belle-sœur... Qu'il est donc difficile de tuer le vieil homme ! »

Il lut.

Cette lettre, singulièrement habile, dont Jeanne avait choisi et pesé tous les termes, et qui lui peignait avec tant de réserve et de délicatesse, mais, en même temps, sous des couleurs si suaves et si tendres, les sentiments de Mlle d'Avray pour lui, cette lettre ne pouvait que le confirmer dans ses nouvelles résolutions. Aussi, après avoir rendu justice aux bons sentiments dont l'expression toujours élevée et toujours pure la remplissait tout entière, naturellement et sans effort, sa pensée docile suivit la direction que Jeanne lui imprimait de loin. Toutes les marques d'une flatteuse préférence que Valentine lui avait si audacieusement, ou, pour mieux dire, si ingénument prodiguées, se représentèrent à son esprit.

« Oh ! non ! dit-il, je ne puis pas nier qu'elle ne m'aime comme bien peu d'hommes ont été aimés ! »

Quand il eut achevé le passage où Jeanne montrait sa sœur doucement résignée, silencieusement triste, n'espérant rien, et ne demandant pas davantage :

« Pauvre enfant ! murmura-t-il, comme elle a souffert. et souffert pour moi ! »

Puis, lorsqu'il en vint aux lignes très-rapides, mais très-nettes, qui racontaient les envies que Valentine avait parfois d'entrer en religion, il se fâcha tout à fait.

« Elle au cloître ! s'écria-t-il, jamais ! Elle n'est pas née pour vivre là ; elle y mourrait de tristesse et d'ennui. elle a besoin de distractions, d'espace et de liberté ! Si, à la rigueur, il lui faut un ermitage, eh bien ! quelle vienne plutôt dans le mien ! Ce ne sera peut-être pas beaucoup plus gai... Mais, du moins, il n'y aura pas de grille à son couvent, et personne ne l'empêchera de sortir, quand elle aura envie de prendre l'air. »

XXVI

L'homme n'est pas une machine faite tout d'une pièce. Après cette éclatante justice rendue aux aimables qualités de Valentine, après cette explosion de reconnaissance pour les sentiments qu'il avait devinés chez elle, et dont il était flatté, M. de Kermoine ne put se défendre d'un soudain et trop vif retour vers Mme d'Avray, dont la belle âme se révélait à chaque ligne de sa lettre, alors même qu'elle parlait d'une autre. et pour une autre ! Il ne pouvait non plus se défendre d'un secret plaisir, quand il songeait à cette mystérieuse correspondance qu'elle le priait d'entretenir avec elle ; à ces lettres qu'il allait, comme un véritable amoureux, lui adresser poste restante, sous un nom d'emprunt. Tout cela lui donnait une animation singulière, et rendait à sa vie un élément d'intérêt qu'elle n'avait plus depuis qu'il avait quitté les Charmilles pour Kerlagadic.

Lorsqu'il rentra au château, la vieille Anne Penhoët, femme de charge de la défunte baronne, qui avait été dans la maison avant lui, et qui l'aimait comme ces serviteurs de vieille roche aimaient jadis leurs maîtres plus jeunes qu'eux, c'est-à-dire un peu comme leurs enfants, le regarda droit aux yeux, et lui voyant plus de feu dans la prunelle :

« A la bonne heure, not'maître ! lui dit-elle, en lui frappant familièrement sur l'épaule ; je vous retrouve enfin de la mine et de l'œil : vous n'avez plus, comme tous ces jours, l'air de conduire une pie en terre. Si j'étais que de vous, je boirais un pichet de cidre de plus qu'à l'ordinaire, à la santé de l'idée qui vous trotte à ct'heure-ci dans la tête ; je ne sais pas trop ce qu'elle

est ; mais, par sainte Anne d'Auray, ma patronne, elle doit pas être mauvaise, parce qu'on voit qu'elle vous fait du bien !. Pas vrai, monsieur Yvon ?

– Tu as raison, ma brave mère ! fit M. de Kermoine, en secouant la main qui venait de s'abattre avec une certaine force sur son épaule ; je me sens mieux aujourd'hui que d'habitude. Fais-moi réchauffer les crêpes de ce matin ; elles étaient fines comme les dentelles de tes coiffes un jour de pardon. Si le souper est mauvais, j'aurai du moins un bon dessert ! »

M. de Kermoine, sobre quoique Breton, ne but point le pichet supplémentaire, que lui avait si libéralement voté la vieille Penhoët ; mais nous devons avouer que son sommeil n'en fut pas plus calme. Il fut, au contraire, hanté de fantômes qui n'avaient rien d'effrayant. Il y en avait deux, un brun et un blond. Le premier s'appelait Jeanne, et le second Valentine. Ce sont de jolis noms pour des fantômes. Ceux-ci faisaient, du reste, les plus étranges chassés-croisés dans son esprit halluciné. Tantôt il se croyait aux genoux de Mme d'Avray, à laquelle il faisait l'aveu de sa tendresse en lui jurant d'éternelles amours. Tantôt, au contraire, il sentait comme un poids sur sa poitrine ; mais bientôt il lui semblait reconnaître la nature du doux fardeau qu'il emportait à travers le dédale d'une longue allée tournante. La tête pâle de sa belle victime roulait sur ses épaules ; il sentait dans son cou la chaleur de son haleine ; le doux parfum de mimosa, qui s'exhalait de la blonde chevelure dénouée, montait jusqu'à son cerveau, et lui donnait je ne sais quel trouble, voisin de l'ivresse.

Lorsqu'il se leva, le lendemain matin, il n'était guère moins fatigué qu'en se couchant, la veille au soir. Sa première pensée, est-il nécessaire de le dire, fut de répondre à Mme d'Avray. Mais il lui vint une réflexion. Il craignit que la veuve, prompte à s'effrayer, ne lui trouvât un bien grand empressement. Jeanne n'était pas tout à fait une femme comme une autre : il ne lui convenait pas d'être servie avec trop de zèle. En attendant un jour ou deux, il était plus certain de ne pas effaroucher cette nature ombrageuse, et il se donnait à lui-même le temps de réfléchir, de peser mûrement les termes dont il se servirait, et de préciser le sens exact et la portée de sa lettre. C'était sa destinée qu'il allait mettre sous enveloppe : la chose valait bien peut-être qu'il y regardât à deux fois.

Cependant, le matin du quatrième jour, il s'avisa, un peu tard peut-être, qu'il n'était pas convenable de faire attendre si longtemps une femme comme Mme d'Avray. Ne serait-ce point une honte, si elle allait plusieurs fois à la poste sans y trouver une lettre de lui ? Il se mit donc à sa table, plaça devant lui une belle feuille de papier, prit sa plume, puis, quand tout cela fut fait, il appuya sa main sur son front, et s'avoua très-humblement à lui-même qu'il ne savait vraiment pas par où commencer.

Il relut encore une fois la lettre de Jeanne, quoiqu'il la sût à peu près par cœur, comme si elle avait dû lui donner l'inspiration qui lui manquait encore, et il fut frappé de ces mots :

« Envoyez-moi quelques lignes que je puisse *lui* montrer ! »

Il avait trouvé une idée. La plume courut sur le papier :

« Madame, écrivit-il, jamais homme ne fut plus charmé de vous obéir, et en même temps plus embarrassé pour le faire. Vous souhaitez recevoir de moi une lettre que vous puissiez montrer à votre charmante sœur. Vos désirs sont des ordres, et je vous remercie de me les faire connaître ! Mais soyez bonne jusqu'au bout. et dictez vous-même ! Vous n'aurez jamais eu de secrétaire plus fidèle. Moi qui ne peux me faire comprendre des femmes, je sais moins encore comment on parle aux jeunes filles. J'aurais peur de dire trop ou trop peu. Mais vous, douce guérisseuse des âmes, vous qui charmez toutes les douleurs, et qui avez des remèdes pour tous les maux. excepté pour ceux que vous faites, conduisez-moi, dirigez-moi, enseignez-moi ! Je ferai ce que vous voudrez... mais je ne puis mettre à votre service qu'une docilité d'enfant et une bonne volonté maladroite. Venez donc à mon aide, et daignez croire que rien ne me coûtera si je puis faire quelque bien à celle à qui j'ai fait trop de mal, mais qui m'inspire aujourd'hui un intérêt aussi vif et aussi tendre qu'à vous-même. J'entre avec une joie bien vive dans le petit complot où vous m'engagez, et qui n'a que son bonheur pour but. J'adresse ce billet à M. Jean Dobel ; l'autre lettre parviendra directement et officiellement à Mme d'Avray, et suivra sans aucun retard celle qu'elle voudra bien me faire l'honneur de m'écrire. A vos pieds.

KERMOINE. »

Cette lettre parut à celui qui venait de l'écrire le chef-d'œuvre de l'habileté. Il promettait assez, ne s'engageait pas trop, et remettait en quelque sorte son avenir et sa vie entre les mains de Mme d'Avray. Il n'en attendit pas moins la réponse de Jeanne avec une certaine anxiété.

Elle lui arriva le soir du quatrième jour. Depuis le matin, il se sentait un peu nerveux.

XXVII

« Votre lettre, remplie de bonnes intentions, s'est fait un peu attendre, monsieur ; ce qui l'a peut-être empêchée d'avoir tout l'effet que j'en avais espéré. Je ne vous en suis pas moins reconnaissante de l'avoir écrite, tout en regrettant son retard. Ma sœur est toujours souffrante ; son malaise semble même s'être aggravé depuis quelques jours. Il y a peut-être eu de la faute de tout le monde, dans ce qui nous arrive, et je ne vous accuse point pour l'excuser. La chère enfant était persuadée que je vous avais écrit plus tôt, et elle a éprouvé quelque étonnement, peut-être même un peu de tristesse en voyant que vous ne me répondiez point. Mais elle a fait de grands progrès dans l'art difficile de bien souffrir. Elle a maintenant le chagrin doux et calme. Ce ne sont plus les terribles emportements d'autrefois, ni ces tempêtes de douleur qui menaçaient d'emporter et de briser cette organisation à la fois faible et violente. Non ; elle est, au contraire, tombée dans une sorte d'atonie découragée qui m'effraye surtout par sa résignation.

Elle dit peu de choses et ne demande rien. Je l'ai priée de me permettre de faire venir un médecin.

« Comme tu voudras ! m'a-t-elle répondu ; mais je crois que c'est bien inutile. Tu vas me tourmenter pour rien ! »

« Je n'ai pas eu ce triste courage. Je l'ai remise aux mains de Dieu, et je laisse faire à présent la compatissante nature. Dieu est meilleur, et la nature est plus puissante que les hommes. Jamais, du reste, malade ne fut plus douce envers le mal. Pas une plainte, pas un murmure ! A peine, de temps en temps, un soupir aussitôt étouffé. Mais que son pâle sourire est parfois navrant ! Dans ce bel œil, jadis si plein de feu, humide aujourd'hui, mais qui ne laisse pas tomber les larmes roulant entre ses cils, je lis comme un adieu mélancolique à la vie... C'est tout ! mais c'en est assez, c'en est trop ! pour ceux qui sont les témoins désespérés de cette lente et silencieuse agonie. Je lui ai lu votre première lettre. Elle avait demandé à plusieurs reprises s'il n'était rien venu de Bretagne. Elle a paru heureuse : son œil s'est illuminé ; ses joues se sont subitement colorées.

« Je savais bien qu'il était bon ! » m'a-t-elle dit ; puis elle a ajouté : « Tu le remercieras !

« C'est ce que je fais ici, monsieur. »

« Quant au modèle que vous voulez bien me demander, souffrez que je ne vous l'envoie point. Ces sortes de compositions semblent bien froides, quand elles ne jaillissent pas du cœur, comme une inspiration sincère et brûlante, irrésistiblement spontanée. Les paroles se figeraient deux fois dans ce double voyage, d'aller et retour, entre Kerlagadic et Chantilly. Je vous remercie de vos bontés dans le passé, et regrette mes dernières importunités. Les motifs auxquels je cédaï, et que vous connaissez, seront auprès de vous, je l'espère, l'excuse de celle qui se dit ici,

Monsieur le comte,

Votre très-humble servante.

JEANNE D'AVRAY. »

XXVIII

Cette lettre, si concise et si nette, si poignante en sa simplicité même, n'était que l'expression de la plus stricte vérité.

Valentine, après avoir trop attendu de la correspondance engagée entre sa belle-sœur et M. de Kermoine, n'en attendait plus rien à présent. Croyant toujours que la première lettre de Jeanne avait été envoyée, elle s'était livrée à des calculs qui avaient dû nécessairement la tromper. Tout en raisonnant juste, elle était, grâce à l'erreur de son point de départ, arrivée à un résultat faux. Elle avait cru réellement que tout était fini, et que M. de Kermoine se détournait d'elle : aussi n'essayait-elle point de retenir sa vie qui s'en allait, Jeanne n'avait fait qu'un trop fidèle tableau de cette espèce de mort morale, qui précédait l'autre, et qui allait infailliblement l'amener à sa suite.

L'effet de cette lecture sur M. de Kermoine fut terrible, soudain, violent comme ces catastrophes auxquelles on ne peut rien opposer, et qui emportent toutes les résistances et tous les obstacles. Il connaissait trop Mme d'Avray pour ne pas savoir qu'elle était incapable de mensonge. Sa nature discrète n'exagérât jamais les choses : elle eût été plutôt portée à les amoindrir. Pour qu'elle parlât ainsi, il fallait que Valentine fût vraiment bien mal. Cette seule pensée lui causait une peine réelle, et même, par intervalles, quelque chose qui ressemblait à un remords.

« Je n'ai point, se disait-il, le droit de rien négliger, quand il s'agit de sauver une enfant qui veut bien me porter une si réelle affection. Mme d'Avray n'ose pas me prier de venir ; c'est une femme qui ne demande

jamais rien à personne, et qui me demanderait, à moi, encore moins qu'à tout autre ; mais elle est persuadée, je le vois bien, que ma présence pourrait sauver sa sœur. Il ne me reste donc plus qu'une chose à faire : partir ! »

Une heure après, M. de Kermoine montait en voiture, pour gagner la station la plus voisine du chemin de fer de Brest à Paris, d'où il expédiait ce télégramme :

De Bannalec à Chantilly (Oise).

Monsieur Jean Dobel, Poste restante.

Désolé de si tristes nouvelles. – Pars pour la voir et rester près d'elle – Train non express. – Marcherai lentement, mais toujours – Atteindrai Champroisé après-demain, 5 h. 48, soir. – Regrets, hommages, espérances.

Fidelis.

« Il y a surtaxe ! fit l'employé, en comptant les mots.

– Alors, payez-vous en conséquence ! » répliqua M. de Kermoine, qui jeta une pièce d'or sur le bureau.

Celui-ci relut attentivement la dépêche écrite par M. de Kermoine, et arrivé au dernier mot, à la signature.

« Qu'est-ce que cela peut donc bien vouloir dire : *Fidelis* ; vous êtes, si je ne me trompe, M. le comte Yvon de Kermoine, et ce mot de *Fidelis*...

– C'est mon nom en latin, fit le gentilhomme ; mais vous savez, d'ailleurs, qu'il est permis de rédiger ses télégrammes en langues étrangères... à MM. les employés, et que vous n'êtes pas tenu de comprendre ce que vous transmettez !

– C'est quelquefois bien heureux pour moi ! » murmura l'honnête fonctionnaire en rendant la monnaie.

Déjà l'on entendait mugir la locomotive ; le train entra bientôt en gare.

« Bannalec, deux minutes d'arrêt ! »

Yvon prit un coupé, où il eut la chance d'être seul. On partit.

XXIX

Si M. de Kermoine connaissait Mme d'Avray, lui-même n'était pas moins bien connu d'elle.

Elle était donc certaine qu'après avoir reçu sa lettre, il n'hésiterait pas un instant à se mettre en route pour Chantilly, et que, n'ayant pas le temps de lui écrire, il lui enverrait certainement une dépêche. L'honnête Jean Dobel, qui n'avait jamais, dans le cours d'une vie déjà longue, tant occupé le télégraphe et la poste, fut envoyé dans la soirée au bureau restant, pour retirer un télégramme qui devait lui être adressé de Bretagne. Il l'y trouva, en effet, et le rapporta à sa maîtresse, sans commentaires et sans phrases.

« Enfin, se dit Jeanne, après l'avoir lu, il se décide. C'est heureux ! Mais je lui rends du moins cette justice que je n'en avais jamais douté... Et maintenant, si, avec une fille comme Valentine, une si douce pitié ne mène pas à l'amour, c'est vraiment à faire désespérer des hommes ! »

Malgré le plaisir qu'eût fait certainement à sa chère malade la grande nouvelle qu'elle venait de recevoir ; Mme d'Avray n'eut garde de la lui communiquer. Cette révélation immédiate n'entrait pas dans ses plans. Elle pensait que la surprise éprouvée par la jeune fille, en voyant arriver celui qu'elle désirait tant, et qu'elle n'espérait plus revoir, aurait sur elle l'effet d'une commotion, dont le contre-coup pro – duirait un ébranlement nerveux, et cette crise violente, suivie d'un peu de bonheur, pouvait amener un complet rétablissement. Si ce remède-là ne réussissait point, Jeanne s'avouait à elle-même qu'il ne lui en restait plus d'autres à tenter.

Les deux jours qui la séparaient encore de l'heure si impatiemment attendue par elle, et qui devait avoir une telle influence sur la destinée de sa belle-sœur, lui parurent longs comme des siècles. Ils se traînèrent pour la jeune malade, comme tous ceux qui les avaient précédés, dans une sorte d'accablement qu'elle n'essayait point de secouer, et dans une molle et languissante torpeur. Elle en était arrivée à ce complet détachement des choses de ce monde qui fait les grands saints, quand c'est Dieu qui l'inspire. Sa volonté avait abdiqué entre les mains de Mme d'Avray, qui n'avait plus à redouter de sa part ni objection ni résistance.

« Si elle se doutait de la surprise que je lui ménage, pensait Jeanne en la regardant, je crois qu'elle aurait bientôt retrouvé son énergie et son activité ordinaires. C'est une expérience que je ne tarderai pas à faire. »

Mme d'Avray crut vraiment qu'elle ne verrait pas la fin de la dernière journée. Elle eût été moins impatiente pour son propre compte. Elle se surprenait à jeter des yeux mécontents sur l'aiguille trop lente de la pendule, comme si elle eût retardé quelque mystérieux rendez-vous donné par elle.

Vers quatre heures, elle installa Valentine sur la terrasse de la villa, sous prétexte de lui faire prendre l'air, après lui avoir arrangé une toilette de convalescente d'une coquetterie pleine de grâce. Elle l'étendit sur sa chaise longue, à l'ombre d'un gigantesque paulownia, qui l'eût suffisamment abritée avec deux de ses larges feuilles, et la plaça en face de ce joli panorama où les jardins, les prairies, les peupliers murmurants, les eaux courantes ou dormantes, et le dôme vert des grands bois forment un si magique ensemble ; puis, lui mettant un baiser au front :

« Sois bien sage, lui dit-elle, et, jusqu'à ce que je revienne, reste ici où tu es bien !

– Pourquoi es-tu bonne comme cela ? demanda Valentine qui retint un moment la belle main de sa sœur dans ses deux mains amaigries et moites.

– Parce que je t'aime ! »

Jeanne s'esquiva sur ce mot, et monta en voiture.

« Au chemin de fer, dit Jean Dobel à l'oreille du cocher, près duquel il venait de s'asseoir.

– Est-ce que madame repart ?

– Tu vas bien voir, curieux ! »

Mme d'Avray arriva dix minutes avant le train.

« Pas de retard ? demanda-t-elle à un employé, avec une inquiétude visible.

– Vous savez, madame, qu'il n'y en a jamais quand vous attendez quelqu'un ! Avant cinq minutes, le train sera en gare, c'est-à-dire à l'heure réglementaire. »

On lui offrit les journaux du lendemain. Elle en prit un, mais elle ne put pas lire ; elle se leva, et alla coller son front brûlant à la vitre fraîche de la salle où elle était entrée.

« Ah ! pensait-elle, qui m'eût dit que l'arrivée d'un homme dût jamais me causer de telles émotions ! Il est vrai que ces émotions, c'est pour le compte d'une autre que je les éprouve ! »

On entendit bientôt le mugissement rauque de la locomotive, et le sifflet strident du mécanicien. Le train s'arrêta. Les yeux de Jeanne fouillaient anxieusement tous les wagons.

La portière du premier qui s'ouvrit lui montra M. de Kermoine s'élançant lestement sur le quai. Elle vint à lui, la main tendue.

« Quoi ! madame, vous ici ? dit Yvon en la saluant profondément.

– Oui, je tenais à vous souhaiter la bienvenue sans perdre une minute ! Et d'abord, merci !

– Oh ! vous n'avez pas douté, je l'espère ?

– Eussé-je écrit, si j'avais douté ?

– Comment va-t-elle ?

– Mal.

– Très-mal ?

– Perdue, si vous ne la sauvez !

– Pauvre, pauvre enfant !

– Mais, si vous le voulez, je crois que vous pouvez encore.

– Si je le veux ?... Oh ! vous verrez bien !

– Alors, venez ! Ma voiture est à la grille. Je ne veux pas perdre une minute : le temps fait beaucoup à l'affaire. Il me semble que vous allez lui apporter la santé avec le bonheur. »

Quelques instants plus tard, Yvon était assis à côté de Jeanne dans un coupé où, depuis la mort de son mari, aucun homme n'avait jamais pris

place auprès d'elle. Sans que Mme d'Avray eût eu besoin de donner ses ordres, on fila aux rapides allures, par la route d'Aumale et l'avenue de Condé, pour éviter les rues de Chantilly et leurs durs pavés, vers Champrosé, la première des villas qui rayonnent autour de la ville charmante.

Le temps pressait. Jeanne donna ses instructions à M. de Kermoine, après l'avoir éclairé sur la marche et les progrès du mal.

Le comte l'écoutait avec une attention profonde et une émotion visible.

« Ah ! dit-il, avec un accent qui révélait une résolution fermement arrêtée, croyez bien que je ferai tout, tout ce qui sera en mon pouvoir pour rendre la chère créature à la santé, à la vie, au bonheur... et à vous !

– Réussissez, dit Jeanne, et comptez sur mon éternelle reconnaissance ! »

La voiture s'arrêta devant une sorte de porte triomphale, qui, aux proportions près, rappelait assez le style et la pompe de l'arc de l'Étoile, et comme M. de Kermoine semblait ébloui de ces magnificences :

« Ne vous y fiez pas ! dit Mme d'Avray, la fin ne vaut pas le commencement. La porte est superbe, le jardin est beau, la maison est petite et simple. Telle qu'elle est pourtant, ajouta-t-elle avec un soupir, elle fut assez grande pour loger le bonheur, qui ne tient pas de place ! Mais je vous laisse aller seul... sans quoi je perdrais l'effet de surprise que je vous ai si précieusement ménagé. Je retourne en ville, où j'ai quelques courses à faire. Je vous donne une heure ; employez-la bien ! Suivez les détours de cette large allée, qui va serpentant depuis la grille jusqu'à la maison. Vous aurez toujours le ruisseau à votre gauche, et la pelouse à votre droite. Après avoir traversé un massif d'arbres verts, vous verrez la terrasse devant vous, et sur cette terrasse, à l'ombre d'un grand arbre, Valentine rêveuse, qui ne vous attend pas.. Et maintenant, que Dieu vous conduise et nous protège ! »

XXX

Le coupé de Mme d'Avray remonta vers Chantilly, et M. de Kermoine s'engagea dans l'allée tournante que Jeanne venait de lui indiquer. Il était trop préoccupé pour admirer les beautés d'un jardin anglais grand comme un parc, admirable réunion d'arbres, de fleurs, de gazons, de bassins tranquilles et de ruisseaux jaseurs. Comme tous les hommes doués d'une volonté forte, et dont rien ne peut distraire la pensée, il ne songeait qu'à son but. Mais ce but, il ne pouvait, comme Jeanne le lui avait dit, l'apercevoir qu'au moment de l'atteindre.

Cependant, au sortir du dernier massif d'arbres verts qui s'élevait à quelque distance de la maison, et qu'il avait traversé par une petite allée courant sous bois, il se trouva tout à coup au pied de l'escalier qui conduisait à cette terrasse. Cet escalier, d'un aspect monumental, aux marches larges et basses, invitant à les franchir les pieds les plus paresseux, était encaissé dans une double rampe de géraniums et de pétunias, dont les suaves parfums et les harmonieuses couleurs en faisaient comme un gigantesque bouquet.

Étendue sur sa chaise longue, perdue dans son rêve, complètement étrangère au monde extérieur, qui n'existait plus pour elle, belle et touchante dans sa pâleur de rose blanche, Valentine s'offrait au regard comme l'image idéale de la souffrance poétique et de la beauté languissante. Elle faisait songer à la fleur que le fer a touchée, et qui va mourir... mais en restant belle jusqu'à la dernière minute.

Yvon s'arrêta à quelque distance, comme pour la mieux contempler. Pâle, visiblement amaigrie, disparaissant à demi sous le voile de ses longues dentelles flottantes, moins blanches que son visage, dans le gracieux entourage de ces fleurs, cadre naturel de sa beauté, qui semblaient naître sous ses pas et croître pour se suspendre autour d'elle en grappes odorantes, elle semblait déjà ne pas appartenir à la terre des vivants plus que ces statues d'albâtre ou de marbre, que les sculpteurs nous montrent à demi couchées sur les tombeaux.

Elle lui présentait en ce moment les lignes les plus heureuses de ce profil perdu, qui donne parfois une silhouette si gracieuse au visage des femmes. Une de ses mains, fluette, mince, allongée, presque diaphane, pendait le long de son corps ; l'autre était ramenée sur sa poitrine, dans une pose du naturel le plus exquis. Ses yeux grands ouverts erraient dans l'espace. On ne pouvait pas dire s'ils voyaient ; mais il était certain qu'ils ne regardaient pas.

« On n'est pas plus charmante ! murmura le comte de Kermoine, qui ne pouvait se lasser de la voir et de la voir encore. Oh ! non, il ne faut pas qu'elle meure ! »

XXXI

Yvon n'eût pas demandé mieux que de s'attarder longtemps encore dans cette contemplation délicieuse ; mais il eut peur d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion, et d'ailleurs il avait hâte de dire enfin : « Me voici ! » à

celle qui l'attendait depuis si longtemps. Il fit donc craquer sous son pied une branche sèche tombée sur une des marches de l'escalier. Valentine ne parut point prendre garde tout d'abord à ce bruit ; mais, renouvelé avec une certaine persistance, il finit par attirer l'attention de la belle songeuse. Elle tourna la tête lentement vers M. de Kermoine.

Elle n'eut pas besoin de le regarder à deux fois pour le reconnaître. Un seul coup d'œil avait suffi. Mais elle était si loin de s'attendre à sa présence en un tel lieu, et dans un tel moment, qu'elle ne crut point au témoignage de ses yeux, et comme sa tête était un peu affaiblie depuis quelques jours, elle s'imagina aisément qu'elle continuait son rêve... et comme son rêve était doux, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, afin de pouvoir le continuer en paix, et elle referma ses beaux yeux.

Le comte se demanda si c'était là un caprice de malade ; si vraiment elle ne voulait pas le voir ; ou bien encore si elle n'avait pas été prise d'une soudaine faiblesse. Mais il ne venait pas de si loin pour rester dans le doute et s'abstenir. Il franchit donc résolûment les dernières marches qui le séparaient de la plate-forme de la ferrasse, et il se trouva bientôt tout près de la chaise longue sur laquelle la jeune fille était étendue. Il fléchit le genou devant elle, prit une de ses mains, tiède et moite, et, avant qu'elle eût rouvert les yeux, il la porta doucement à ses lèvres, contre lesquelles il la tint longtemps pressée.

Cette fois le doute n'était plus possible, et la réalité parlait trop haut à Valentine pour n'être pas entendue. L'homme dont la pensée remplissait son âme depuis si longtemps était maintenant à ses pieds. Elle releva ses paupières et le regarda.

A ce moment, ce fut comme une tempête des émotions les plus diverses qui s'abattit sur elle avec une violence soudaine... Elle se sentait au fond du cœur comme une joie immense, à laquelle pourtant elle n'osait point se livrer, parce qu'elle était mêlée de trouble et de terreur... Mais elle n'était point assez forte pour supporter de si vives émotions. Une rougeur soudaine envahit son joli visage, et fut bientôt remplacée par une pâleur plus grande. Ses yeux cherchèrent le regard de M. de Kermoine, puis s'en détournèrent, et, par un mouvement d'instinctive pudeur, elle retira sa main que les lèvres d'Yvon pressaient encore.

Le comte se releva et se pencha vers la jeune fille. Il ne dit rien encore ; mais leurs yeux se rencontrèrent, et se mêlèrent dans un long regard. Un sourire, comme les peintres nous en montrent sur la bouche des jeunes saintes en extase, illumina le doux visage de Valentine.

« Vous ! vous ! dit-elle enfin ; c'est bien vous ?

– Oui, chère enfant ! c'est moi, c'est bien moi ! moi qui viens du fond de la Bretagne... rien que pour avoir de vos nouvelles.

– Oh ! si c'était vrai !

– Ai-je donc l'air d'un trompeur ? fit-il en prenant ses deux mains, et en la contraignant à le regarder encore.

– Oh ! non, dit-elle ; je crois que vous êtes aussi loyal que vous paraissez bon... Mais j'ai été si malheureuse qu'il faut me pardonner si quelquefois je crois l'être encore.

– Je voudrais tant que vous ne le fussiez plus !

– Alors jurez-moi de rester toujours ici !

– Adorable candeur ! murmura-t-il en lui mettant un baiser au front, charme divin de la jeunesse, comment ai-je été assez aveugle pour vous méconnaître si longtemps ?

– C'est que vous ne regardiez pas de ce côté-là ! fit Valentine avec sa malice de jeune fille.

– C'est peut-être vrai, mon joli démon ; mais vous verrez si je sais réparer mes torts !

– Je ne demande pas mieux ! Mais me direz-vous bien comment il se fait que vous soyez ici ?

– Êtes-vous donc fâchée de m'y voir ?

– Si vous croyez que je vais vous répondre !

– Eh bien ! je suis parti des Charmilles, inquiet, malheureux.

– Vous ! et pourquoi ?

– Parce que je vous laissais triste et souffrante !

– Pourtant, vous ne m'aimiez pas ! , – En êtes-vous bien sûre ?

– Mais... le labyrinthe !

– Chère enfant ! il y a des choses que je ne puis vous dire maintenant... mais que vous comprendrez plus tard... Avez-vous oublié que je vous ai

tenue sur ma poitrine, que je vous ai emportée dans mes bras, que j'ai senti votre cœur battre contre le mien ?

– Oh ! méchant, voulez-vous bien ne pas me dire tout cela ! fit Valentine qui cacha sous ses deux mains ses joues rouges et brûlantes. Je suis assez honteuse quand je pense à toutes ces choses-là. Vous savez, du reste, que si tout cela est arrivé, c'est bien malgré moi !

– Oh ! ne craignez rien ! je le sais et ne m'en fais nullement accroire. »

Valentine le regarda du coin de l'œil et ne répliqua rien.

M. de Kermoine continua :

« Une fois là-bas, au fond de la Bretagne, dans ma solitude de Kerlagadic, où de tristes soucis m'attendaient.

– C'est vrai, vous êtes en deuil !

– Oui, j'ai perdu une sœur de mon père, qui me fut toujours bonne et dévouée ; mais, au milieu de mes tristesses, j'ai pensé à vous... un peu plus peut-être que je n'aurais voulu !

– Voyez-vous cela ! monsieur ne voulait pas penser à moi !

– Je vous ai promis d'être franc ! J'ai demandé de vos nouvelles... j'ai appris que vous étiez toujours souffrante... j'ai senti une irrésistible envie de vous revoir... et me voici !

– Est-ce bien vrai, au moins, tous ces jolis mensonges-là ?

– Plus vrai que la vérité !

– Vous me portez donc un peu d'intérêt maintenant !

– Tant d'intérêt que je ne vous quitterai point que vous ne soyez guérie...

– Alors, je ne guérirai point !

– Vous vous plaisez donc avec moi ?

– Hélas ! j'ai peur de ne plus me plaire qu'avec vous ! Mais que Jeanne va donc être surprise !

– Puisse-t-elle être aussi contente !

– Gardez-vous d'en douter ! Elle est heureuse quand je le suis ! Elle est si bonne ! Vous savez que je l'adore !

– Et vous avez bien raison ! fit le comte d'un ton convaincu.

– Je ne veux pas que vous en soyez si sûr que cela ! répliqua Valentine avec une certaine vivacité. Au besoin, je redeviendrais bien un peu jalouse !

– Je vous jure que c'est inutile !

– Cela ne se commande pas ! Mais je vous avertis charitablement qu’elle ne vous aurait jamais aimé... ni vous, ni personne ! Elle a tout donné à celui qui n’est plus... Elle est, comme moi, d’une race qui n’aime qu’une fois !

– C’est ainsi, seulement ainsi, ma chère âme, qu’il est bon d’aimer et d’être aimé ! » fit M. de Kermoine, en prenant une main qu’on ne lui disputa point, et qui sembla se fondre dans l’étreinte de la sienne.

XXXII

Lorsque Mme d’Avray rentra, après avoir laissé aux amoureux une bonne heure de tête-à-tête, Valentine, souriante et rougissante, toute colorée de l’incarnat du bonheur, lui présenta celui qu’elle regardait maintenant comme à elle pour toujours, et tout bas, en étouffant ses paroles dans un baiser :

« Il m’aime ! lui dit-elle.

– Il fallait bien que cela finît ainsi ! répliqua Jeanne en lui rendant sa caresse. Est-ce que le poète n’a pas dit :

Amor ch’a nullo amato amar perdona !²

Tu l’aimais trop pour qu’il ne t’aimât point ! »

Les choses marchent vite quand tout le monde est d’accord. Six semaines après son arrivée à Champrosé, le comte de Kermoine conduisait Valentine à l’autel, et la jolie église de Chantilly se trouvait trop petite pour contenir la *gentry* et la *nobility* des environs, qui avaient voulu apporter aux jeunes

époux des vœux avec des prières. Valentine était radieuse, et prouvait à tous ceux qui l'avaient vue deux mois auparavant que l'amour est le plus grand des docteurs, bien qu'il passe pour avoir perdu plus de gens qu'il n'en a sauvé. On admira fort la haute mine et le grand air du gentilhomme breton. Quelques-uns le trouvèrent un peu froid. C'était sans doute qu'il se recueillait dans son bonheur ; mais les regards qu'il attachait sur la jeune mariée étaient remplis d'une tendresse profonde.

Mme d'Avray, qui servait de mère à Valentine, une bien jeune mais bien charmante mère, avait cédé à la prière de sa sœur, et, pour ne pas attrister la brillante cérémonie, elle avait quitté son grand deuil. Quand elle parut au seuil de l'église, donnant le bras au fiancé, souverainement élégante dans sa robe pensée, relevée de nœuds mauves et lilas, et qu'on la vit si noble et si belle, un léger murmure courut dans l'assemblée, et elle crut sentir trembler le bras sur lequel sa main fine s'était posée.

« Voilà, dit M. de Presles, une belle-sœur d'une bien inquiétante beauté, et je connais beaucoup de femmes qui ne voudraient pas laisser vivre leurs maris à côté d'elle.

– Taisez-vous, mauvais sujet, fit Mme de Parsis ; on ne dit ces choses-là nulle part, et encore moins dans une église ! D'ailleurs cette belle créature n'inquiétera plus personne.

– Comment cela ?

– Vous le saurez plus tard ! Mais regardez Kermoine ! vous a-t-il une tournure de grand seigneur ! »

Arrivé au pied de l'autel Yvon, impassible sous le regard de tous, quitta le bras de Mme d'Avray, qui prit la gauche de Valentine, tandis que lui-même allait s'agenouiller sur le coussin de velours aux crépines d'or, à la droite de celle que, tout à l'heure, Dieu allait lui donner pour femme.

Bientôt commença cette cérémonie de la bénédiction nuptiale, admirable mélange de pensées grandioses et de détails touchants, qui font du mariage catholique le plus grand souvenir de la vie intime de tous ceux qui sont venus demander à Dieu la consécration de leur bonheur.

Valentine ne cachait à personne les ravissements de son âme chaste et pure. Jeanne priait pour elle avec une ferveur qui ne se ralentit point et l'ardente oraison ne cessa de monter de son cœur à ses lèvres pâles et

brûlantes. Quand le prêtre qui voulut, selon l'usage, adresser une allocution aux époux, peignit en traits éloquents les joies du mariage chrétien et les félicités des âmes bien unies, les souvenirs revinrent en foule à la veuve de Julien d'Avray : des soupirs qu'elle ne contint qu'avec peine gonflèrent sa poitrine et elle baissa son voile pour que l'on ne vît point les larmes qui tombaient sur le vélin de son missel.

Yvon devina ce qui se passait en elle, et si Valentine l'eût regardée en ce moment, peut-être l'aurait-elle trouvée bien pâle.

Mais quand le ministre de Dieu, faisant allusion aux liens indissolubles que le sacrement forme entre les âmes, célébra ces noces bénies, victorieuses de la mort, qui se prolongent par delà le tombeau, pour s'achever aux cieux, Jeanne releva courageusement sa tête consolée, et ses yeux, où brillait l'enthousiasme de la foi, se fixèrent sur la croix qui surmontait l'autel, pour y chercher le gage de ses immortelles espérances.

« Valentine a raison, se dit M. de Kermoine, dont les regards se reportèrent, pour ne plus la quitter, sur celle qui allait être désormais l'aimable et douce compagne de sa vie, elle n'aimera jamais que *lui* ! »

XXXIII

L'après-midi du même jour, Mme d'Avray, qui avait donné Champrosé comme cadeau de noces à sa sœur, embrassa la jeune femme, encore parée de son voile de mariée, avec une effusion de tendresse où elle mit toute son âme, et tendant noblement la main à son beau-frère :

« Yvon, lui dit-elle, n'oubliez pas que je vous ai donné, avec cette enfant, le meilleur de moi... rendez-la heureuse ! Cela vous sera bien facile, car elle vous adore.

– Je n'oublierai jamais qu'elle est votre sœur. et je l'aimerai bien ! » fit le loyal Breton qui serra, mais ne baisa point, la main qui venait de se poser dans la sienne.

La baronne de Parsis interrompit ces adieux en disant à Jeanne de sa voix de tête :

« Êtes-vous prête, ma toute belle ? Vous savez que je vous emmène ! Mais encore est-il que, pour arriver, il faut partir !

– Mais vous avez des trains à toutes les heures, fit le duc d'Aquabella en frisant sa fine moustache.

– Avec cela que je voudrais confier ses précieux jours à vos maudits chemins de fer, qui sautent à toutes les minutes. Point ! nous nous en allons par terre, comme au bon vieux temps. J'ai même commandé un relais à Villiers-le-Bel, ne vous déplaie ! hôtel du Cheval-Blanc, si vous daignez le permettre. Sur ce, je vous baise les mains, et vous conseille de ne pas vous éterniser ici, où l'on n'a nul besoin de vous.

– Alors, emmenez-moi !

– Merci ! je veux être seule avec cette mignonne. Allons, Bruneau, je crois que nous y sommes ; quand messieurs les chevaux voudront partir... C'est étonnant ! depuis le suffrage universel, mon cocher n'ose plus fouetter ses bêtes ! Il faudra changer encore une fois tout cela. »

Quand la voiture eut quitté le mauvais pavé de Chantilly, et qu'elle roula plus tranquillement sur la grande route de Calais à Paris, si fréquentée jadis, aujourd'hui à peu près abandonnée :

« Ce Kermoine cachait-il assez son jeu ! dit la baronne à Mme d'Avray ; si j'avais jamais pensé qu'il dût épouser votre belle-sœur, je veux l'aller dire à Rome ! Je croyais même que c'était vous qu'il aimait... et c'était peut-être vrai ? ajouta-t-elle, en jetant à Jeanne un coup d'œil de côté...

– Qui peut savoir ? .répondit la belle veuve.

– Vous avez raison ! On ne peut pas savoir !... Ces hommes sont si trompeurs ! Allez ! vous avez bien prouvé une fois de plus que vous êtes une femme d'esprit... en ne voulant aimer que votre pauvre défunt !... Je

sais bien que ce n'est pas gai... mais il y a quelque chose de plus triste encore ! ajouta-t-elle avec un soupir...

– Eh ! quoi donc, chère amie ?

– C'est de n'avoir personne à aimer. ni parmi les vivants, ni parmi les morts ! »

Deux mois plus tard, on pouvait lire ce fait-divers, dans le *Moniteur du Calvados*, l'organe le plus important de la presse politique et littéraire de la ville de Caen :

« Une cérémonie des plus touchantes réunissait hier l'élite de la société dans la noble enceinte de l'Abbaye-aux-Dames, élevée en l'honneur de la Très-Sainte-Trinité, par Mathilde, duchesse de Normandie, et reine d'Angleterre, femme de Guillaume-le-Conquérant.

« Une personne du meilleur monde, comblée de tous les dons que l'on envie, la naissance, la fortune, la beauté, la jeunesse, mais frappée au cœur par le coup le plus cruel, la mort d'un mari adoré, est entrée en religion chez les Dames-Bénédictines de notre ville.

« La prise de voile a été prêchée par S.G. Monseigneur Germain, évêque de Coutances et d'Avranches, qui a laissé de si vifs souvenirs, comme aumônier du Lycée de notre ville, dont M. Julien d'Avray, le mari, mort aujourd'hui, de la postulante, était, il y a quelques années, un des plus brillants élèves.

« Jamais encore l'éloquent prélat, qui compte tant de succès dans sa belle carrière oratoire, ne s'était élevé à une telle hauteur. Il a captivé constamment le pieux auditoire suspendu à ses lèvres. L'affluence était énorme. Le sermon était annoncé pour midi : à huit heures du matin, il n'y avait plus une chaise à donner dans la vaste nef. On cite plusieurs dames dont les enfants ont reçu au Lycée les précieuses leçons de Mgr Germain, et qui, venues à l'abbaye la veille au soir, n'ont pas craint d'y passer la nuit pour être certaines de ne perdre aucune des paroles tombées d'une telle bouche. La foi n'est pas morte dans tous les cœurs, et la religion fait toujours des miracles. »

Chantilly, Juillet 1876.

FIN.

Coulommiers. – Typographie A. PONSOT et P. BRODARD.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

NOUVELLE COLLECTION DE ROMANS

FORMAT IN-18 JÉSUS

A 3 FRANCS LE VOLUME

- Achard (A.).** La chasse à l'idéal. 1 vol.
— Le journal d'une héritière. 1 v.
— Marcelle. 1 vol.
— Les animaux malades de la peste. 1 vol.
— Les fourches caudines. 1 vol.
— Madame de Sarens. — Frédérique. 1 vol.
— Maxence Humbert. 1 vol.
— Yerta Slovoda. 1 vol.
— Les chaînes de fer. 1 vol.
— Les trois Grâces. 1 vol.
— Le serment d'Hedwige. 1 vol.
— Olympe de Mézières. — Le mari de Delphine. 1 vol.
Beltuf (P.). L'ordonnance de non-lieu. 1 vol.
Depret. La Fraynoise. 1 vol.
Disraeli (B.). Lothair. 2 vol.
Énault (Louis). En Province. 1 vol.
— Irène; — Le mariage impromptu; — Deux villes mortes. 1 vol.
— Olga. 1 vol.
— Un drame intime. 1 vol.
— Le roman d'une veuve. 1 vol.
— La pupille de la Légion d'honneur. 2 vol.
— La destinée. 1 vol.
— Histoire d'une femme. 1 vol.
Énault. Les perles Noires. 1 vol.
— Le Baptême du sang. 2 vol.
Eckmann-Chatrian. L'ami Fritz. 1 vol.
Féval (P.). Les Habits noirs. 2 vol.
— Cœur d'acier. 2 vol.
— Le mari embaumé, souvenirs d'un page de M. de Vendôme. 2 vol.
— Annette Lais. 1 vol.
— Roger Bontemps. 1 vol.
— Les gens de la nocé. 1 vol.
Gautier (Th.). Caprices et zig-zags. 1 vol.
Génissieu. En prenant le thé. 1 v.
— Un Fils d'Eve. 1 vol.
James (Constantin). Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste et conseils à une Parisienne sur les cosmétiques. 2^e édit. 1 v.
Joubert. Mariquita. 1 vol.
Lavalley (Gaston). Le droit de l'épée. 1 vol.
— Légendes normandes. 1 vol.
— Un crime littéraire. 1 vol.
Léo (A.). Les deux filles de M. Plichon. 1 vol.
— L'idéal au village. 1 vol.
Reybaud (M^{me} Charles). — Les deux Marguerite. 1 vol.
Wilkie Collins. Mari et Femme. 2 vol.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Louis Enault. La Veuve

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6497224x>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 *The joy of grief* (Milton).

2 L'amour qui veut qu'on aime alors qu'on est aimé !

(Dante.)

Table des matières

1. Page de titre

2. LA VEUVE

1. I

2. II

3. III

4. IV

5. V

6. VI

7. VII

8. VIII

9. IX

10. X

11. XI

12. XII

13. XIII

14. XIV

15. XV

16. XVI

17. XVII

18. XVIII

19. XIX

20. XX

21. XXI

22. XXII

23. XXIII

24. XXIV

25. XXV

26. XXVI

27. XXVII

28. XXVIII

29. XXIX

30. XXX

31. XXXI

32. XXXII

33. XXXIII

3. Notes

4. À propos de cette édition numérique